

ŒUVRES CHOISIES

DE

D. DIDEROT

ŒUVRES CHOISIES

DE

D. DIDEROT

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

PAUL ALBERT

TOME IV

CORRESPONDANCE AVEC MADEMOISELLE VOLLAND

(SUITE)

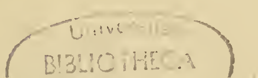


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX





LETTRES

A MADEMOISELLE VOLLAND

(SUITE)

L

Paris, le 3 novembre 1760.

Ce lundi matin, Mme d'Aine a renvoyé dans son équipage, à Paris, un de ses parens, avec un homme d'affaires qui lui est attaché. J'ai profité de l'occasion pour m'en revenir, le baron m'ayant assure qu'il ne feroit ici aucun voyage dans le courant de la semaine. Mme d'Aine, que j'ai trouvée seule au bas de l'escalier, m'a dit : « J'avois compté sur vous

pour jusque après la Saint-Martin ; mais je vois ce que c'est. » Je n'en suis pas convenu, quoique cela fût vrai.

Nous nous sommes bien embrassés, Mme d'Aine et moi; je l'ai remerciée de mon mieux. Elle m'a dit que la chambre que j'occupois seroit dorénavant appelée la mienne, et que je ne pourrois jamais m'installer ni trop tôt, ni pour trop longtemps. Nous avons eu, le baron et moi, deux momens fort doux : l'un en nous retrouvant quand j'arrivai au Grandval, l'autre en nous séparant aujourd'hui. Il avoit, ces deux jours-là, l'air touché : la première fois, de plaisir; la seconde fois, de peine. J'ai gagné de l'intimité avec Mme d'Holbach. J'ai eu quelque occasion de m'apercevoir qu'elle avoit conçu beaucoup d'estime pour moi. J'ai été flatté de voir que mon témoignage donnoit du poids à des récits qu'on lui faisoit et qu'elle avoit de la répugnance à croire. Elle m'a vu partir avec peine. Elle ne doutoit pas qu'un mot d'elle ne me retînt, mais elle ne l'a pas dit. Et le père Hoop? Nous nous sommes baisé les joues, serré les mains, et bien promis de nous rapprocher incessamment. Je lui ai conseillé, en attendant, d'aller prendre l'air sur les lieux hauts.

Me voilà donc de retour à Paris. J'arrive, et je retrouve Jeanneton convalescente de plusieurs abcès à la gorge, pour lesquels elle a été soignée plusieurs fois, et qu'il a fallu ouvrir à la lancette les

uns après les autres ; ma femme au vin de quinquina, pour une fièvre réglée dont elle a eu les premiers accès dans les premiers jours de mon départ, et qu'on n'a point encore pu déraciner ; la petite fille avec le nez galeux, la fièvre et les amygdales enflées : ainsi me voilà dans un hôpital, et je suis où je dois être, car je ne me porte pas trop bien. J'ai l'estomac tout à fait dérangé. J'avois pris sur moi de ne plus paroître à table le soir ; ils m'entraînèrent hier malgré moi. Il y avoit des poires excellentes, j'en mangeai une, et puis une autre, et puis une troisième : je les sens aujourd'hui à six heures comme si je sortois de table. Le thé n'y a rien fait ; mais cela finira comme toutes les indigestions, et puis je me porterai bien, et ce sera pour longtemps, car me voilà rendu à ma vie ordinaire et sobre.

Tout en arrivant à Paris, je suis accouru sur le quai des Miramionnes : car il falloit que j'eusse vos lettres, s'il m'en étoit venu quelques-unes, et que je les empêchasse d'aller me chercher au Grandval, où je n'étois plus, et où j'avois assuré avant-hier à Damilaville que je resterois jusqu'à mardi. Damilaville n'y est pas ; il dîne chez une amie. En attendant qu'il revienne et que je vous lise, je vous écris.

Combien de tournées j'ai déjà faites depuis que je suis rentré dans cet enfer ! Combien j'ai vu de

monde! Quelle vie en comparaison de celle des champs! Je ne serois pas ici si j'avois pensé que c'est lundi et que Grimm est arrivé de la Chevrette. Mais je me console de cette distraction. Si je ne suis pas avec lui, du moins je m'entretiens avec vous. Damilaville, qui est très-pressé de me voir, m'a fait dire par son domestique que, si je ne me hâtois pas d'aller à lui, il se hâteroit de venir à moi. Je l'ai prié très-instamment, par un petit billet, de rester où il étoit; que je n'avois que faire de lui avant deux ou trois heures. J'emploierai la moitié de ce temps à écrire à mon amie; et, quand je lui aurai rendu compte de toutes mes heures, j'emploierai celles qui me resteront à rêver avec elle; je la chercherai dans le salon, je me placerai à côté d'elle, je la serrerai. Auparavant, je l'aurai longtemps regardée sans qu'elle m'ait vu, sans que personne me gênât : car je me suppose invisible.

Je me suis fait une physionomie de l'abbé Marin tout à fait singulière. Je veux qu'il ait la tête ronde, un peu chauve sur le haut ; le front assez étendu, mais peu haut; les yeux petits, mais ardens; les joues un peu ridées, mais vermeilles ; la bouche grande, mais riante; presque point de menton, guère de cou, le corps rondelet, les épaules larges, les cuisses grosses, les jambes courtes. Je vous entends tous jaser. Je vous vois tous selon vos attitudes favorites : je vous peindrois si j'en avois le

temps. Mon amie seroit droite, derrière le fauteuil de sa mère, en face de sa sœur, avec ses lunettes sur le nez. Elle parleroit; sa sœur, la tête appuyée sur sa main et son coude posé sur la table, l'écouteroit en faisant les petits yeux. L'abbé seroit assis, les mains posées sur les genoux, mal à son aise, car la chaise est haute et ses pieds touchent à peine au parquet ; mais il ne restera pas longtemps dans cette contrainte, car je présume que l'abbé aime ses aises. Et votre conversation, est-ce que je ne la ferois pas? Est-ce que je ne ferois pas parler chacun selon le caractère que je lui connois, et l'abbé selon celui que je lui prête ? Que je suis aise! Damilaville ne vient point, et j'aurai encore le temps de tourner la page et de la remplir. J'en remplirois vraiment bien une douzaine d'autres si je me mettois à répondre à vos deux dernières lettres et à vous rendre vos dernières conversations. Nous avons eu ici un homme bien connu : c'est Dieskau, dont je crois vous avoir parlé quelquefois. Cet homme a commandé longtemps en Canada, et avec honneur. Il est criblé de blessures. Malgré les indispositions qui l'affligent et l'affligeront toute sa vie, il est gai. Ç'a été un ami intime du fameux maréchal de Saxe. Nous avons eu un jeune marin, très-expérimenté, appelé M. Marchais. La première fois je vous dirai tout ce que j'ai retenu de leurs conversations. Le père Hoop est enfourné dans la

lecture de l'histoire de ses bons amis les Chinois, qu'il a vus si longtemps à Canton. J'y reviendrai donc encore, à ces Chinois, pour vous en dire des choses qui vous feront sûrement plaisir.

Mais voilà Damilaville revenu. Je suis arrivé trop tard. Pour la première fois il avoit été diligent, et deux de vos paquets étoient partis ce matin pour le Grandval en même temps que j'en revenois. Voilà un plaisir différé jusqu'à demain. Adieu, mon amie; je vous embrasse. Mais revenez donc; la Marne paroît vouloir m'exaucer. Si les pluies continuent, elle ne tardera pas à flotter au bas de votre terrasse. Dans la position fâcheuse où je me trouve, vous regretterez bien de n'être pas ici. Demain ou après, j'irai voir Mlle Boileau, et peut-être Mme de Solignac, mais je ne réponds de rien. Mon respect à qui vous savez bien. Mes caresses les plus tendres à qui vous savez bien encore.

LI

A Paris, le 6 novembre 1760.

La belle journée que celle de la Toussaint! En profitâtes-vous? A huit heures du matin étiez-vous

habillées? aviez-vous mis vos chaperons et pris vos bâtons? Je suis sûr que non. Vous dormiez, paresseuses que vous ètes, et je dormois aussi, paresseux que je suis. J'entendis frapper à ma porte : c'étoit l'Écossois. Il entre, ouvre mes rideaux, et dit : « Allons, debout; c'est sur les lieux hauts que le soleil est beau à voir. M. Marchais sera de la partie. » Ce M. Marchais est un jeune marin dont je vous ai déjà parlé. Chemin faisant, je lui demandai quel âge il avait. « Trente ans, me dit-il. — Trente-ans ! repris-je avec étonnement. Vous en paroissez au moins quarante-cinq. Qu'est-ce qui vous a vieilli si vite? — La mer et la fatigue. » Ah! chère amie, quelle peinture ils me firent de la vie de la mer! La peau se ride et se noircit, les lèvres se sèchent, les muscles s'élèvent et se raidissent; en moins de trois ou quatre voyages, on ressemble très-bien à un triton, tels qu'on les peint aux Gobelins. On ne mange que du pain dur et des viandes salées. Souvent on manque d'eau, et puis des tempêtes qui vous tiennent vingt-quatre heures de suite entre la mort et la vie. Il est impossible que vous vous fassiez une juste image d'un équipage après une tempête. A ce propos, l'Écossois nous dit : « Imaginez que nos voiles étoient déchirées, nos mâts rompus, nos matelots épuisés de fatigue, le vaisseau sans gouvernail, abandonné aux flots, le vent nous portant avec fureur droit contre

des rochers; douze autres et moi assis en silence dans la chambre du capitaine, la tête baissée, les bras croisés, les yeux fermés, en attendant à chaque minute le naufrage et la mort. On est bien vieux quand on a passé une entière journée dans ces transes-là. Ce fut un matelot ivre qui nous sauva. Il y avoit à fond de cale une vieille voile, pourrie et criblée de trous; il alla la chercher, et la tendit comme il put. Les voiles neuves, qui recevoient toute la masse du vent, avoient été déchirées comme du papier. Celle-ci, en arrêtant et en laissant échapper une partie, résista, et conduisit le bâtiment. Il rasa le pied de rochers terribles, mais il n'y toucha pas.... » On ne profite de rien : pourquoi n'auroit-on pas des voiles percées pour les gros temps?....

Nous gagnâmes le haut de la côte au milieu de cette tempête, et nous nous trouvâmes à la hauteur de Chennevières, où nous dirigeâmes notre course, dans le dessein d'embrasser les petits enfans, mais ils étoient encore dans leurs berceaux. Nous nous contentâmes de lever leur couverture et de les regarder : c'est un spectacle qui touche. Après avoir cajolé un peu la nourrice, que Raphaël auroit prise pour un modèle de la Vierge, à ce que disoit Marmontel la première fois qu'il la vit, et l'avoir un peu dédommagée de nos mauvaises plaisanteries par nos largesses, nous traversâmes la plaine de Champigny à Ormesson-d'Amboise, et

nous regagnâmes le Grandval, où nous trouvâmes le baron de Dieskau, qui avoit saisi ce jour de beau temps pour s'acquitter avec Mme d'Aine et le baron de la promesse qu'il leur avoit faite de les venir voir. Ce fut une reconnoissance entre lui et le jeune Marchais. Ils s'étoient connus à Québec.

Je crois vous avoir déjà parlé du baron de Dieskau. Si vous lisiez les gazettes, vous y auriez trouvé son nom avec un éloge. Il commandoit, il y a quatre ou cinq ans, aux environs de Québec et de Montréal, une poignée de François et de Canadiens. Il fut attaqué par un corps considérable d'Anglois et de sauvages iroquois. L'inégalité du nombre ne l'effraya point, il tint ferme; tous ses gens furent taillés en pièces; il demeura, lui, étendu sur le champ de bataille, balafré en plusieurs endroits, et une jambe rompue. Il en eût été quitte pour cela; mais, après l'action, lorsqu'on dépouilloit les morts, un déserteur françois, qui lui remarqua quelque signe de vie, au lieu de le secourir, lui lâcha son mousquet dans le bas-ventre, et il en eut la vessie crevée, les parties de la génération endommagées, et il vit avec une jambe trop courte de quatre à cinq pouces, avec un faux urètre, pratiqué à la cuisse, par lequel il rend les urines, si vous voulez appeler cela vivre.

Le général ennemi avoit eu les côtes cassées. Le joli métier! On les transporta tous deux dans la

même tente. Jamais l'Anglois ne voulut qu'on visitât ses blessures avant qu'on eût pansé celles de son ennemi. Quel moment la bonté naturelle et l'humanité choisissent-elles pour se montrer ! C'est au milieu du sang et du carnage. Je vous en citerois cent exemples.

En voilà un de général à général ; en voulez-vous un de soldat à soldat ? Le voici, comme le baron de Dieskau nous l'a raconté. Deux soldats camarades se trouvèrent l'un à côté de l'autre à une action périlleuse. Le plus jeune, tourmenté du pressentiment qu'il n'en reviendroit pas, marchoit de mauvaise grâce ; l'autre lui dit : « Qu'as-tu, l'ami ? Comment, mordieu ! je crois que tu trembles ! — Oui, lui répondit son camarade, je crains que ceci ne tourne mal, et je pense à ma pauvre femme et à mes pauvres enfans. — Remets-toi, répond le vieux caporal ; va, si tu es tué, et que j'en revienne, je te donne ma parole d'honneur que j'épouserai ta femme, et que j'aurai soin de tes enfans. » En effet, le jeune soldat fut tué, et l'autre lui tint parole. C'est un fait certain, car le baron ne ment pas.

Mais savez-vous ce qui s'est passé au commencement de l'affaire de M. de Castries et du prince héréditaire, sous les murs de Wesel, tout à l'heure ? Ce M. de Castries est l'ami de Grimm ; ainsi je vous laisse à penser combien ce succès, le plus im-

portant que les François aient eu dans toute cette guerre, a fait de plaisir à celui-ci. M. de Ségur, qui commandoit l'aile gauche, est attaqué dans l'obscurité par le jeune prince. Les deux troupes étoient à bout touchant. M. de Ségur alloit être massacré. Le jeune prince l'entend nommer, il vole à son secours. M. de Ségur, qui ne sait rien de cela, l'aperçoit à ses côtés, le reconnoît, et lui crie: « Eh! mon prince, que faites-vous là ? mes grenadiers, qui sont à vingt pas, vont faire feu. — Monsieur, lui répond le jeune prince, j'ai entendu votre nom, et je suis accouru pour empêcher ces gens-là de vous massacrer. » Tandis qu'ils se parloient, les deux troupes entre lesquelles ils étoient font feu en même temps. M. de Ségur en est quitte pour deux coups de sabre, et il reste prisonnier du jeune prince, qui cependant a été obligé de se retirer, et deux jours après de lever le siége de Wesel. Ne serez-vous pas étonnée de la générosité de ces deux hommes, dont l'un ne voit que le péril de l'autre, et qui s'oublient si bien que c'est un prodige qu'ils n'aient pas été tués au même moment? On avoit raconté ce fait à Grimm ; il ne le croyoit guère, mais il lui a été confirmé par Mme de Ségur même, qu'il trouva, il y a quelques jours, chez Mme Geoffrin. Ainsi point de doute encore sur celui-ci.

Non, chère amie, la nature ne nous a pas faits

méchans : c'est la mauvaise éducation, le mauvais exemple, la mauvaise législation, qui nous corrompent. Si c'est là une erreur, du moins je suis bien aise de la trouver au fond de mon cœur, et je serois bien fâché que l'expérience ou la réflexion me détrompât jamais : que deviendrois-je ? Il faudroit, ou vivre seul, ou se croire sans cesse entouré de méchans : ni l'un ni l'autre ne me convient.

Le procédé généreux du général anglois, celui des deux soldats, celui de M. de Ségur et du jeune prince héréditaire, s'amenèrent l'un par l'autre. On demanda lequel des deux, de M. de Ségur et du prince héréditaire, s'étoit montré le plus généreux. Belle question à discuter entre Uranie et sa sœur !

Le baron de Dieskau, continuant toujours son récit, dit qu'à peine le général Johnson et lui avoient été pansés que les chefs des sauvages iroquois entrèrent dans leur tente.

Il y eut entre eux et Johnson une conversation fort vive. Le baron de Dieskau, qui ignoroit la langue iroquoise, n'entendoit pas ce qu'ils se disoient, mais il voyoit aux gestes qu'il s'agissoit de lui, et que les sauvages demandoient à l'Anglois quelque chose qu'il leur refusoit. Les sauvages se retirèrent mécontens, et le baron de Dieskau demanda à Johnson ce que les sauvages vouloient. « *By God!* lui répondit Johnson, ce qu'ils veulent ! venger sur vous la mort de trois ou quatre de leurs chefs qui

ont été écharpés dans l'action, vous avoir, vous brûler, vous fumer et vous manger. Mais ne craignez rien, cela ne sera pas. Ils menacent de me quitter, ils peuvent faire pis; mais ou vous vivrez, ou ils nous égorgeront tous deux. »

Tandis qu'ils s'entretenoient ainsi, les sauvages rentrèrent; la contestation recommença, mais avec moins de chaleur; peu à peu les sauvages s'apaisèrent. Avant de se retirer, ils s'approchèrent du baron, lui tendirent la main, et la paix fut faite. Mais ils n'étoient pas hors de la tente que le général Johnson dit au baron : « Mon ami, si vous vous croyez en sûreté, vous avez tort ; malgré vos blessures, il faut sortir d'ici, et vous porter à la ville. » En même temps on entrelace quelques branches d'arbre, on l'étend dessus, et on le porte à la ville, au milieu de quarante soldats qui l'escortent. Le lendemain les sauvages, instruits de cette évasion, vont à la ville, s'introduisent dans la maison où il étoit soigné; ils avoient leurs poignards cachés sous leurs vêtemens; ils fondent sur lui, et ils l'auroient égorgé s'il n'avoit promptement été secouru. Il y eut seulement deux ou trois blessures d'ajoutées à celles qu'il avoit déjà.

Eh bien ! me direz-vous, où est la bonté naturelle ? Qui est-ce qui a corrompu ces Iroquois ? Qui est-ce qui leur a inspiré la vengeance et la trahison ? Les dieux, mon amie, les dieux ; la vengeance

est chez ces malheureux une vertu religieuse. Ils croient que le Grand Esprit, qui habite derrière une montagne qui n'est pas trop loin de Québec, les attend après leur mort, qu'il les jugera, et qu'il estimera leur mérite par le nombre de chevelures qu'ils lui apporteront. Ainsi, lorsque vous voyez un Iroquois étendre un ennemi d'un coup de massue, se pencher sur lui, tirer son couteau, lui fendre la peau du front, et lui arracher avec les dents la peau de la tête, c'est pour plaire à son Dieu. Il n'y a pas une seule contrée, il n'y a pas un seul peuple, où l'ordre de Dieu n'ait consacré quelque crime.

Les Canadiens disent que les montagnards écossois sont les sauvages de l'Europe. Vous voyez bien qu'il faut lire tout ceci comme une conversation.

« Cela est assez vrai, dit le père Hoop, nos montagnards sont nus, ils sont braves et vindicatifs; lorsqu'ils mangent en troupe, sur la fin du repas, où les têtes sont échauffées par le vin et où les vieilles querelles se rappellent et les propos deviennent injurieux, savez-vous comme ils se contiennent? Ils tirent tous leurs poignards et les plantent sur la table, à côté de leurs verres. Voilà la réponse au premier mot injurieux. »

Le prétendant, dont les Anglois ont mis la tête à prix, qu'ils ont chassé pendant plusieurs mois de montagne en montagne, comme on force une bête féroce, a trouvé la sûreté dans les cavernes de

ces malheureux montagnards, qui auroient pu passer de la plus profonde misère à l'opulence en le livrant, et qui n'y pensèrent seulement pas : autre preuve de la bonté naturelle.

Il n'est pas nécessaire de vous avertir que je suis toujours notre conversation, vous vous en apercevez bien. Le père Hoop avoit un ami à la bataille qui se donna entre les montagnards écossois, commandés par le prétendant, et les Anglois. Cet ami étoit parmi ceux-ci : il reçoit un coup de sabre qui lui abat une main; il y avoit une bague de diamant à l'un de ses doigts : le montagnard voit quelque chose qui reluit à terre, il se baisse, il met la main coupée dans sa poche, et continue de se battre. Ces hommes connoissent donc le prix de l'or et de l'argent, et, s'ils ne livrèrent pas le prétendant, c'est qu'ils ne vouloient point d'or à ce prix.

Vous voyez, mon amie, que nous faisions très-bien les honneurs de la maison à ceux qui nous visitoient. Nous avions un militaire, et nous l'avons fait parler guerre tout son bien aise. Nous avons appris de lui des choses que nous ne savions pas; nous avons été polis, ce qui vaut beaucoup mieux que de lui avoir répété celles que nous savions, et qu'il pouvoit ignorer.

Le baron de Dieskau a servi longtemps sous le maréchal de Saxe. Il avoit coutume de passer l'au-

tomne avec lui au Piple, maison voisine du Grandval, qui appartient maintenant à Mme de La Bourdonnaye. Cette femme y passe toute l'année, seule avec son amant; vous ajouterez en vous-même : « Que lui faut-il de plus? »

Il nous parla beaucoup du maréchal, de ses occupations, de ses amours, de ses campagnes, des actions périlleuses auxquelles il avoit eu part, des nations qu'il avoit parcourues, etc., etc.

Ah! mon amie! quelle différence entre lire l'histoire et entendre l'homme! Les choses intéressent bien autrement. D'où vient cet intérêt? Est-ce du rôle de celui qui raconte, ou du rôle de celui qui écoute? Seroit-ce que nous serions flattés de la préférence du sort qui nous adresse à celui à qui tant de choses extraordinaires sont arrivées, et de l'avantage que nous avons sur les autres par le degré de certitude que nous acquérons, et par celui que nous serons en droit d'exiger lorsque nous redirons à notre tour? On est bien fier, quand on raconte, de pouvoir ajouter : « Celui à qui cela est arrivé, je l'ai vu; c'est de lui-même que je tiens la chose. » Il n'y a qu'un cran au-dessus de celui-là, ce seroit de pouvoir dire : « J'ai vu la chose arriver, et j'y étois. » Encore ne sais-je s'il ne vaut pas mieux quelquefois appuyer son récit de l'autorité immédiate d'un personnage important que de son propre témoignage, si un homme n'est pas plus

croyable quand il dit : « Je tiens la chose du maréchal de Turenne, ou du maréchal de Saxe », que s'il disoit : « Je l'ai vue. » Quoiqu'il puisse aussi facilement mentir sur un de ces points que sur l'autre, il me semble que du moins il nous trouve plus disposés à recevoir pour vrai un de ces mensonges que l'autre. Dans le premier cas, il faut qu'il y ait deux menteurs, et il n'en faut qu'un dans le second ; et entre les deux menteurs il y a un personnage bien important. D'ailleurs, tout le monde peut avoir le livre que je lis, mais non converser avec le héros. Il n'y a point de vanité à avoir un livre, mais il y a de la vanité à avoir approché, à avoir conversé avec un grand homme.

On nous mortifie donc beaucoup quand nous citons, et qu'on ne nous croit pas?... Sans doute. Demandez-le à Mlle Boileau. Premièrement, on conteste nos connoissances, et on ne raconte souvent que pour citer ce qu'on connoît. Secondement, on nous accuse d'imbécillité ou d'imposture si nous voulons persuader aux autres ce que nous ne croyons pas ; d'imbécillité, si nous sommes de bonne foi, et que nous croyions vraiment une chose absurde. Et puis, vaut-il mieux être menteur qu'imbécile? On peut se corriger du mensonge, mais non de l'imbécillité. On ne ment plus guère quand on s'est departi de la prétention d'occuper les autres. O le beau marivaudage que voilà ! Si je

voulois suivre mes idées, on auroit plus tôt fini le tour du monde à cloche-pied que je n'en aurois vu le bout. Cependant le monde a environ neuf mille lieues de tour, et... Eh! que neuf mille diables emportent Marivaux et tous ses insipides sectateurs tels que moi !

Le baron de Dieskau a toute la peine imaginable de se lever de son fauteuil, et il lui eût été plus aisé, il y a dix ans, d'aller sous la ligne ou sous le pôle qu'il ne lui seroit facile aujourd'hui d'aller au bout d'une de nos allées. Nous lui avons fait compagnie tout le jour. J'ai joué aux échecs avec lui. Il a joué au passe-dix avec le baron. Hier, il a fait la martingale avec nous.

Nous nous sommes couchés de bonne heure. Le ciel nous promettoit un beau lendemain, et voilà le vent qui s'élève, les étoiles qui disparoissent, un déluge qui tombe, et les arbres qui nous garantissent à l'occident, frappés les uns contre les autres, de faire un fracas terrible, et nous de nous renfermer et de nous presser autour du foyer. Nous avons passé le dimanche comme nous avons pu.

Le baron de Dieskau nous a quittés sur les cinq heures. Nous nous sommes tous mis en bonnet de nuit et en déshabillé, avec la permission des femmes, qui ont arrangé que nous souperions debout dans le salon, en faveur de notre baron qui est indisposé, et, en attendant, nous avons repris notre

causerie. J'ai cru que de ma vie je ne vous reparlerois des Chinois, et m'y voilà revenu; mais c'est la faute du père Hoop : prenez-vous-en à lui si je vous ennuie.

Il nous a raconté qu'un de leurs souverains étoit engagé dans une guerre avec les Tartares qui sont au nord de la Chine. La saison étoit rigoureuse. Le général chinois écrivit à l'empereur que les soldats souffroient beaucoup du froid. Pour toute réponse, l'empereur lui envoya sa pelisse, avec ce mot : « Dites de ma part à vos braves soldats que je voudrois en avoir une pour chacun d'eux. »

Le père Hoop a remarqué que les Chinois sont le seul peuple de la terre qui ait eu beaucoup plus de bons rois et de bons ministres que de mauvais. « Eh! père Hoop, pourquoi cela? a demandé une voix qui venoit du fond du salon. — C'est que les enfans de l'empereur y sont bien élevés, et qu'il n'est presque jamais arrivé qu'un mauvais prince soit mort dans son lit. — Comment! lui dis-je, le peuple juge donc si un prince est bon ou mauvais? — Sans doute, et il ne s'y trompe pas plus que des enfans sur le compte de leur père ou de leur tuteur. A la Chine, un bon prince est celui qui se conforme aux lois; un mauvais prince est celui qui les enfreint. La loi est sur le trône. Le prince est sous la loi, et au-dessus de ses sujets. C'est le premier sujet de la loi. »

Le père Hoop a raconté que les mandarins disoient un jour à un empereur : « Seigneur, le peuple est dans la misère, il faut aller à son secours. — Allez, dit l'empereur; il faut y courir comme à une inondation ou à un incendie. — Il faudra proportionner les secours aux besoins. — J'y consens, pourvu que l'examen ne prenne pas trop de temps, et ne soit pas trop scrupuleux. Surtout qu'on ne craigne pas que la libéralité excède mes intentions. »

Il a dit qu'un autre empereur assiégeoit Nankin. Cette ville contient plusieurs millions d'habitans. Les habitans s'étoient défendus avec une valeur inouïe; cependant ils étoient sur le point d'être emportés d'assaut. L'empereur s'aperçut, à la chaleur et à l'indignation des officiers et des soldats, qu'il ne seroit point en son pouvoir d'empêcher un massacre épouvantable. Le souci le saisit. Les officiers le pressent de les conduire à la tranchée; il ne sait quel parti prendre : il feint de tomber malade, il se renferme dans sa tente. Il étoit aimé, la tristesse se répand dans le camp. Les opérations du siége sont suspendues. On fait de tous côtés des vœux pour la santé de l'empereur. On le consulte lui-même. « Mes amis, dit-il à ses généraux, ma santé est entre vos mains : voyez si vous voulez que je vive. — Si nous le voulons! Seigneur, parlez, dites vite ce qu'il faut que nous fassions.

Nous voilà tous prêts à mourir. — Il ne s'agit pas de mourir, mais de me jurer une chose beaucoup plus facile. — Nous le jurons. — Eh bien! ajouta-t-il en se levant brusquement, et tirant son cimeterre, me voilà guéri. Marchons contre les rebelles, escaladons les murs, entrons dans leur ville; mais que, la ville prise, il ne soit pas versé une goutte de sang. Voilà ce que vous m'avez juré et ce que j'exige », et ce qui fut fait.

L'Y-Wang-Ti (c'est toujours le père Hoop qui parle) a fait bâtir la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, qui a six cents lieues de circuit, trois mille tours, trente pieds de haut, quinze d'épais; qui laisse entrer et sortir des fleuves sous des rochers, qui traverse un bras de mer, qui passe par des marais de plusieurs lieues. L'Y-Wang-Ti l'a fait construire en cinq ans. C'est le même qui a donné les lois les plus sages de l'univers, qui a délivré de la tyrannie des princes du sang la nation qui leur avoit toujours été asservie; jusqu'à ses enfans qu'il réduisit à la condition de simples sujets... Eh bien! ce prince fit brûler tous les livres, et défendit, sous peine de mort, d'en conserver d'autres que d'agriculture, d'architecture et de médecine. Si Rousseau avoit connu ce trait historique, le beau parti qu'il en eût tiré! Comme il eût fait valoir les raisons de l'empereur chinois!

L'Y-Wang-Ti disoit que, dans un État où il y

avoit des gens qu'on appelle gens à talens, les gens de bien n'étoient que les seconds.....; que partout où il y avoit plus de gloire à penser qu'à faire, le nombre de ceux qu'on appelle penseurs devoit toujours aller en augmentant, et avec eux le nombre des oisifs, des orgueilleux, des inutiles et des fainéans.....; que ces jaseurs consacrant par des éloges absurdes les anciennes constitutions, ils lioient les mains du prince qui ne pouvoit rien innover sans révolter la nation, quoiqu'il n'y eût pas une loi qui, au bout de cinquante ans, ne devînt un abus.....; que les productions de l'esprit sont froides et maussades lorsque le génie n'est pas l'organe des passions, et qu'alors elles sont dangereuses. Le beau texte que voilà ! Vous devriez m'aimer à la folie.

Que dirent de cette logique de l'Y-Wang-Ti les gens du conseil du coffre de fer, qui étoient tous lettrés?... Qu'il raisonnoit comme un barbare.

Je vous fais grâce de toutes les réflexions qui furent amenées par ces traits historiques, vous les referez toutes et beaucoup d'autres.

Le baron, qui est malade en dépit de la médecine qui s'est emparée de lui, trouva fort mauvais que l'Y-Wang-Ti eût épargné les livres de médecine. Il disoit qu'on ne connoissoit pas le corps humain, qu'on ne connoissoit pas les fonctions des

parties, qu'on ne connoissoit point la nature des substances qu'on donne en remèdes, qu'on ne connoissoit rien, et qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit faire une science de tant de choses ignorées et inconnues.

Je lui répondis à la façon de l'abbé Galiani... Des Espagnols abordèrent un jour dans une contrée du nouveau monde où les habitans grossiers ignoroient encore l'usage du feu. C'étoit en hiver. Ils dirent aux habitans qu'avec du bois et une autre chose ils imiteroient le soleil et allumeroient sur terre du feu comme celui qui luisoit au soleil. « Vous connoissez donc ce que c'est que le bois, dirent les habitans de la contrée aux Espagnols? — Non. — Vous connoissez donc le feu qui luit au soleil? — Non. — Vous connoissez donc au moins comment le feu prend au bois? — Non. - Et quand vous avez allumé le feu, sans doute que vous savez l'éteindre? — Oui. — Et avec quoi? — Avec l'eau. — Et vous savez donc ce que c'est que l'eau? — Non. — Et vous savez donc comment le feu est éteint par l'eau? — Non. » Les habitans de la contrée se mirent à rire, et tournèrent le dos aux Espagnols, qui allumèrent du feu qu'ils ne connoissoient pas, avec du bois qu'ils ne connoissoient pas, sans savoir comment le feu consumoit le bois; et ensuite, avec de l'eau qu'ils ne connoissoient pas, ils éteignirent le feu, qu'ils ne

connoissoient pas, sans savoir comment l'eau éteignoit le feu.

Sur la fin de notre conversation, lorsque nous étions sur le point de nous retirer, je demandai au baron s'il ne comptoit pas dans la semaine faire un tour à Paris. Il me répondit que non. « En ce cas, lui dis-je, je profiterai du carrosse de Mme d'Aine, qui ramène demain ces messieurs. » Il y consentit, et me voilà de retour, sur le quai des Miramionnes, pour empêcher vos lettres d'aller au Grandval, où elles étoient déjà !

Nous avons eu le soir, Damilaville et moi, le plaisir de nous embrasser, et il a été doux. C'étoit le lundi. Le mardi matin, nous avons eu, Grimm et moi, le plaisir de nous embrasser, et il a été très-doux. Nous avons dîné ensemble. Je lui ai demandé des nouvelles de la santé de Mme d'Épinay.

A propos de Pouf, de Thisbé et de Taupin, nouveau personnage important dont vous n'avez point encore entendu parler, je vous ferois de bons contes si j'en avois le loisir. Taupin est le chien du meunier. Ah ! ma bonne amie, respectez Taupin, s'il vous plaît : je croyois savoir aimer, Taupin m'a appris que je n'y entendois rien, et j'en suis bien humilié. Vous vous croyez peut-être aimée ; Taupin, si vous l'aviez vu, vous auroit donné quelque souci sur ce point. Il a pris un goût de préférence pour Thisbé. Or imaginez que, par le temps

qu'il faisoit, tous les jours il venoit à la porte s'étendre dans le sable mouillé, le nez penché sur ses deux pattes, les yeux attachés vers nos fenêtres, tenant ferme dans son poste incommode, malgré la pluie qui tomboit à seaux, le vent qui agitoit ses oreilles, oubliant le boire, le manger, la maison, son maître, sa maîtresse, et gémissant, soupirant pour Thisbé, depuis le matin jusqu'au soir. Je soupçonne, il est vrai, qu'il y a un peu de luxure dans le fait de Taupin; mais Mme d'Aine prétend qu'il est impossible d'analyser les sentimens les plus délicats sans y découvrir un peu de saloperie. Ah! chère amie, les noms étranges qu'on donne à la tendresse! Je n'oserois vous les redire. Si la Nature les entendoit, elle leur donneroit à tous des croquignoles.

Mme d'Holbach prétend que Saurin et la dame de la Chevrette nous jouent, qu'ils nous mentent en nous disant la vérité.

Me voilà donc installé rue Taranne pour jusqu'à l'automne prochain. Jeanneton est hors d'affaire. Sa maîtresse continuera encore quelques jours le vin de quinquina. Angélique a le cou libre, de l'appétit, de la gaieté, mais, sur le soir, un peu de fièvre. Elles se purgeront toutes, les unes après les autres, à commencer dès demain; c'est l'enfant qui débutera.

Je crois bien que Racine vous fait grand plaisir :

c'est peut-être le plus grand poëte qui ait jamais existé, chère amie. Gardez-vous bien d'attaquer le caractère d'Iphigénie. Sa résignation est un enthousiasme de quelques heures. Le caractère est poétique, et partout un peu plus grand que nature : si le poëte l'eût introduite dans un poëme épique, où cet épisode eût été de plusieurs jours, vous l'auriez vue agitée de tous les mouvemens que vous exigez ; elle en éprouve bien quelques-uns, mais toujours tempérés par la douceur, le respect, la soumission, l'obéissance. Toutes vos objections se réduisent à ceci : Iphigénie et moi sont deux. Le caractère d'Iphigénie étoit facile à peindre, celui d'Achille et celui d'Ulysse faciles, celui de Clytemnestre plus facile encore ; mais celui d'Agamemnon, dont vous ne me dites rien, comment n'y avez-vous pas pensé ? Un père immole sa fille par ambition, et il ne faut pas qu'il soit odieux. Quel problème à résoudre ! Voyez tout ce que le poëte a fait pour cela. Agamemnon a appelé sa fille en Aulide ; voilà la seule faute qu'il ait commise, et c'est avant que la pièce commence. Il est agité de remords, il se lève pendant la nuit ; il veut l'empêcher d'arriver en Aulide ; il n'y réussit pas, il se désespère de son arrivée : ce sont les dieux qui le trompent. Par qui fait-on plaider auprès de lui la cause de sa fille ? Par un amant furieux qui la gâte par ses menaces, par une mère furieuse qui veut

subjuguer son époux; on abandonne, au milieu de cela, ce père irrité au plus adroit fripon de la Grèce. Cependant il est sur le point de ravir sa fille au couteau, lorsque Ériphile dénonce sa faute aux Grecs et à Calchas qui la demandent à grands cris; et puis il y a dix ans que les Grecs sont devant Troie. Il n'y a pas un chef dans l'armée qui n'ait perdu un père, un fils, un frère, un ami pour l'injure faite aux Atrides : le sang des Atrides est-il le seul sang précieux de la Grèce? Tout sentiment d'ambition à part, Agamemnon ne doit-il rien aux dieux, ne doit-il rien aux Grecs? Que de circonstances accumulées pour pallier l'erreur d'un moment! Le secret de cette boîte-là vous a échappé.

Un peu de repos aura rendu la santé à vos dames. Si j'osois, je leur donnerois le conseil que Circé donne à Ascitte : *Si scorsim a fratre una nocte dormieris.*

Je sais bon gré à l'abbé Marin de vous amuser. Et l'abbé Blanc ne s'en mêle-t-il point? Je ne m'attendois guère à faire le rôle d'un Père de l'Église et à être cité en chaire.

Que cette mère est à plaindre! Oui, d'avoir la tête aussi mal faite. (Vous devinez bien l'à-propos de cela.) Qu'elle soit juste dans la dispensation de ses sentimens, et elle sera heureuse, et nous serions heureux aussi. Mais votre abbé Marin traite la grande affaire assez lestement, ce me semble; il y

a bien plus de force et de mérite à lui qu'à un autre. Quelle raison pour croire tout cela vrai que de l'avoir prêché toute sa vie! Quoi donc! vous voudriez qu'ils se fussent égosillés pour une sottise, et qu'ils en convinssent? Cela ne se peut. C'est comme les voyageurs qui ont fait deux mille lieues, et ce sera pour des choses communes? Va-t'en voir s'ils viennent...

Cela n'est guère poli. Pardon, mon amie. Vous voilà donc encore absente pour un mois; je ne vous avois accordé que jusqu'à la Saint-Martin, et je n'aime pas que vous dérangiez mon calcul. Il faut que je prenne patience sur nouveaux frais.

En vérité, on est bien mal avec ceux qui ressemblent à Morphyse; ce sont perpétuellement des ruses, des réticences, des mystères, des secrets, des méfiances, et puis l'habitude de la duplicité et de la dissimulation se prend, la franchise s'évanouit. Il est étonnant que cela n'ait pas pris davantage sur vos jeunes âmes, et qu'on n'ait pas fait de vous deux bohémiennes.

Vous n'avez point vu le nain de la dame D... parmi les autres? C'est qu'elle n'y étoit pas : est-ce que vous avez oublié qu'elle est à couteau tiré avec la vieille fée sa voisine? Elle n'étoit pas à la Chevrette; l'indisposition de sa mère la retenoit à Paris, tandis que l'ami étoit au Grandval. Pouf n'est pour rien là dedans. On m'a bien recom-

mandé de me taire sur Pouf, j'ai promis et tenu parole.

Ne vous attendrissez pas trop sur la dame *aux bras velus;* il lui est arrivé ce qui arrivera à celles qui, sans dignité dans le caractère, sans respect pour elles-mêmes, ne tiendront pas loin ces animaux insolens qu'on appelle jeunes gens. Auparavant mon fils la prenoit à bras-le-corps, la tiroit sur ses genoux, lui manioit les bras, mesuroit sa taille fine entre ses mains, et elle disoit en minaudant : « Allons donc, finissez donc! que vous êtes enfant! » Et mon fils a fini par lui éplucher les bras à table, en présence de vingt personnes.

Vous ne m'avez rien dit des propos de M. Le Roy, ils étoient pourtant bien gais et bien originaux.

Eh bien! vous êtes donc sûre que M. de Prisye ne s'y trompe pas? Mais, puisque vous avez pensé que cette phrase pourroit me paroître singulière, pourquoi n'avez-vous pas pensé qu'elle pourroit lui paroître aussi singulière qu'à moi? Pourquoi l'avoir laissée? Si vous me trompiez, s'il trompoit Mlle Boileau, si vous étiez deux scélérats, ma foi, comme M. Orgon, je ne croirois plus aux gens de bien. Il faut que je consulte Mlle Boileau là-dessus. Nous verrons ce qu'elle en dira; sauf à vous faire, à vous et à lui, un petit secret de sa décision. Si nous nous en mêlons une fois, soyez

sûre que nous saurons bien aussi vous faire des phrases singulières, et que nous serons bien assez traîtres pour vous en demander votre avis.

Je vous prie, mon amie, plus de comparaison entre Grimm et moi. Je me console de sa supériorité en la reconnoissant. Je suis vain de la victoire que je remporte sur mon amour-propre, et il ne faut pas m'ôter ce pauvre petit avantage-là.

Pourquoi la louange embarrasse-t-elle? C'est qu'il est contre la justice qu'on se doit de la refuser, puisqu'on la mérite, et contre la modestie qu'on exige de l'accepter, puisqu'alors ce seroit se réunir aux autres pour se préconiser. On est décontenancé, comme il faut toujours qu'on le soit lorsqu'il faut répondre et qu'on ne sauroit dire ni oui ni non. Je souhaite pour moi que ce soit là votre solution.

Vous voilà donc rappelée à Paris par M. de Fourmont. Ce cérémonial-là, de se rendre le maître chez vous, à neuf heures, pour vous entretenir de ce que votre sœur savoit déjà, est encore d'un ridicule que je ne saurois trop louer, tant il est parfait. Que ne vous parloit-elle d'amitié en présence de Mme Le Gendre? Où étoit l'inconvénient de cette intimité? Jusqu'à quand serez-vous étrangère dans votre famille? Et le rôle d'Iphigénie vous étonne! et vous ne voyez pas

que le vôtre est plus dur! Agamemnon n'immola sa fille qu'une fois, et Morphyse immole la sienne dix fois par jour. Il est plus facile de souffrir une grande peine que de souffrir toute sa vie de petites mortifications qui se succèdent sans fin.

Revenez donc, revenez voir en personne la tendresse que vous n'avez fait que lire; elle vous attend.

Non, Damilaville ne décachette point. Aussi celle adressée à M. Duval a-t-elle fait le voyage du Grandval avec les vôtres. On la lui a portée ce matin; il a répondu sur-le-champ, et cette réponse est partie contre-signée.

Arrivez donc, gros Fourmont. Tâchez donc d'accélérer votre lourde allure, et ramenez-moi ma Sophie.

Jusqu'à présent, j'ai écrit comme si Uranie devoit me lire. Peut-être y avez-vous un peu perdu; mais j'ai voulu épargner à votre délicatesse le petit déplaisir de sauter des lignes, et de celer quelque chose à celle qu'on porte au fond de son cœur. Il me semble que cela me coûteroit, à moi, et je vous mets souvent à ma place.

Quand vous vous séparerez de votre chère sœur, dites-lui de ma part, et du ton le plus touché que vous pourrez : « Chère sœur, nous nous reverrons tous les trois, nous nous reverrons. »

Vous aurez lundi des nouvelles de M. de Saint-

Gény. Damilaville a dû en demander aujourd'hui.

A propos, quatre-vingts livres de café, soixante pour vous et vingt pour moi, à trente-sept sous la livre. La modicité du prix m'a rendu la qualité suspecte. Voilà une phrase cadencée qui pue l'Académie. Si vous voulez en sentir tout le ridicule, dites-là du ton gascon dont M. Mairan disoit à Rendu, son valet de chambre, de le tirer d'une mare d'eau : *Rendu, sauvez-moi de ce déluge, d'une façon quelconque.* Je suis un furieux bavard, n'est-ce pas, mon amie? Mais nous l'avons essayé, Grimm et moi, et nous l'avons trouvé bon. Demandez à madame votre mère si elle en veut toujours. Ce traître Damilaville en a quatre-vingts livres, de Marseille, dont il ne céderoit pas un grain. Ferai-je mieux que lui? Oh! ma foi, je n'en sais rien.

Vous me direz apparemment ce que M. Duval aura chanté. *A M. Duval, rue des Vieux-Augustins*, etc. Quelle diable d'adresse est-ce là? Cela m'a un peu brouillé.

Mais est-ce qu'Uranie ne daignera pas prendre la plume un jour, et mettre un petit mot de sa main à la fin d'une de vos lettres? Un petit mot doux pour celui qui fait tout pour lui marquer son respect, lui inspirer une haute idée d'elle-même, celle qu'il en a, et mériter un peu son estime.

Je ne sais pas ce qu'il y avoit dans ma dernière

lettre sur le vice et sur la vertu d'assez passable pour que vous ayez osé en faire part à madame votre mère. De quoi s'agissoit-il? Je mets si peu de prétention à ce que je vous écris que, d'un courrier à l'autre, la seule chose qui m'en reste, c'est que j'ai voulu vous rendre compte de tous les instans d'une vie qui vous appartient, et vous faire lire au fond d'un cœur où vous régnez.

Adieu, ma tendre amie. Voilà encore un petit volume. Si j'en avois eu le temps, j'y aurois mis une épître dédicatoire.

Il arriva avant-hier, chez Damilaville, une petite aventure qui prouve que rien ne gagne comme l'exemple de la bonté.

Un habile garçon, qui s'appelle Desmarest, devoit être envoyé en Sibérie pour y faire des observations; il n'ira pas. On lui préfère un sot appelé l'abbé Chappe. Desmarest, Tillet et un jeune conseiller au Parlement, qui avoient dîné chez Gaudet, montèrent, le soir, chez Damilaville, où j'étois. Je connoissois Desmarest et Tillet; on se salue, on s'embrasse, et je dis à Desmarest : « Que faites-vous ici? je vous croyois à grelotter au Kamtchatka, dans un trou de quelque Jakut. » Vous entendez sa réponse : « Je suis fâché, pour le progrès des sciences, qu'un autre fasse le voyage. » Il ajouta qu'il avoit préparé un grand nombre d'expériences qu'assurément l'abbé Chappe ne fera

pas. « Avez-vous un mémoire bien détaillé de toutes ces expériences? — Tout prêt. — Savez-vous ce qu'il faut en faire? Le porter à l'abbé Chappe. Parce que vous ne pouvez pas faire le bien par vous-même, ne devez-vous pas contribuer de toutes vos forces pour qu'il soit fait par un autre?... » Tout le monde fut de mon avis.

Je ne pourrois soutenir cette pensée qu'un homme a eu cet avantage sur moi... Cet homme est un homme de bien, du moins je dois le supposer. Il vous est dévoué, âme et corps, il ne vit que pour vous, il étudie toutes vos volontés. C'est vous qui faites son bonheur, sa peine, son repos, ses alarmes; son sort est attaché au vôtre. Il feroit le tour du monde pour vous aller chercher un fétu qui vous plairoit; et, lorsque vous lui accordez la seule récompense qu'il se promette et qu'il s'efforce de mériter, vous appelez cela accorder de l'avantage sur soi. Est-ce là l'expression? Je m'en rapporte à vous-même, qui avez l'esprit juste. En toute autre circonstance, il me semble qu'on diroit : c'est retour, c'est équité. Les coquettes laissent prendre de l'avantage sur elles; les femmes galantes et à tempérament aussi; les folles, les étourdies, et, en un mot, toutes celles qui ne mettent aucun prix honnête à leurs faveurs, et qu'on possède sans les avoir méritées. Mais il n'en est pas ainsi des autres.

Vous souvenez-vous d'un trait que je vous ai raconté d'un de mes amis? Il aimoit depuis longtemps; il croyoit avoir mérité quelque récompense, et la sollicitoit, comme elle doit l'être, vivement. On le refusoit sans en apporter de raisons... Il s'avisa de dire : « C'est que vous ne m'aimez pas... » Cette femme aimoit éperdument. « C'est que je ne vous aime pas! répondit-elle en fondant en larmes. Levez-vous (il étoit à ses genoux), donnez-moi la main. » Il se lève, il lui donne la main, elle le conduit vers un canapé, elle s'assied, se couvre les yeux de ses mains, sous lesquelles les larmes couloient toujours, et lui dit : « Eh bien! Monsieur, soyez heureux. » Vous vous doutez bien qu'il ne le fut pas. Non ce jour-là; mais un autre qu'il étoit à côté d'elle, qu'il la regardoit avec des yeux remplis d'amour et de tendresse, et qu'il ne lui demandoit rien, elle jeta ses deux bras autour de son cou, sa bouche alla doucement se coller sur la sienne, et il fut heureux.

Il y a une lettre de vous chez Damilaville. Je cours bien vite la chercher. Adieu, adieu.-Ce samedi 6 novembre 1760.

De Saint-Gény se porte à merveille. C'est un garçon de bien, très-aimé, très-considéré. On rend justice à ses talens; mais il n'a ni zèle ni activité. On lui reproche de l'indolence et de la paresse. Il faudroit que madame votre mère et la

sienne le secouassent de temps en temps. Je vous réponds toujours de la protection de M. Damilaville pour lui, parce que M. Damilaville a de l'amitié pour moi, et qu'il sait l'intérêt que je prends à M. de Saint-Gény, et à tout ce qui vous tient par le fil le plus léger.

Mes très-humbles respects à madame votre mère.

LII

A Paris, le 10 novembre 1760.

Voyez l'attention de M. Damilaville. C'est aujourd'hui dimanche. Il a été forcé de sortir de son bureau. Il ne doutoit pas que je ne vinsse ce soir : car je ne manque jamais quand j'espère une lettre de vous. Il a laissé la clef avec deux bougies sur une table, et, entre les deux bougies, la petite lettre de vous avec un billet de lui bien honnête. Je vous ai lue et relue. Je suis seul et je vais vous répondre.

Je suis bien fâché que madame votre mère soit indisposée. Il n'y a qu'un jour à son compte, quoiqu'il y ait bien du temps au nôtre, qu'elle est

à la campagne. Ce sont d'abord les mauvais temps qui l'ont empêchée d'en jouir; et, quand les mauvais temps vont cesser, car enfin ils vont cesser s'ils ne doivent pas durer toujours, voilà un rhumatisme qui la tient courbée sur les tisons. Comment se fait-il qu'elle ait de la gaieté, et avec vous? Hier, je disois, avec Damilaville, que, quand j'étois las de voir aller les choses contre mon gré, il me prenoit des bouffées de résignation : alors la douleur des hypocondres se détend, la bile accumulée coule doucement. Le sort ne me laisseroit pas une chemise au dos, que peut-être j'en plaisanterois. Je conçois qu'il y a des hommes assez heureusement nés pour être, par tempérament et constamment, ce que je suis seulement par intervalles, de réflexion et par secousses : témoin l'auteur de *Zaïde,* ce petit abbé de La Marre, qui n'avoit pas un sou, qui se portait mal, qui n'avoit ni habit, ni pain, ni souliers :

Sa culotte, attachée avec une ficelle,
Laissait voir, par cent trous, un cul plus noir qu'icelle.

Eh bien! le soir, sur les onze heures, lorsque tout le monde dormoit, il contrefaisoit, avec une pipe à fumer, les cris d'un enfant exposé; et le matin, sur le point du jour, il mettoit en train de chanter tous les coqs du voisinage. Au sein de l'indigence, il étoit plus heureux que nous. Votre mère a pris

son parti : elle aura de la bonne humeur jusqu'à demain. Cette espèce de philosophie éphémère ne dure pas davantage.

On parle donc de retour! on remue donc les malles! Le courrier prochain m'apprendra peut-être votre départ. Ne vous attendre que pour les derniers jours du mois, je ne saurois : vous m'avez mis en train d'espérer. S'il nous est permis d'aller au-devant de vous, vous nous le direz apparemment. Au reste, ne faites rien là-dessus de votre mouvement. Si l'on nous rencontre sur la route, qu'on s'y attende, et qu'on l'ait à gré. Oui, ce fut un terrible jour que celui que vous rappelez. Mais vous aviez de la santé, on pouvoit se flatter que vous supporteriez la fatigue du voyage; on ne craignoit pas que vous restassiez mourante dans une auberge ou sur un grand chemin. Il vint un jour, et ce jour étoit la veille même de votre départ, où j'avois toutes ces alarmes. On vous croyoit assez de force pour faire soixante lieues en poste, dans une voiture très-dure, dans la saison la plus fatigante, et vous étiez dans votre lit, et vous ne pouviez vous tenir debout, et vous n'auriez pas fait pour toute chose au monde le tour de votre chambre; et vous ne pouviez parler. Mais laissons cela : ma bile se remueroit trop violemment, je ne m'en porterois pas mieux, je n'en serois pas plus content et de celle qui vous entraînoit, et de celle

qui se portoit à sa fantaisie et qui fermoit les yeux sur votre état.

Mais qui est-ce qui vous a envoyé *la Confession de Voltaire?* Vous ne me le dites pas. A propos de Voltaire, il se plaint à Grimm très-amèrement de mon silence. Il dit qu'il est au moins de la politesse de remercier son avocat. Et qui diable l'a prié de plaider ma cause? Il a, dit-il, ressenti la plus vive douleur. Chère amie, on ne sauroit arracher un cheveu à cet homme sans lui faire jeter les hauts cris. A soixante ans passés, il est auteur, et auteur célèbre, et il n'est pas encore fait à la peine. Il ne s'y fera jamais. L'avenir ne le corrigera point; il espérera le bonheur jusqu'au moment où la vie lui échappera.

Non, je ne sais pas qui est l'auteur de *la Confession*. Oui, je suis dans la grande ville, et, si je n'avois pas eu cent fois plus de force qu'Adam le jour que la pomme fatale lui fut présentée, je serois parti pour la Chèvrette : j'y étois appelé par un billet doux, et par un billet très-doux, car il y en avoit deux.

L'enfant, à qui la mauvaise santé ne peut ôter ni la sérénité ni la sensibilité, me jeta ses petits bras autour du cou, et m'embrassa en disant : « C'est mon papa, c'est mon petit papa. » Je passai dans mon cabinet, où je trouvai une pile de lettres. Je les lus. On servit, et nous nous mîmes à table.

Mes collègues n'ont presque rien fait. Je ne sais plus quand je sortirai de cette galère. Si j'en crois le chevalier de Jaucourt, son projet est de m'y tenir encore un an. Cet homme est depuis six à sept ans au centre de six à sept secrétaires, lisant, dictant, travaillant treize à quatorze heures par jour, et cette position-là ne l'a pas encore ennuyé.

Je n'ai rien outré à la peinture de la maladie du père Hoop. Il a été sur le point de secouer le fardeau. Quand je lui demandai ce qu'il estimoit le plus de la vie, il me répondit : « Premièrement, de n'y être pas; secondement, de se bien porter. Vous voyez combien je suis chanceux : j'y suis, et je me porte mal. » A vous parler vrai, je ne compte pas qu'il finisse naturellement.

Vous auriez fait une belle chose sans les contre-seings. Les endroits de mes lettres où je vous dis que je vous aime sont ceux qui vous plaisent le plus; c'est, dites-vous, la seule chose qu'il y ait dans les vôtres, c'est-à-dire qu'elles sont pour moi partout comme les miennes dans les lignes qui vous en paroissent excellentes. Ne suis-je pas bien à plaindre? Mes lettres sont variées, et les vôtres le seront, et plus agréablement encore que les miennes, quand vous pourrez vous résoudre, comme moi, à m'envoyer vos conversations d'Isle. Vous verrez que ce que vous, Mme Le Gendre et

madame votre mère direz sur un sujet ou de goût, ou de caractère, ou d'affaire, ou d'histoire, ou de morale, ne vaudra pas mieux que les boutades de l'Écossois, que les folies de Mme d'Aine, que l'originalité du baron, et que mon marivaudage, car je marivaude, Marivaux sans le savoir, et moi le sachant.

Je n'ai point encore fait de feu. Tant que celui de nature me suffira, je me passerai de l'autre.

Cette sobriété d'un jour n'a pas duré davantage. Damilaville ne l'a pas voulu. Nous dînâmes hier ensemble depuis deux heures et demie jusqu'à neuf heures du soir. A neuf heures sonnantes nous prenions le plus délicieux café du monde. Oh! la bonne chose pour la santé qu'une débauche de bon vin!

Mon ami est l'homme le plus inabordable. Il a un froid, un sec, un renfermé qui déconcerte la première fois; à la centième comme à la première, quand cela lui convient.

Le nom de *Pouf* vous fait rire, vous paroît bien imaginé. Le petit animal, tout rond, gros comme le poing, ressemble parfaitement à son nom.

Je n'entends rien non plus à la ligne où il s'agit de fête et de messe, sinon que quelquefois je vous commence la veille une lettre que je continue le lendemain, comme si c'étoit le même jour. Voilà la clef d'une infinité d'autres endroits.

Oui, il ne tiendra qu'à Uranie d'aimer sa fille à la folie. Je crois en avoir le secret, mais ce sera pour une autre fois.

Bonsoir, mes bonnes amies. Si vous aimiez autant que moi, et que vous le sentissiez comme je fais dans ce moment, vous seriez trop heureuses. Je prends votre main, je la mets dans la sienne, et je les serre toutes deux.

LIII

A Paris, le 11 novembre 1760.

J'étais venu ici dans le dessein d'y trouver une lettre et d'y répondre. J'ai eu la lettre. Je l'ai lue avec le plaisir que toutes me donnent, mais il ne m'a pas été possible de vous faire réponse.

J'ai trouvé Thiriot, un ami de Voltaire; c'est un bon homme, mais d'une mémoire cruelle. Il s'est mis à nous réciter des vers de tous les poëtes du monde, et il étoit près de neuf heures quand il nous a quittés.

Le moyen de passer ici le temps qu'il me faudroit pour vous entretenir des peines que se donne Uranie, et y apporter la consolation qu'elle peut

attendre de moi! Je me suis fait une loi de rentrer de bonne heure, du moins jusqu'à ce que tout le monde se porte mieux à la maison. Je vous écris seulement ce billet pour prévenir l'inquiétude que mon silence pourroit vous causer. Bonsoir, ma tendre amie. Jeudi, je tâcherai de réparer la brièveté de celle-ci. Si vous la comparez avec la précédente, vous ne manquerez pas de dire que je suis extrême en tout. Je ne sais si cela est aussi généralement vrai qu'on pourroit le croire; mais en tendresse, en attachement, en estime, en respect pour vous, quelque extrême qu'on veuille me supposer, je ne ferai mentir personne. Un mot de moi à Uranie. Elle voit sa fille d'un air trop sévère. Quand elle aura causé là-dessus avec elle-même pendant une matinée, elle retrouvera sa fille à moitié corrigée. Avant que d'accuser l'enfance d'une autre, je lui demande de se rappeler la sienne. Qu'est-ce que la sensibilité? L'effet vif sur notre âme d'une infinité d'observations délicates que nous rapprochons. Cette qualité, dont la nature nous donne le germe, s'étouffe ou se vivifie donc par l'âge, l'expérience, la réflexion. Nous serions tous bien honteux si nos parens avoient tenu registre de toutes les choses dures, cruelles même, que nous avons dites ou faites quand nous étions jeunes. Nous verrions, dans l'histoire de nos premières années, l'excuse des premières an-

nées de nos enfans, que nous jugeons si sévèrement. Un peu de patience, il en a fallu tant avoir avec nous! Je ne me tiens pas quitte par ce petit nombre de lignes. Le sujet est trop important pour n'y pas revenir. Bonsoir, mon amie, bonsoir. Ne perdez rien de votre amour. Pour peu que vous en diminuassiez, vous ne me payeriez plus de retour.

LIV

A Paris, le 21 novembre 1760.

Les gens du monde n'ont point d'honneur : ils font trop d'affaires et de trop importantes ; ils s'écartent d'abord un peu du droit chemin, puis encore un peu, et, de petits écarts en petits écarts réitérés, bientôt ils se trouvent tout à fait égarés, et ce qu'ils ont fait avec succès devient l'unique règle de ce qu'ils ont à faire. Vous voyez bien à quoi je réponds. Mais ce qui me confond, c'est cette espèce de bienfaisance malhonnête avec laquelle ils se prêtent à arranger à leur mode les affaires des gens scrupuleux. On diroit ou qu'ils n'ont pas assez de leurs propres iniquités, ou qu'ils

croient expier celles-ci par celles qu'ils veulent bien commettre en faveur des autres. Il semble qu'ils se disent en eux-mêmes : « Vous voyez bien, si ma morale est mauvaise, au moins j'ai la même pour moi et pour mes amis. »

Il y avoit donc bien de la tendresse, du respect, de l'estime dans cette lettre de rappel? Les sentimens qu'il nous a vus prendre de sa moitié, à nous qui sommes censés nous connaître en mérite, n'ont pas peu contribué à lui inspirer ceux qu'il en a. Il a cru pouvoir estimer un peu celle que nous adorons. Elle a cru longtemps que la seule chose qu'elle désiroit en son mari, c'était de l'estimer ce qu'elle valoit : elle s'est trompée. Il en est venu là, et je gage qu'elle n'en est pas plus éprise.

Vous voilà donc seule à présent, mais heureusement ce ne sera pas pour longtemps : tout m'annonce un retour prochain. Ces travaux projetés sur la rivière de Larzicourt sont ou différés ou moins inquiétans, puisqu'on cherche des chevaux; mais je ne veux plus compter sur rien. Je suis trop mal à mon aise lorsqu'une lettre vient détruire les espérances que j'avois conçues sur une précédente. On diroit que Morphyse a deviné que vous m'écrivez tout, et qu'elle se fait un jeu de vous montrer à celui que vous aimez et de vous ravir à ses souhaits, d'une poste à l'autre.

Vous faites aussi des débauches de table! Cela

vous convient fort. Et qui est-ce qui vous a permis de vivre comme ceux qui se portent bien? Me voilà tout à fait dérangé. J'ai eu les intestins brouillés, des envies de vomir, de la fièvre, de l'insomnie. Je devois être émétisé aujourd'hui, j'étois trop échauffé pour qu'on l'osât; c'est partie remise. En attendant, je vais, je viens, je ris, je cause, je me plains, et demain il n'y paroîtra plus. Mais vous, vous payez de quinze mauvais jours un petit verre de vin et une cuisse de perdrix de trop. Tout le monde se porte bien, excepté moi et Angélique. Vous ai-je dit que cette petite étourdie-là s'étoit arraché un ongle du gros orteil? Il n'en falloit pas davantage pour mettre en péril le pied d'un autre enfant moins sain. Elle n'en a pas été alitée plus d'un jour.

J'ai lu à M. Grimm la comparaison que vous nous avez faite d'*Hypermnestre* avec *Tancrède;* il trouve que cela n'est pas si faux qu'il en faille rougir.

Je n'oublierai pas votre billet de loterie. Mme Le Gendre ne se lasse donc pas d'inviter la fortune? J'en suis bien aise... Mais la fortune en use avec elle comme la cliente en use avec ses amans.

Nous ne sommes pas à Bouillon, mais il est décidé que nous imprimerons en pays étranger, et que je n'irai pas. Ma présence donnera le change à nos ennemis, et rien n'empêchera, avec trois ou quatre

contre-seings dont nous disposons, que les feuilles ne nous viennent et que nous ne puissions avoir l'ouvrage à notre aise.

Vous n'avez pas répondu juste à mon raisonnement en faveur de la médecine. La sensibilité ou l'insensibilité des êtres sur lesquels on opère ne fait rien à la certitude ou à l'incertitude des expériences.

Ma sœur a un étrange procédé avec moi. Je vous ai dit, il y a deux mois, qu'elle m'avait envoyé un compte avec des modèles de quittances ; j'ai transcrit les quittances au bas du compte, j'ai renvoyé le tout, et depuis je n'ai entendu parler de rien. Ce maudit saint l'aurait-il pervertie ? Malheur à la famille dans laquelle il y aura un saint !

A moi, mes gendres ! est d'autant plus plaisant qu'il y a longtemps que le danger est passé.

Caliste chancelle, et ce pauvre Colardeau, qui en est l'auteur, est désespéré. Voici encore quelques beaux endroits que je me rappelle. Caliste dit de son abominable amant : « Mais qui peut le rappeler auprès de moi? La jalousie? *Lui, jaloux !* » Ce *lui, jaloux !* est beau. Et comme cette enchanteresse de Clairon le dit! Quand sa confidente l'invite à donner la main à un époux qui lui est présenté par son père: *Moi,* dit-elle, *j'irois porter mes affronts en dot à mon époux !* et à un ami de Lotario, qui lui laisse apercevoir qu'il sait son malheur : *Éloignez-*

vous, vous m'avez fait rougir ; ne me voyez jamais. Et ces deux vers-ci, qu'en direz-vous?

La nature, crois-moi, dans le sein d'une mère,
Pousse un cri plus plaintif que dans celui d'un père.

Je me suis grippé, à l'occasion de cet endroit, avec le mari de ma bonne amie Mme Riccoboni, et lui avec moi, sans nous connoître. Toutes les nuits il m'en revient des bribes qui me font tressaillir.

A propos de la maladie de Mme Helvétius, croiriez-vous bien que ces jésuites, qui ont si cruellement persécuté son mari, ont eu le courage de lui faire visite? Je voudrois bien pouvoir vous rendre les propos qu'il leur a tenus avec sa brusque bonhomie ; il n'y a pas un mot à perdre : « Mais comment, Pères, c'est vous ! Vous êtes des hommes incompréhensibles. Vous vous croyez faits pour tout subjuguer, amis, ennemis. — Nous en sommes bien fâchés, nous n'avons pu faire autrement. — Je sais bien que vous seriez d'honnêtes gens si cela dépendoit de vous. Il y a beaucup d'autres gens dans la société qui sont exactement dans le même cas : cela ne dépend pas d'eux. Ce sont des coquins à qui je pardonne de l'être, mais je ne les vois pas. »

Que pensez-vous de cela? Le reste ne me revient pas, mais il est exactement comme l'échantillon que voilà.

Vous savez apparemment que le capitan bacha

ou l'amiral du sultan, qui va tous les ans, au nom de son maître, recueillir le tribut dans les îles de l'Archipel, s'en revenoit avec dix à onze millions, lorsqu'un mouvement de dévotion le fit relâcher à une petite île appelée Lampédouse, où les chrétiens et les musulmans ont un petit temple commun; et que, tandis qu'il étoit en oraison, les esclaves chrétiens qui étoient sur son bord, au nombre de deux cents, ont assommé, avec leurs chaînes, les esclaves turcs, ont mis à la voile et s'en sont allés à Malte, où ils ont été bien reçus, et où l'on a accordé la liberté à cinq esclaves turcs qui avoient généreusement aidé les esclaves chrétiens à massacrer leurs confrères. Récompense bien placée! A votre avis?

M. et Mme de Buffon sont arrivés. J'ai vu madame. Elle n'a plus de cou; son menton a fait la moitié du chemin, devinez ce qui a fait l'autre moitié? moyennant quoi ses trois mentons reposent sur deux bons gros oreillers. Elle me paroît avoir un peu oublié ses douleurs. Je ne dînai point avec elle; j'avois promis à Mme d'Épinay, à l'ami Grimm et à l'abbé Galiani.

L'abbé est petit, gras, potelé: un certain Ascylte de votre connoissance, un certain Lycas aussi de votre connoissance, s'en seroient bien accommodés autrefois. Il nous disoit à ce propos qu'un jour il voyageoit dans un coche public; c'étoit en hiver.

D'abord, on ne sut avec qui l'on étoit ; mais lorsque le jour commença à paroître, il se trouva à côté d'un jésuite, deux filles à côté d'un bernardin et d'un bénédictin, et celui-ci à côté du secrétaire d'un sénateur napolitain. Il ne se passa rien dans la matinée, sinon que les deux moines faisoient tous leurs efforts pour se rendre agréables aux deux filles. Chacun alla dîner de son côté. La soirée fut comme la matinée, c'est-à-dire même galanterie de la part des moines. Le souper se fit en commun. Après le souper, lorsqu'il fallut se retirer, le jésuite s'approcha de l'abbé et lui dit : « Monsieur, il ne paroît pas que nous sommes là en bonne compagnie : vous devriez demander une chambre à deux lits pour nous. » L'abbé obligeamment la demanda, et l'obtint. On mit les deux filles dans une autre chambre à deux lits, les deux moines dans une troisième chambre à deux lits, et le secrétaire du sénateur dans un cabinet, seul. Chacun retiré, le jésuite entreprit l'abbé de conversation, de son lit au sien. Tandis que l'abbé et le jésuite causoient, un des moines attendoit que l'autre moine fût endormi, afin d'aller trouver les filles. Le bernardin fut le plus pressé ; il se lève sur la pointe du pied, il va dans la chambre des filles, il rencontre un lit, il tâte, il étoit vide : une des filles, qui l'occupoit, étoit allée causer avec le secrétaire. Il va à l'autre lit, il y trouve l'autre fille, et se place à côté d'elle.

Cependant le bénédictin s'avançoit sur ses pas; il arrive droit au lit du bernardin et de la fille; ce fut le bernardin qui lui tomba sous la main : il le happe par le cou, il le traîne au milieu de la chambre, et se met à sa place. L'autre se relève et s'en va tomber à coups de poing sur son rival; il frappe à tort et à travers; la fille en reçoit un dans l'œil et se met à faire des cris affreux. Les deux moines, en chemise, se battent et font aussi des cris affreux. Le jésuite, qui causoit avec l'abbé, effrayé, se lève, court au lit de l'abbé et lui dit : « Monsieur, entendez-vous ces cris? Je me meurs de peur; de grâce, faites-moi une petite place à côté de vous. » Le moyen, ajoute l'abbé, de renvoyer ce pauvre jésuite? il avoit si peur! Et pendant que le jésuite se rassure, quoique le bruit augmente, l'hôte monte. On laisse une des filles couchée avec le secrétaire, on enferme l'autre sous clef, on sépare les deux moines, et le reste de la nuit se passa fort bien.

Le père Hoop se porte un peu mieux. Il m'a dit, à l'occasion du nouveau roi d'Angleterre, une histoire très-cynique. Adieu, ma tendre amie, il se fait tard. Je vous écris chez Damilaville. Je me porte mal. Je n'aime point à me faire attendre, je m'en vais. M. Gaschon a envoyé chez moi ce matin savoir comment je me portois; je lui ai donné rendez-vous pour dimanche matin chez Mlle Boileau. S'il se porte bien, si je me porte mieux, nous

causerons un peu gaiement. Vous vous doutez bien qu'il sera aussi un peu mention de vous.

Adieu, j'ai les yeux faibles, la tête fatiguée ; j'écris sans savoir ce que j'écris : revenez me mettre à la raison. Malgré toutes les promesses que je me suis faites de ne me plus promettre rien, je ne sais pourquoi je me flatte que cette lettre sera la dernière que je vous écrirai. Adieu. J'ai reçu ce matin un billet de M. Grimm, qui est charmant. Le comte de Lauraguais m'est venu voir. Savez-vous l'accident arrivé à sa femme ? Elle vouloit prendre des gouttes d'Hoffmann ; on s'est trompé de bouteille, et on lui a donné quatre-vingt quatre gouttes de *laudanum*. Elle n'en mourra pas. Bonsoir, ma bonne amie ; adieu. Je ne saurois vous quitter tant qu'il me reste un quart d'heure et que je suis à côté de vous, ou tant qu'il me reste une ligne de papier blanc et que je vous écris.

LV

A Paris, le 25 novembre 1760.

C'est, je crois, vendredi passé que je devois prendre l'émétique. Ils disoient tous que c'étoit le

seul remède aux défaillances et aux envies de vomir dont je suis attaqué tous les matins depuis environ deux ans. Mais j'eus la fièvre le soir, la nuit fut mauvaise, et je me trouvai si échauffé, si brûlant, quand on m'apporta le purgatif, que je vis trop d'imprudence à le prendre. Depuis j'ai vécu sobrement, j'ai pris du thé, j'ai humecté, et je guérirai, si je ne me trompe, par le seul régime. Je dîne seul : quelque frugal que soit le repas que je fais, il est suivi d'un mal de tête, léger à la vérité, mais signe d'un estomac qui fatigue et qui digère avec peine. Laissons là ma santé, qui se raccommodera plus aisément encore qu'elle ne s'est dérangée, pourvu surtout que la faculté ne s'en mêle pas. Or elle ne s'en mêlera pas ; je crains ses formules.

J'allai chez Mlle Boileau, où j'espérois que l'ami Gaschon m'auroit précédé : point d'ami Gaschon. Mlle Boileau, en jupon court et en casaquin blanc, blanc si vous voulez, étoit chez Mme Berger. Le fils de M. de Solignac s'écrivoit à la porte ; sur mon nom, il sortit ; je lui demandai des nouvelles de monsieur son père, de madame sa mère ; sa mère étoit à la messe. Cependant Mlle Boileau descend, je la vois traverser la cour sur la pointe du pied ; je laisse M. de Solignac le fils, et je la vais trouver chez elle. Nous causâmes d'abord de vous, puis d'elle, de M. de Prisye, de moi, de Mme Le Gendre,

de madame votre mère, de vos affaires, de votre absence, de votre retour. Nous y serions encore, mais Mme de Solignac arriva au milieu de notre ramage et le rendit un peu plus réservé. Je lui dis que j'aurois eu l'honneur de lui présenter mon respect plus tôt, que j'étois venu, entre deux voyages à la campagne, dans ce dessein, qu'elle n'y étoit pas, et que je m'y étois fait écrire par M. de Solignac; et puis le bavardage banal commença. Je ne sais comment je m'en tirai, je lui demandai des nouvelles de madame... et de vous surtout, si elles étoient fraîches. Elle me répondit qu'elle en avoit de trois jours par madame sa mère, mais non par vous. Est-ce que vous négligeriez de lui écrire? Elle se leva; je lui demandai la permission de lui faire une visite, elle me l'accorda, et elle s'en alla, appelée par les soins que demandoit d'elle Mlle de Solignac, attaquée d'un érysipèle.

Mlle Boileau n'étoit ni habillée ni emmessée, et elle dînoit en ville, ce qui nous sépara promptement. Je donnai à M. Gaschon trois quarts d'heure dont Mlle Boileau ne vouloit point. Je le trouvai. Oh! combien nous dîmes de folies! Je le quittai pour me rendre à dîner chez le baron; mais nous nous retrouverons rue Pavée, Mlle Boileau et moi, après-demain. Il faut pourtant que j'aie vu Mme de Solignac chez elle avant votre retour, que l'on ne croit pas ici aussi voisin que vous l'imaginez. En

vérité, je jure qu'avec ces malles descendues, ces chevaux demandés, madame votre mère vous joue.

Je dînai chez le baron avec l'auteur de *Caliste*. Il n'a pas une once de chair sur le corps; un petit nez aquilin, une tête allongée, un visage effilé, de petits yeux perçans, de longues jambes, un corps mince et fluet; couvrez cela de plumes, ajoutez à ses maigres épaules de longues ailes, recourbez les ongles de ses pieds et de ses mains, et vous aurez un tiercelet d'épervier. Je lui fis beaucoup de compliments sur sa pièce, et ils étoient sincères. Nous nous promîmes de nous revoir. Ce sera quand il voudra; c'est son affaire. La présence de Saurin renferma un peu les amitiés que j'aurois faites à Colardeau : je craignis d'allumer de la jalousie. Grimm et Colardeau allèrent sur les cinq heures à la Comédie. Moi, je vins ici sur les sept heures chercher une lettre de vous, que j'y trouvai; c'est la quarante-deuxième. Morphyse sera donc toujours Morphyse, un gros écheveau brouillé de secrets et de mystères. M. Fourmont n'étoit pas encore hier à Paris: car on n'auroit pas manqué de me le dire. Emballez toujours vos chiffons, mais emballez les uns après les autres; sans cette précaution, craignez que l'impatience ne vous prenne trop violente, lorsque vous n'aurez plus rien à serrer, et que le premier pas réel ne se fera point, et

que vous aurez fait le dernier pas imaginaire vers Paris.

Je suis bien aise qu'il y ait par ci par-là, dans mes griffonnages, quelques mots que vous puissiez lire à madame votre mère, et qui vous fassent pardonner un peu l'exactitude de ce commerce : car je crois que, sans un peu d'intérêt, elle me pardonneroit aisément une passion qui vous rendroit malheureuse.

Ce vers qui vous plaît tant, et qui me fait tourner la tête, à moi :

> Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs,

croyez-vous bien qu'il y a ici des gens d'un goût assez gauche pour oser l'attaquer, et à qui il a fallu que je disse : « Grosses bêtes, ne voyez-vous pas comme ces pleurs excusent son père, dans le moment le plus cruel? Et comme cette réflexion, au moment de mourir, fait honneur à cette fille! Et puis, quel tableau que celui d'un père qui laisse tomber des larmes dans la même coupe où il verse des poisons pour sa fille! » Il n'y a rien de sacré pour la sottise, la méchanceté et l'envie ; elles portent leurs mains sacriléges sur tout.

Depuis que je suis revenu de la campagne, il me semble que je ne sens plus si bien que je vous aime. C'est un bruit autour de moi, ce sont des saccades, c'est un charivari qui m'arrache à moi-

même. Je ne saurois plus donner d'attention aux mouvemens de cœur. Il faut de la retraite, du repos, du silence, aux amans. Le tumulte des grandes villes ne fatigue personne comme eux. Ils soupirent après la fin du jour; c'est lorsque le sommeil enchaînera tous ces êtres bruyans qui les distraient et qui les importunent qu'ils se retrouveront avec leur amie.

Vous voilà donc bien fière de sa bonne humeur. Jouissez-en. Pour moi, j'en serois affligé. Je ne pourrois souffrir de devoir à la satisfaction d'une misérable petite fantaisie le prix de mon attachement, de mes soins, de ma tendresse, d'une infinité de qualités personnelles. Il est bien malheureux qu'elle n'ait pas tous les jours des casaquins estropiés à raccommoder : vous seriez dispensée d'être vraie, douce, honnête, attentive, franche, soumise, vertueuse, désintéressée; vous seriez chérie sans toutes ces misères-là.

C'étoit bien mon dessein de ne pas écrire à ce méchant et extraordinaire enfant des Délices; mais comment pourrai-je à présent m'en tirer? Voilà-t-il pas que Damilaville et Thiriot m'ont mis dans la nécessité de lui faire passer mes observations sur *Tancrède!*

Le chevalier de Jaucourt. Ne craignez pas qu'il s'ennuie de moudre des articles : Dieu le fit pour cela. Je voudrois que vous vissiez comme sa phy-

sionomie s'allonge quand on lui annonce la fin de son travail, ou plutôt la nécessité de le finir. Il a vraiment l'air désolé. Je serai quitte de mon ouvrage avant Pâques, ou je serai mort. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira, mais cela sera. Ce qui me prend un temps infini, ce sont les lettres que je suis forcé d'écrire à mes paresseux de collègues, pour les accélérer. Ils ont la peau si dure que, j'ai beau piquer des deux, ils n'en vont pas plus vite; mais, sans l'attention de leur tenir sans cesse l'éperon dans le flanc, ils s'arrêteroient tout court.

Thiriot est un bon homme qui n'est ni suffisant ni fat. Il a une mémoire étonnante, et il auroit assez d'esprit s'il savoit moins. Il a tout retenu. Au lieu de dire d'après lui, il cite toujours : ce qui fatigue et déplaît.

Je trouve que vous avez envisagé la question de la louange sous bien plus de faces que je n'ai fait. Mais vous m'avez seulement demandé pourquoi elle embarrassoit. Il est vrai que vous êtes un peu baroque. Mais c'est que les autres ont eu beau se frotter contre vous, ils n'ont jamais pu émousser votre aspérité naturelle. J'en suis bien aise. J'aime mieux votre surface anguleuse et raboteuse que le poli maussade et commun de tous ces gens du monde. Au milieu de leur bourdonnement sourd et monotone, si vous jetez un mot dissonant, il

frappe, et on le remarque. Tant mieux si elle n'a rien vu de votre trouble : car je pense que sa réflexion vous troubla. Ses principes, ses principes! Tout cela vaudroit bien la peine d'être discuté. Je trouve qu'elle se permettroit aisément la chose importante, et qu'elle se feroit un grand mérite de s'interdire l'accessoire qui n'est rien.

Non, chère amie, vous avez beau prêcher la sobriété, vous ne m'ennuierez point; je verrai toujours l'intérêt que vous prenez à ma santé, et je ne m'en corrigerai pas davantage. Pourquoi voulez-vous que votre sermon m'ennuie? Et puis, je mange de distraction; que faut-il que j'y fasse? comment parvient-on à n'être pas distrait?

Je suis fâché que vous n'ayez pas pu parler à votre sœur de mon avis sur le philosophe. Peut-être c'est ce qu'il y a de mieux et de singulier dans ma lettre. J'insiste. Un homme aimable qui resteroit froid à côté d'une femme à prétention finiroit par en être haï. On ne sait jamais ce que feroient ceux qui cherchent à droite et à gauche des appuis à leur malhonnêteté secrète. Je hasarde cette phrase, parce que j'espère que vous ne vous rappellerez point l'endroit de votre lettre auquel elle a rapport. Mais je m'aperçois que je vous écris d'humeur, et j'en ai en effet.

Vous savez que ce pauvre La Condamine a perdu ses oreilles, à Quito, en mesurant un angle

de l'équateur et du méridien, pour déterminer la figure de la terre. Il court une place vacante à l'Académie françoise, et on lui objecte sa surdité. Ne trouvez-vous pas cela bien cruel? Il ne lui manquoit qu'à perdre les yeux dans les sables brûlans des bords de la rivière des Amazones, et puis ils auroient dit que cet homme n'étoit plus bon qu'à noyer. Ces injustices me désespèrent. D'Alembert vient de faire une action qui trouve des apologistes. Vous savez que La Condamine est l'apôtre de l'inoculation en France : eh bien, à la rentrée publique de l'Académie des sciences, d'Alembert vient de lire un mémoire que tous les sots doivent prendre pour un écrit contre l'inoculation, et que tous les gens d'esprit disent n'être pas pour. Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas entendu. Je laisse là les équations, je juge du procédé.

Est-ce toujours le 4 décembre que vous partez? Et cette lettre sera-t-elle enfin la dernière? Votre lettre ne sera remise à Mlle Boileau qu'après-demain; mais aussi elle lui sera remise de la main à la main. Mme d'Épinay a eu un accès de migraine dont elle a pensé périr. J'allai la voir le lendemain. Nous passâmes la soirée tête à tête. La sévérité des principes de son ami se perd; il distingue deux justices, une à l'usage des souverains. Je vois tout cela comme elle, cependant je l'excuse tant que je puis. A chaque reproche, j'ajoute en refrain :

« Mais il est jeune, mais il est fidèle, mais vous l'aimez ; » et puis elle rit. Nous en étions là lorsque Saurin entra. Comme il étoit réservé! comme il étoit froid! comme il étoit révérencieux! et comme, un moment après, il étoit violent, emporté, bourru, impoli! Il est plus clair que le jour qu'il en est tombé amoureux. Ce n'est pas là son allure ordinaire. Saurin sortit, et l'abbé Galiani entra, et avec le gentil abbé la gaieté, l'imagination, l'esprit, la folie, la plaisanterie, et tout ce qui fait oublier les peines de la vie. Dieu sait les contes qu'il fit. A propos des faux jugemens que nous portons sur le préjugé que, la chose étant communément comme nous l'attendons, elle ne sera point autrement, il disoit qu'un voiturier qui menoit, avec ses chevaux et sa chaise, le public, fut appelé au couvent des Bernardins pour un religieux qui avoit un voyage à faire. Il propose son prix, on y tope; il demande à voir la malle, elle étoit à l'ordinaire. Le lendemain, de grand matin, il arrive avec ses chevaux et sa chaise; on lui livre la malle, il l'attache. Il ouvre la portière ; il attend que son moine vienne se placer. Il ne l'avoit point vu, ce moine; il vient enfin. Imaginez un colosse en longueur, largeur et profondeur. A peine toute la place de la chaise y suffisoit-elle. A l'aspect de cette masse de chair monstrueuse, le voiturier s'écrie: « Une autre fois je me ferai montrer le moine. »

Tous les jours nous demandons à voir la malle, et nous oublions le moine. Une femme a les yeux charmans, la plus jolie bouche, des tetons à affoler : voilà la malle. Il nous vint à Grimm et moi, en même temps, une bonne application de ce conte. La comédienne Lepri n'auroit pas été dans le cas de s'écrier : *Ah ! scellerato !* si elle se fût fait montrer le moine.

Et puis, à propos de ce qu'il ne faut point faire faire son rôle à un autre, il racontoit qu'un général d'ordre fit une visite à un cardinal dans un moment où, en petite veste, la tête nue et déshabillé, il s'amusoit avec ses amis. Jamais visite ne lui sembla plus à contre-temps. Il en prit de l'humeur. Il falloit s'habiller décemment, ou renvoyer le général. Mais il n'étoit guère possible de prendre ce dernier parti. Un des amis du cardinal lui dit : « Monseigneur, laissez-moi faire. Je vais prendre vos habits, et dans un moment je vous débarrasse de ce maudit général. » Le cardinal y consentit, et voilà la toque jetée sur sa tête, et la barette jetée sur les épaules du représentant de Son Éminence. Mais Son Éminence étoit grasse et replète, et son représentant étoit un petit homme maigre et fluet. Ajoutez que le général avoit vu, par hasard, une fois ou deux Son Éminence : aussi le premier mot dont il le salua, c'est qu'il le trouvoit bien changé. « Il est vrai, lui répondit le faux cardinal : c'est l'ef-

fet d'une maladie vénérienne qu'on n'a jamais bien pu guérir. » Et l'Éminence vraie, qui étoit aux aguets pour voir comment son représentant s'en tireroit, et qui entendit cette réponse, d'oublier son déshabillé indécent, et de se jeter tout au milieu du salon, et de crier au général : « Cet homme ne sait ce qu'il dit ; c'est moi qui suis Son Éminence, et qui n'ai point eu le mal qu'il me donne, mais bien la honte de vous recevoir dans l'état où vous me voyez. » J'en aurois bien un autre meilleur à vous faire, mais je n'en ai pas le temps, et puis cela ne vous amuseroit peut-être pas autant écrit que cela nous amuse récité. Sans cela, je vous peindrois un archevêque contrefaisant une duchesse dans le lit de la duchesse, et se faisant donner le pot de chambre par un cardinal. Mais pour cela il faut savoir, comme l'abbé, tous les propos de l'archevêque en duchesse, tous les propos du cardinal trompé, les sonnettes tirées, personne ne venant, les sonnettes toujours tirées et personne toujours ne venant, le besoin pressant de la duchesse, enfin l'offre officieuse du cardinal, et la manière dont il est détrompé.

Adieu, ma tendre amie; je vous embrasse de toute mon âme. J'ai la folie de croire que cette lettre vous rencontrera à Vitry-le-François. Ah ! c'est bien une folie ! Madame se porte assez bien, Angélique à merveille, moi couci couci. La chère

sœur m'a enfin répondu ; je mens, car sa réponse est adressée à madame. Le saint prêtre n'a pas encore fait tout le mal qu'il a à faire, mais je vois qu'il est en bon train. Ce tempérament, qu'on a imaginé pour ne le point offenser, montre toute la foiblesse qu'on aura s'il insiste, et il insistera. Si les choses en viennent à un certain point, je vais en province, je vends mon patrimoine, et joublie des gens qui ne méritent pas un frère tel que moi. Les oublier ! je ne sais ce que je dis, je ne le saurois jamais ; c'est comme si j'avois à me plaindre de vous, et que je disse dans un moment de dépit : « Voilà qui est fait, je ne l'aimerai plus. »

J'ai reçu, ce matin, la visite de M. de Buffon. J'irai un de ces soirs passer quelques heures avec lui. J'aime les hommes qui ont une grande confiance en leurs talens. Il est directeur de l'Académie française, et, en cette qualité, chargé de trois ou quatre discours de réception : c'est une cruelle corvée. Que dire d'un M. de Limoges ? Que dire d'un M. Watelet? Que dire des morts et des vivans? Cependant il n'est pas permis de les offenser par le mépris; il faudra donc qu'il les loue, et il disoit : « Eh bien, je les louerai, je les louerai bien, et l'on m'applaudira. Est-ce que l'homme éloquent trouve quelque sujet stérile? Est-ce qu'il y quelque chose dont il ne sache pas parler? » C'est bien désintéressément que je loue cette confiance : car

je ne l'ai point. Tout m'effraye au premier coup d'œil, et il faut que je sois de cent coudées au-dessus d'une besogne quand je ne la trouve pas de cent pieds au-dessus de moi.

Adieu, ma tendre amie. Quand est-ce que je vous embrasserai vraiment? Sera-ce demain, après ou après? Cela me fera bien autant de plaisir qu'à vous, car votre absence a bien été pour moi aussi longue que la mienne pour vous. Tenez, la première fois qu'on nous séparera, prenons le parti de ne nous plus aimer.

LVI

Paris, le 1er décembre 1760.

Non, je ne vous attends plus : je souffre trop à être trompé. J'ai remis votre lettre à Mlle Boileau. J'ai plaisanté M. de Prisye sur les dernières lignes de celle que je lui ai envoyée de vous. Tout cela s'est fort bien passé, et je suis chargé de vous présenter les amitiés de tout le monde. On vous aime ici et on vous y estime beaucoup. Ce n'est point un compliment flatteur qu'on veuille me faire.

Voici donc de nouvelles brouilleries qui s'apprê-

tent. Vous en jugerez par un arrêt du Parlement que je vous envoie. Autre nouvelle qui vous fera plus de plaisir : on joue à présent à Marseille *le Père de Famille.* Je suis désolé de ne pouvoir vous envoyer la gazette qui fait mention de son succès : toutes les têtes en sont tournées. Entre autres choses qu'on y dit et qui me font plaisir, c'est qu'*à peine la première scène est-elle jouée, qu'on croit être en famille et qu'on oublie qu'on est devant un théâtre. Ce ne sont plus des tréteaux, c'est une maison particulière.* Si ces gens-là ont parlé d'après l'impression, il faut qu'elle ait été bien violente. Jamais aucune pièce n'a été louée comme elle est là. On la rejoue pour une actrice à qui on fait le cadeau de la recette d'une représentation. Un mot encore là-dessus : c'est qu'on ajoute que la difficulté de la déclamation et du jeu n'a pas, à beaucoup près, autant dérouté les acteurs qu'on le craignoit.

Malgré moi, malgré vous, il a bien fallu écrire à cet *illustre réfugié du lac.* Il a écrit deux lettres charmantes, l'une à Thiriot, l'autre à Damilaville; elles sont pleines des choses les plus douces et les plus obligeantes. Thiriot a été chargé de me remettre les vingt volumes reliés de ses œuvres. Je les reçus mercredi : vendredi mon remercîment étoit fait; il étoit en chemin pour Genève le samedi. Damilaville et Thiriot disent qu'il est fort

bien. C'est une critique assez sensée de son *Tancrède;* c'est un éloge de ses ouvrages, surtout de son *Histoire universelle,* dont ils pensent que j'ai parlé sublimement; c'est une excuse de ma paresse; c'est une exhortation à nous conserver une vie que je regarde comme la plus précieuse et la plus honorable à l'univers, car on a des rois, des souverains, des juges, des ministres en tout temps : il faut des siècles pour recouvrer un homme comme lui, etc.

Trois hommes, M. de Limoges, M. Watelet, M. de La Condamine, concourent pour entrer à l'Académie. Il n'y avoit que deux places vacantes : M. de Limoges, à qui la première étoit assurée, s'est retiré, afin qu'aucun de ses deux concurrens n'eût le désagrément d'un refus. Cela est bien honnête. Il se fait cent mille actions comme celle-là par jour. Nous nous sommes arraché le blanc des yeux, Helvétius, Saurin et moi. Hier au soir ils prétendoient qu'il y avoit des hommes qui n'avoient aucun sentiment d'honnêteté ni aucune idée de l'immortalité; nous plaidions avec chaleur, comme il arrivera toujours quand on aura des femmes pour juges. Mme de Valory, Mme d'Épinay, Mme d'Holbach siégèrent. J'avouois que la crainte du ressentiment étoit bien la plus forte digue de la méchanceté, mais je voulois qu'à ce motif on en joignît un autre qui naissoit de l'essence même de la vertu, si la vertu n'étoit pas un mot; je voulois que le

caractère ne s'en effaçât jamais entièrement, même dans les âmes les plus dégradées; je voulois qu'un homme qui préféroit son intérêt propre au bien public sentît plus ou moins qu'on pouvoit faire mieux, et qu'il s'estimât moins de n'avoir pas la force de se sacrifier; je voulois, puisqu'on ne pouvoit pas se rendre fou à discrétion, qu'on ne pût pas non plus se rendre plus méchant; que, si l'ordre étoit quelque chose, on ne réussît jamais à l'ignorer comme si de rien n'étoit; que, quelque mépris que l'on fît de la postérité, il n'y eût personne qui ne souffrît un peu si on l'assuroit que ceux qu'il n'entendroit pas diroient de lui qu'il étoit un scélérat. Cela fut vif; mais ce qui me plut singulièrement, c'est qu'à peine la dispute fut-elle apaisée que ces honnêtes gens-là, sans s'en apercevoir, dirent les choses les plus fortes en faveur du sentiment qu'ils venoient de combattre. Ils disoient d'eux-mêmes la réfutation de leur opinion, mais Socrate, à ma place, la leur auroit arrachée; puis il auroit mis leur discours du moment en contradiction avec leur discours du moment précédent, puis il leur auroit tourné le dos en souriant finement. Chère amie, si vous vouliez faire usage de cette méthode avec la finesse, le sang-froid, la justesse que vous avez, personne n'y réussiroit comme vous, et vous seriez mon Aspasie. Cette Aspasie-là de Socrate n'étoit pas si sage que vous. J'ai mille

choses à faire. Je devrois être à l'hôtel des Fermes; je devrois être chez le caissier de M. de Saint-Julien; je devrois être chez Mme d'Épinay, et je suis avec vous, et je ne saurois vous quitter. Adieu, mon amie. Ah! vous ne m'aimez pas comme je vous aime; vous ne prenez pas le retard de votre retour comme moi. Tant mieux : vous seriez trop à plaindre si vous étiez aussi malade d'amour que moi. Il est fait, ce portrait qui me ressemble; il sera chez Grimm demain. C'est lui qui m'aura. Adieu, adieu.



LVII

A Paris, le 12 septembre 1761.

J'ai l'âme flétrie de tous côtés. Il y avoit environ vingt-cinq jours que je n'avois aperçu mon enfant; je l'ai trouvée tout à fait empirée. Elle grasseye, elle minaude, elle grimace ; elle connoît tout le pouvoir de son humeur et de ses larmes ; elle boude et pleure pour rien; elle a la mémoire pleine de sots rébus; elle est dégingandée; on n'en peut venir à bout; le goût du travail et de la lecture, qui lui étoit naturel, se perd. Je vois tout cela, et je m'en désolerois si l'effet de ma présence, depuis quelques jours, ne me laissoit espérer quelque réforme. Elle est grande, elle est assez bien de visage, elle a de l'aptitude à tous les exercices du corps et de l'esprit. Uranie ou sa sœur en auroit fait un sujet surprenant; sa mère, qui s'en est emparée, ne souffrira jamais que j'en fasse quelque chose. Eh bien! elle ressembleıa à cent mille au-

tres, et, si elle a un sot mari, comme il y a cent mille à parier contre un que cela arrivera, elle en sera moins mécontente que si une meilleure éducation l'eût rendue plus difficile.

Autre sujet de peine. Cette terrible révision est finie; j'y ai passé vingt-cinq jours de suite, à dix heures de travail par jour. Mes corsaires ont tous leurs manuscrits sous les yeux : c'est une masse énorme qui les effraye; ils surfont eux-mêmes mon travail, et moi je dis : « Donc, je n'en obtiendrai rien. La conséquence est juste. S'ils avoient envie de le payer, ce travail, ils le déprimeroient. » Je suis si sûr de ma logique que je ne m'attends à rien, mais à rien absolument. Si par hasard je me suis trompé, je ne rougirai point d'en convenir; mais je ne me trompe pas, je gage ce qu'on voudra.

Grimm arrive ce soir de la Chevrette. Je lui avois promis d'aller au Salon et de lui esquisser un jugement rapide des principaux morceaux qui y sont exposés : le dégoût, l'ennui, la mélancolie, m'ont empêché de lui tenir parole, et c'est encore un chagrin pour moi.

Comme je finissois hier la lettre que je vous écrivis, arriva l'abbé de La Porte, ami du directeur des eaux de Passy, qui nous raconta les détails suivans de l'aventure de la petite Hus. Mais je suis bien maussade aujourd'hui pour entamer une chose aussi

gaie. N'importe, quand vous l'aurez lue, vous fermerez ma lettre, et vous en ferez de vous-même un meilleur récit.

M. Bertin a une maisonnette de 50,000 à 60,000 francs à Passy : c'est là qu'il va passer une partie de la belle saison avec Mlle Hus.

Cette maison est tout à côté des vieilles eaux. Le maître de ces eaux est un jeune homme beau, bien fait, leste d'action et de propos, ayant de l'esprit et du jargon, fréquentant le monde et en possédant à fond les manières. Il s'appelle Vielard. Il y avoit environ dix-huit mois que l'équitable Mlle Hus avoit rendu justice dans son cœur au mérite de M. Vielard, et que M. Vielard avoit rendu justice dans le sien aux charmes de Mlle Hus. Dans les commencemens, M. Bertin étoit enchanté d'avoir M. Vielard; dans la suite, il devint froid avec lui, puis impoli, puis insolent; ensuite il lui fit fermer sa porte, ensuite insulter par ses gens. M. Vielard aimoit et patientoit. Il y eut avant-hier huit jours que M. Bertin s'éloigna de Mlle Hus, sur les dix heures du matin, pour aller de Passy à Paris. Il faut passer sous les fenêtres de M. Vielard. Celui-ci ne s'est pas plutôt assuré que son rival est au pied de la montagne qu'il sort de chez lui, s'approche de la porte de la maison qu'habite Mlle Hus, la trouve ouverte, entre et monte à l'appartement de sa bien-aimée. A peine est-il en-

tré que toutes les portes se ferment sur lui. M. Vielard et Mlle Hus dînèrent ensemble. Le temps passe vite : il étoit quatre heures du soir qu'ils ne s'étoient pas encore dit toutes les choses douces qu'ils avoient retenues depuis un temps infini que la jalousie les tenoit séparés. Ils entendent le bruit d'un carrosse qui s'arrête sous les fenêtres; ils soupçonnent qui ce peut être. Pour s'en assurer, Vielard s'échappe par une garde-robe et grimpe par un escalier dérobé au haut d'un belvédère qui couronne la maison. De là il voit avec effroi descendre M. Bertin de sa voiture : il se précipite à travers le petit escalier; il avertit la petite Hus, et remonte. Il sortoit par une porte, et M. Bertin entroit par une autre. Le voilà à son belvédère, et M. Bertin assis chez Mlle Hus. Il l'embrasse, il lui parle de ce qu'il a fait, de ce qu'il fera : pas le moindre signe d'altération sur son visage. Elle l'embrasse, elle lui parle de l'emploi de son temps et du plaisir qu'elle a de le revoir quelques heures plus tôt qu'elle ne l'attendoit : même assurance, même tranquillité de sa part. Une heure, deux heures, trois heures se passent. M. Bertin propose un piquet; la petite Hus l'accepte. Cependant l'homme du belvédère profite de l'obscurité pour descendre et s'adresser à toutes les portes, qu'il trouve fermées. Il examine s'il n'y auroit pas moyen de franchir les murs : aucun, sans risquer de

se briser une ou deux jambes. Il regagne sa demeure aérienne. Mlle Hus, de son côté, a de quart d'heure en quart d'heure des petits besoins; elle sort, elle va de son belvédère dans la cour, cherchant une issue à son prisonnier, sans la trouver. M. Bertin voit tout cela sans rien dire ; le piquet s'achève; le souper sonne; on sert, on soupe. Après le souper, on cause. Après avoir causé jusqu'à minuit, on se retire, M. Bertin chez lui, Mlle Hus chez elle. M. Bertin dort ou paroît dormir profondément. La petite Hus descend, va dans les offices, charge sur des assiettes tout ce qui lui tombe sous la main, sert un mauvais souper à son ami, qui se morfondoit au haut du belvédère, d'où il descend dans son appartement. Après souper, on délibère sur ce qu'on fera. La fin de la délibération, ce fut de se coucher pour achever de se communiquer ce qu'on pouvoit encore avoir à se dire. Ils se couchèrent donc; mais, comme il y avoit un peu plus d'inconvénient pour M. Vielard à se lever une heure trop tard qu'une heure trop tôt, il étoit tout habillé lorsque M. Bertin, qui avoit apparemment fait la même réflexion, vint sur les huit heures frapper à la porte de Mll Hus. Point de réponse. Il refrappe, on s'obstine à se taire; il appelle, on n'entend pas; il descend, et, tandis qu'il descend, la garde-robe de Mlle Hus s'ouvre, et Vielard regrimpe au belvédère. Pour

cette fois, il y trouve en sentinelles deux laquais de son rival. Il les regarde sans s'étonner, et leur dit : « Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? Oui, c'est moi; pourquoi toutes les portes sont-elles fermées? » Comme il achevoit cette courte harangue, il entend du bruit sur les degrés au-dessous de lui. Il met l'épée à la main, il descend, il rencontre l'intendant de M. Bertin, accompagné d'un serrurier; il présente la pointe de l'épée à la gorge du premier en lui criant : « Descends, suis-moi et ouvre, ou je te tue. » L'intendant, effrayé du discours et de la pointe qui le menaçoit, oublie qu'il est sur un escalier, se renverse en arrière, tombe sur le serrurier et le culbute. L'intrépide Vielard profite de leur chute, leur passe sur le ventre, saute le reste des degrés, arrive dans la cour, va à la principale porte, où il trouve un petit groupe de femmes qui jasoient tout bas. Il leur crie d'une voix troublée, d'un œil hagard et d'une épée qui lui vacilloit dans les mains : « Qu'on m'ouvre! » Toutes ces femmes, effarouchées, se sauvent en poussant des cris. Vielard aperçoit la grosse clef à la porte, il ouvre; le voilà dans la rue, et de la rue en deux sauts chez lui. Deux heures après, on aperçoit M. Bertin qui regagnoit Paris dans sa voiture, et deux autres heures après Mlle Hus en fiacre, environnée de paquets, qui regagnoit la grande ville, et le lendemain un fourgon qui transportoit tous

les débris d'un ménage. Il y avoit quinze ans qu'ils vivoient ensemble ; M. Bertin en avoit eu une poussinée d'enfans. Ces enfans, une vieille passion, le tireront; il suivra; il demandera à rentrer en grâce, et il sera exaucé pour dix mille écus : voilà la gageure que je propose à quiconque voudra.

Je répondrai une autre fois à votre nº 25, que je reçois. Écrivez sur-le-champ, ou plutôt faites écrire par Uranie sur la première lettre que vous écrirez à M. Vialet : *Oui, vraiment, oui, l'Anjou, et le plus tôt que faire se pourra.* Il entendra ces mots, il les baisera. Je serai servi promptement, et j'en aurai l'obligation à Uranie. Ajoutez, si vous voulez, qu'il y a dans sa lettre un *diable m'emporte* qui m'a fait mourir de rire. Croyez qu'il peut compter sur mon dévouement en tout et partout.

LVIII

A Paris, le 17 septembre 1761.

J'ai l'âme toute renversée. Je ne vous écris que pour vous empêcher de prendre de l'inquiétude. Vous savez le mal sensible que me causent l'injustice et la déraison : eh bien! imaginez qu'il a

fallu en supporter un débordement qui a duré plus de deux heures à s'écouler. Mais dites-moi quel avantage il en reviendra à cette femme lorsqu'elle m'aura fait rompre un vaisseau dans la poitrine ou dérangé les fibres du cerveau? Ah! que la vie me paroît dure à passer! combien de momens où j'en accepterois la fin avec joie! Ne vous offensez pas de ces sentimens. Vous êtes loin de moi, et mon cœur est encore tout gonflé. Dans trois ou quatre heures je dormirai. Demain je retrouverai l'amour au fond de cette âme que l'impatience et l'indignation occupent maintenant et tourmentent; les furies s'en seront allées pendant le sommeil; la tendresse et tout son doux cortége reprendra sa place, et je ne voudrai plus mourir. Je vous plaignois d'être séparées; je vous plains d'être l'une à côté de l'autre sans jouir de ce bonheur.

Ce que vous me dites de l'enterrement et du testament de Clarisse, je l'avois éprouvé : c'est seulement une preuve de plus de la ressemblance de nos âmes; seulement encore mes yeux se remplirent de larmes, je ne pouvois plus lire; je me levai, et je me mis à me désoler, à apostropher le frère, la sœur, le père, la mère et les oncles, et à parler tout haut, au grand étonnement de Damilaville, qui n'entendoit rien ni à mon transport ni à mes discours, et qui me demandoit à qui j'en avois. Il est sûr que ces lectures sont très-malsaines après le re-

pas, et que vous choisissez mal votre moment : c'est avant la promenade qu'il faudroit prendre le livre. Il n'y a pas une lettre où l'on ne puisse trouver deux ou trois textes de morale à discuter.

Uranie, Uranie, chère sœur, vous négligez votre santé ! vous perdez votre estomac et vos forces sans ressource ! vous serez infirme à la fleur de votre âge, et vous quitterez la vie au moment où vos conseils, votre indulgence et vos secours seroient si nécessaires au petit sauvage ! Ce fut quand Télémaque fut chez Calypso qu'il eut besoin de Minerve, et vous risquez de l'abandonner dans le vestibule de la caverne enchanteresse. Vous êtes juste : la vie est une mauvaise chose, nous en convenons avec vous, elle et moi ; mais il faut la conserver en faveur de ceux à qui on a eu le malheur de la donner.

Non, je ne suis pas pressé de ces fragmens ; vous me les renverrez quand il vous plaira. Je m'étois presque engagé d'aller retrouver à la Chevrette mes pigeons, mes oies, mes poulets, mes canetons et le cher cénobite. C'est une partie remise. Je viens de recevoir de Grimm un billet qui blesse mon âme trop délicate. Je me suis engagé à lui faire quelques lignes sur les tableaux exposés au Salon ; il m'écrit que, si cela n'est pas prêt demain, il est inutile que j'achève. Je serai vengé de cette espèce de dureté, et je le serai comme il me

convient. J'ai travaillé hier toute la journée, aujourd'hui tout le jour. Je passerai la nuit et toute la journée de demain, et à neuf heures il recevra un volume d'écriture.

Il a l'air un peu sot, notre ami Saurin.

Les *Cacouacs?* C'est ainsi qu'on appeloit, l'hiver passé, tous ceux qui apprécioient les principes de la morale au taux de la raison, qui remarquoient les sottises du gouvernement et qui s'en expliquoient librement, et qui traînoient Briochet le père, le fils et l'abbé dans la boue. Il ne vous manque plus que de me demander ce que c'est que *Briochet :* c'est le premier joueur de marionnettes qui ait existé dans le monde. Tout cela bien compris, vous comprendrez encore que je suis Cacouac en diable, que vous l'êtes un peu, et votre sœur aussi, et qu'il n'y a guère de bon esprit et d'honnête homme qui ne soit plus ou moins de la clique.

Vous croyez qu'un jour Saurin saura tout. Il ne sera pas de bonne humeur ce jour-là.

Oui, la *Clytemnestre* du comte de Lauraguais est en vers, et quelquefois en très-beaux vers. Lorsqu'il me les lisoit, je lui disois : « Mais, monsieur le comte, c'est une langue que cela... Où l'avez-vous apprise? » On dit qu'il a à côté de lui un nommé Clinchant qui la sait. Mais que m'importe à moi que les beaux vers soient de Clinchant ou du comte? Le point important, c'est qu'ils soient faits, et ils le sont.

On répand depuis quelques jours la mort de Mlle Arnould. Cela mérite confirmation. En attendant, l'abbé Raynal m'a fait son oraison funèbre en me récitant quelques traits d'une conversation qu'elle avoit eue avec Mme Portail, et où il m'a semblé que celle-ci avoit fait le rôle de catin, et la petite actrice celui d'honnête femme. « Mais, Mademoiselle, vous n'avez point de diamans. — Non, Madame, et je ne vois pas qu'ils soient fort essentiels à une petite bourgeoise de la rue du Four. — Vous avez donc des rentes? — Des rentes! et pourquoi, Madame? M. de Lauraguais a une femme, des enfans, un état à soutenir, et je ne vois pas que je puisse honnêtement accepter la moindre portion d'une fortune qui appartient à d'autres plus légitimement qu'à moi. — Oh! par ma foi, pour moi je le quitterois. — Cela se peut, mais il a du goût pour moi; j'en ai pour lui. Ç'a peut-être été une imprudence que de le prendre; mais, puisque je l'ai faite, je le garderai... » Je ne me souviens pas du reste; il me reste seulement l'idée qu'il étoit aussi malhonnête de la part de la présidente, et aussi honnête de la part de l'actrice.

Votre morale et votre religion sont bonnes. Je n'en ai pas une autre, et je m'en tiens là. Adieu, mes bonnes amies. Commencez-vous à entrevoir dans l'éloignmeent la possibilité de votre retour? Je vous embrasse toutes deux, Mme Le Gendre sur

ses joues vermeilles, car elle a seule le secret d'avoir des chairs fraîches et fermes et des joues vermeilles avec une mauvaise santé.

LIX

A Paris, le 22 septembre 1761.

Eh bien! voilà un bon effet de cette lecture. Imaginez que cet ouvrage est répandu sur toute la surface de la terre, et que voilà Richardson l'auteur de cent bonnes actions par jour; imaginez qu'il fera le bien de toutes les contrées de longs siècles après sa mort.

Ces deux femmes-là se ressembloient si fort d'esprit, de caractère, qu'il étoit difficile que l'une ne se reconnût pas dans l'autre...

Toute la vie d'Uranie se seroit passée à dire à un jeune homme : « Mon ami, voyez combien je suis estimable! combien je suis aimable! Estimez-moi tant qu'il vous plaira, mais gardez-vous bien de m'aimer! » Et le jeune homme auroit fini par en perdre le repos, la tête et la vie.

Où j'étois ces jours derniers qu'il faisoit si beau? J'étois enfermé dans un appartement très-obscur,

à m'user les yeux, à collationner des planches avec leurs explications, à achever de m'hébéter pour des gens qui ne me donneront pas un verre d'eau lorsqu'ils n'auront plus besoin de moi, et qui ont dès à présent bien de la peine à garder avec moi la mesure.

Vous voilà bien fière d'avoir tremblé que miss Howe ne tombât entre les mains de l'ami Lovelace, et vous me croyez bien humilié d'avoir découvert au fond de mon cœur un sentiment aussi horrible que celui que je vous ai avoué! Affaire de goût, mon amie; envie de compliquer le roman, et puis c'est tout. Cette fille pétulante ne fait que causer : j'aurois voulu la voir en action. Clarisse est un agneau tombé sous la dent d'un loup, et qui n'a pour se garantir que sa pusillanimité, sa pénétration, sa prudence; miss Howe auroit été plus le fait de Lovelace. Ces deux êtres-là se seroient donné du fil à retordre. Un beau jour, Lovelace auroit fait l'insolent, et miss Howe lui auroit arraché la peau du visage avec ses ongles, et peut-être crevé un œil avec la pointe de ses ciseaux; Clarisse tourne ses mains contre elle-même, dans un moment de désespoir. Dans un pareil moment, où l'on n'est plus à soi, miss Howe, machinalement, d'instinct, simplement, parce qu'elle étoit la fille de son père et de sa mère, auroit tourné les siennes contre son persécuteur. Si les choses s'étoient faites

comme je le souhaitois, Clarisse eût été sauvée. Il est fort incertain que notre sublime brigand fût venu à bout de miss Howe; il auroit eu au moins une oreille déchirée. Et vous, trouvez-vous qu'il valoit mieux que tout se passât comme il s'est passé? A la bonne heure, j'y consens. Je n'aurois pas été fâché, pour sauver Clarisse, d'aventurer un peu son amie. J'ai pensé comme cette amie a cent fois pensé elle-même. Mes souhaits la portoient où elle étoit tentée d'aller. Cela ne vous convient pas; n'en parlons plus.

Tout ce que vous faites pour Morphyse est fort beau; je le loue. Elle ne vous en chérit pas davantage, mais vos devoirs sont remplis, et vous vous en estimez plus; et puis je ne sais si l'on n'en acquiert pas une force qu'on n'auroit pas sans cela. On craint de gâter ce qu'on a fait de bien, et l'on en supporte plus facilement l'humeur et ses bourrasques... Quand je me porte bien, je suis plaisant et gai. Je me porte mal, je digère difficilement; la vésicule du fiel est gonflée quand je moralise. Votre sœur vous aime bien; j'admire comme elle se prête à votre délire. Ne levons pas tout à fait ce petit rideau : c'est bien assez d'en avoir écarté un point. Si vous saviez, mon amie, combien les discours les plus passionnés sont maussades pour ceux qui les écoutent de sang-froid! Uranie nous voit tous deux dans la cahute à travers les bar-

reaux : elle vient s'appuyer sur le trou et causer gaiement avec nous. C'est la sagesse qui fait un tour aux Petites-Maisons, et qui dissimule aux habitans du lieu, par humanité, qu'ils sont fous. Je ne sais si elle gagne quelque chose à la folie que je vous ai donnée ; mais je suis sûr, par un grand nombre d'expériences, que je perds toujours quelque chose aux sentimens que sa présence vous inspire dans le premier moment. Si cela n'est pas, dites-moi pourquoi j'en ai fait dix fois l'observation, et cela à des intervalles très-éloignés.

Vous comptez encore sur quelques beaux jours que vous n'aurez pas. Adieu les jolies promenades! adieu les petites causeries solitaires! adieu la verdure des vordes! Nous avons déjà vu du feu. Hier nous allâmes voir le palais de M. d'Argenson. Le maître n'y étoit pas, et nous y arrivâmes au moment où un autre ministre disgracié, M. Rouillé, venoit d'y expirer. Voyez la rêverie où ces circonstances ont dû me jeter !

Non, ce ne sont pas des indigestions, mais des ardeurs d'entrailles que je prends, courbé des journées entières sur un bureau.

Je vous prie de demander à Uranie pourquoi elle ne crève pas les yeux à ses enfans. L'ignorance est la mère de toutes nos erreurs. Est-il bon de connoître la vérité? est-il bon d'aimer la vertu? est-il important de connoître le bien et le mal, le

prix des choses de la vie, ce que l'on se doit à soi-même et aux autres? ou vaut-il mieux errer dans les ténèbres, n'avoir aucune idée arrêtée, faire le bien par sottise, le mal sans savoir pourquoi, tomber dans le mépris, vivre sans considération, *et cætera, et cætera*? Voilà à peu près à quoi se réduit l'observation d'Uranie. Les lumières sont un bien dont on peut abuser, sans doute; l'ignorance et la stupidité, compagnes de l'injustice, de l'erreur et de la superstition, sont toujours des maux.

Je ne crois pas avoir traité l'article de M. Vialet légèrement. J'avois comparé ce qu'on appelle des faveurs avec la vie d'un homme de bien qu'on avoit compromise par une conduite indiscrète, et j'avois prononcé qu'à mes yeux ces choses n'étoient pas d'un prix à comparer, et je persiste.

M. l'ambassadeur vient d'en user un peu durement avec moi. Il me demande un mot sur les tableaux. Je vais les voir, je reviens, j'écris, j'écris un volume; je passe les jours et les nuits pour le contenter... Vous verrez par sa lettre comme j'y ai réussi! Je vous l'envoie. Il faut que vous sachiez que je lui avois écrit un mot où je lui disois de ne pas me parler de reconnoissance, parce que ce propos sembloit en exiger de moi.

Vous ne me verrez pas cette année à Isle! Et qui sait cela? Nous allons publier un volume de planches; il faut voir comment il réussira.

Je vous ai déjà dit que M. Rouillé étoit mort à Neuilly, dans le palais d'Argenson, dimanche, sur les trois heures. Voici encore des nouvelles (je fais de mon mieux pour vous donner de l'importance). Le roi vient d'accorder le commandement du Languedoc à M. le duc de Fitz-James. M. de Caraman a enlevé un camp des ennemis, leur a tué, pris beaucoup de monde, s'est emparé d'un drapeau, de trois pièces de canon et de tous les équipages. Un M. de Vignolles, colonel d'une troupe légère, y a reçu une blessure mortelle. M. Clermont d'Amboise est mort. M. le baron de Montmorency a le commandement de la Bourgogne à la place de M. de Tavannes. Les enfans de France seront baptisés à la fin du mois. M. le duc de Berry aura pour parrain le roi de Pologne, électeur de Saxe, et pour marraine Madame; M. le comte de Provence, pour parrain le roi de Pologne, duc de Lorraine, et Mme Victoire pour marraine; M. le comte d'Artois, pour parrain M. le duc de Berry, et pour marraine Mme Sophie; la petite Madame, pour parrain M. le duc d'Orléans, et pour marraine Mme Louise. Tous les bureaux de la marine cassés au Havre, à Dunkerque, etc. On n'en a plus que faire. Toutes ces choses ingénieuses-là ne sont pas de moi, au moins : c'est une lettre de la cour que je vous copie, mot pour mot.

Mlle Arnould est plus vivante et plus aimable

que jamais. On l'avoit tuée au Marais. Le comte, son Myrtil, s'en va à Genève avec une *Iphigénie en Tauride* en poche. Je l'ai vu dimanche passé, et je n'ai jamais vu d'amour-propre plus intrépide. « Eh bien ! que dites-vous de ma *Clytemnestre* ? — Qu'il y a de beaux vers. — Voltaire m'a écrit que son *Oreste* n'étoit qu'une froide déclamation, une plate machine en comparaison. — Il vous a écrit cela ? — Dix fois au lieu d'une. — Oh ! je vous proteste que le perfide n'en croit pas un mot. — Eh bien ! il a tort. » Qu'en dites-vous? Voilà ce qu'on appelle une tête tournée. Tant mieux, morbleu ! tant mieux ! c'est comme cela qu'il faut être, et cent fois plus ridiculement encore épris de soi, pour faire une grande chose : car c'est en se croyant capable qu'on la fait, ou du moins qu'on la tente. Adieu, mes amies. Voilà une bien mauvaise lettre, bien froide : pas un petit mot d'amitié ni d'amour. Cela est bien mal ! Je commets là une faute que je ne vous pardonnerois pas. Je sens pourtant là bien des sentimens accumulés. Quand tout cela se répandra-t-il dans votre sein? Adieu, âmes célestes. Seriez-vous des âmes célestes si la nuit avec ses ténèbres... Vous entendez, Uranie ?

LX

A Paris, le 28 septembre 1761.

Depuis plus de huit jours je n'avois pas entendu parler de vous, et, ne faisant pas grand fonds sur votre santé, je craignois que ces occupations domestiques qui se renouvellent sans cesse ne l'eussent encore dérangée. Comment! vous ne pourrez jamais vous rappeler que vous n'êtes qu'un tissu de chènevottes, et qu'une huitaine de complaisances aussi mal entendues de la part de celle qui les a que de celle qui les accorde peut vous briser sans ressource!

Mme d'Épinay, dont vous m'avez tant de fois demandé des nouvelles, se porte assez bien. Elle me souhaite plus à la Chevrette qu'elle ne m'y attend, et elle a raison. Grimm me paroît en user bien avec elle. Leur vie de campagne est tout à fait douce; ils ont peu de monde, et ils font de longues promenades...

Allons, mes amies, courage! Détruisez, purgez le monde de tous les êtres malfaisans! Je vois que vous vous êtes arrogé la toute-puissance et la souveraine justice. Pourriez-vous me dire si Morphyse

vit encore? Rassurez-moi sur tous vos parens et tous vos amis; rassurez-moi sur vous-mêmes. Au premier mécontentement, au premier malentendu, celle qui gagnera l'autre de vitesse restera toute seule jusqu'au moment où, se rappelant le meurtre de tant de gens sur lesquels elle n'avoit aucun droit, qu'elle a jugés sur une action, dont elle a prévenu le repentir, elle exerce l'acte destructeur sur elle-même, monstre plus hideux qu'aucun de ceux qu'elle auroit anéantis. Voici ce que c'est. Vous trouvez que le monde va mal; vous vous mettez à la place de celui qui l'a fait et qui le gouverne, et vous réparez ses sottises... Vous jugez les actions des hommes! vous! Vous instituez des châtimens et des récompenses entre des choses qui n'ont aucun rapport; vous prononcez sur la bonté et sur la malice des êtres: vous avez lu sans doute au fond des cœurs? Vous connoissez toute l'impétuosité des passions, vous avez tout pesé dans vos balances éternelles... Êtes-vous bien sûres, l'une et l'autre, de n'avoir pas commis quelques actions injustes, que vous vous êtes pardonnées parce que l'objet en étoit frivole, mais qui marquoient au fond plus de malice qu'un crime inspiré par la misère ou par la fureur?... Je vous prie, mes amies, de vous défaire incessamment de votre charge de lieutenant criminel de l'univers. Les magistrats, assistés de l'expérience, des lois, des conventions qui les

contraignent quelquefois et les autorisent à juger contre le témoignage de leur conscience, tremblent encore quand ils ont à prononcer sur le sort d'un accusé. Et depuis quand a-t-il été permis à un autre être qu'à Dieu d'être en même temps le juge et le délateur?

C'est que ce Lovelace est d'une figure charmante, qui vous plaît comme à tout le monde, et que vous en avez dans l'esprit une image qui vous séduit; c'est qu'il a de l'élévation dans l'âme, de l'éducation, des connoissances, tous les talens agréables, de la légèreté, de la force, du courage; c'est qu'il n'y a rien de vil dans sa scélératesse; c'est qu'il vous est impossible de le mépriser; c'est que vous préférez mourir Lovelace, de la main du capitaine Morden, que vivre Solmes; c'est qu'à tout prendre nous aimons mieux un être moitié bon, moitié mauvais, qu'un être indifférent. Nous espérons de notre bonheur ou de notre adresse d'esquiver à sa malice et de profiter, dans l'occasion, de sa bonté. Croyez-vous que quelqu'un sous le ciel eût osé impunément faire souffrir à Clarisse la centième partie des injures que Lovelace lui fait? C'est quelque chose qu'un persécuteur qui, en même temps qu'il nous tourmente, nous protége contre tout ce qui nous environne et nous menace; et puis c'est que vous avez un pressentiment que cet homme, qui s'est endurci pour une autre, se seroit adouci pour vous.

La première question n'est pas de savoir si l'homicide est un bien ou un mal : c'est ce qui est bien ou mal qui mérite punition ou récompense, grâce ou peine de mort ; si celui que vous détruisez de votre autorité n'eût pas fait plus de bien au monde par une seule action qu'il n'a jamais pu y faire de désordres. C'est que vous décidez de plusieurs choses très-obscures. Qui est-ce qui vous a dit qu'il fût permis d'ôter la vie à qui que ce soit au monde, à moins qu'on en veuille à la nôtre?... S'il est permis de tuer pour un vol, il n'y a rien pour quoi on ne puisse tuer : on tuera pour une épingle. Si l'homicide ordonné par les lois n'étoit pas une convention à laquelle nous avons tous souscrit, je ne sais comment on pourroit le justifier. A quoi servent les lois, si vous vous mettez à leur place et si vous sévissez pour des crimes inconnus? Qui est-ce qui vous justifiera aux yeux des hommes ? J'ai bien peur que votre solution ne vous embarrasse que parce que vous avez fait entrer dans le problème des conditions impossibles. Restez dans la nature, ne sortez pas de votre condition ; supposez l'ordre nécessaire, et vous verrez que tous vos fantômes s'évanouiront si le crime est inconnu, et que rien ne justifie votre châtiment. Ne voyez-vous pas que celui qui s'arroge le même despotisme que vous peut sévir contre vous sans blesser ni l'humanité, ni la justice, ni sa conscience, ni les lois? Appuyez sur cette ré-

flexion que, sans mission, sans caractère, vous jugez de toute la vie d'un homme sur quelques instans. Hélas! ce malheureux que vous anéantissez pour une action, qui vous a dit qu'il n'en a pas par devers lui plusieurs pour lesquelles vous le ressusciteriez, mieux connu de vous? Ne vous êtes-vous assises sur le tribunal que pour exterminer? — Vous laissez en sûreté les gens de bien. — Mais ce n'est pas de ceux-là qu'il s'agit : c'est de la foule, qui est alternativement bonne ou mauvaise. Faites d'abord le triage de leur mérite et de leur démérite, et puis après vous prononcerez.

Votre migraine étoit une indigestion. Mais à quoi sert donc que vous ayez la sagesse à côté de vous, si vous faites tout ce qu'il vous plaît? Uranie, Uranie, vous oubliez votre devoir, et c'est à vous que je m'en prendrai. Ici je lui disois : « Je ne veux pas que vous mangiez davantage », et elle m'obéissoit. L'amitié seroit-elle moins attentive ou moins absolue que l'amour?

Savez-vous comment je me suis vengé de Grimm? D'abord il a lu le volume sur les tableaux, et il l'a trouvé rempli d'idées fines et très-agréables. Pendant qu'il le lisoit, je lui faisois deux autres morceaux, que je viens de lui envoyer, l'un sur les probabilités des événemens, l'autre sur les avantages ou les désavantages de l'inoculation, sujets de deux mémoires que d'Alembert vient de publier

avec d'autres opuscules mathématiques. Voilà ce que j'ai fait hier en attendant impatiemment de vos nouvelles; j'ai lu en même temps un peu d'histoire. Je ne suis plus surpris de l'impression que l'histoire fait sur le baron : elle a produit le même effet sur moi. Il n'y a pas un homme de bien sur mille scélérats, et l'homme de bien est presque toujours victime. Vous exterminez en lisant *Clarisse;* moi j'exterminois, de mon côté, en lisant les guerres civiles de Naples sous Henri de Lorraine, duc de Guise. Il n'y avoit guère de jour que cet homme vertueux ne fît couper la tête et pendre par le pied. J'étois bien plus sévère que lui : combien de têtes et de pieds qu'il épargnoit et que je faisois sauter et percer! En vérité, je crois que le fruit de l'histoire bien lue est d'inspirer la haine, le mépris et la méfiance avec la cruauté.

Voici la suite de l'histoire de Mlle Hus, puisque vous me la demandez. Elle donnoit des fêtes à son amant. Brizard en étoit toujours; un certain mauvais comédien, appelé Dauberval, avoit tenté inutilement d'en être; il étoit à Passy lors de l'aventure en question. On l'ignoroit encore à Paris lorsqu'il y revint. La première chose qu'il fait, c'est d'aller chez Brizard et de lui dire : « Camarade, vous ne savez pas? Mlle Hus vient de donner une fête charmante à M. Bertin. Tous les amis secrets en étoient : pourquoi pas vous? Est-ce que vous êtes brouil-

lés? » A ce propos il ajoute tous ceux qui pouvoient engager Brizard à se plaindre à Mlle Hus, ce qui arriva. Le lendemain, Brizard s'habille ; il va chez Mlle Hus. Après quelques propos vagues : « Comment vous portez-vous? Quand retournez-vous à Passy? etc. Mais vous ne parlez pas d'une fête charmante que vous avez donnée hier à M. Bertin... Il n'est bruit que de cela. » A ces mots, Mlle Hus s'imagine que Brizard la persifle; elle se lève et lui applique deux soufflets. Brizard, fort étonné, lui saisit les mains; elle crie qu'il est un insolent qui vient l'insulter chez elle. On s'explique, et il se trouve que c'est Dauberval qui est un mauvais plaisant, et Mlle Hus une impertinente qui a la main leste.

Je travaille toujours : ce sont des figures que j'explique. Les libraires ont rougi de leur dureté ; je crois qu'ils m'accorderont pourtant par volume de planches le même honoraire mesquin qu'ils me font par volume de discours. Si je ne m'enrichis pas, au moins je ne m'appauvrirai pas. A propos, ma bibliothèque est comme vendue : ce sont MM. Palesy, de Farges et un troisième qui la prennent.

Mais vous ne m'avez rien dit d'un papier de Voltaire que je vous ai envoyé la dernière fois.

J'ai enfin cette tragédie allemande, et l'agréable, c'est que je ne la tiens pas de M. de Montigny. Je

reçois de temps en temps la visite de deux petits Allemands : ce sont deux enfans tout à fait aimables et bien élevés. Je leur ai témoigné l'envie de connoître cet ouvrage, et ils me l'ont traduit en deux ou trois jours. Je ne sais encore ce que c'est. Il est difficile qu'un ouvrage dont Grimm fait un cas surprenant ait été défiguré au point de ne pas mériter de vous être envoyé... Je vous rendrai si intéressante là-bas que je me susciterai quelque autre rivale qu'Uranie, qui nous coupera l'herbe sous le pied à tous deux. Adieu. Soyez plus sage, et vous vous porterez mieux. Vous souhaiteriez que le moine blanc et Morphyse s'entendissent : vous ne voulez donc pas revoir Paris?

LXI

A Paris, le 2 octobre 1761.

Ils sont venus à Paris précisément comme j'en sortois, et nous ne nous sommes point vus; seulement, à mon retour de la campagne, j'ai trouvé deux billets, un d'elle et l'autre de lui.

J'ai passé deux jours à Massy avec le mari et la femme; nous nous sommes beaucoup promenés.

Mme Le Breton est mille fois plus folle qu'il ne convient à son âge, à sa piété et à son caractère. Je voudrois bien savoir ce que cette femme a été dans sa jeunesse. Elle étoit fort liée avec une Mme de la Martillière : ainsi, à la juger d'après le proverbe, tout seroit dit. Vous savez ou vous ne savez pas que je m'amuse quelquefois à jouer le passionné auprès d'elle. Elle ne s'y méprend pas, ni son mari non plus, et cela donne un tour plaisant et gai à la conversation. Il commence à faire froid : hier nous étions autour d'un beau feu ; il étoit fait des douves d'un vieux tonneau ; celle de la bonde nous présentoit son ouverture tout enflammée. La vieille extravagante me dit : « Philosophe, il y a longtemps que vous sollicitez mes faveurs ; voici le moment de les obtenir...Tenez, allez vous purifier là, et je vous accepte. »

Ce cénobite est un personnage très-heureux qui s'est établi dans un coin de la basse-cour. Il boit, il mange, il s'engraisse à vue d'œil ; il sort peu ; je ne saurois vous dire s'il réfléchit beaucoup. Je le crois de la secte d'Épicure. Sa gaieté, au sortir de sa cellule, me donne la meilleure opinion de l'emploi qu'il y fait de son temps. Nous l'allions visiter deux fois par jour ; je vous assure qu'il ne se soucioit guère de nous. Quand il étoit très-jeune, il n'avoit point de nom : je l'ai appelé *Antoine* ou *don Antonio*. C'est la fermière qui a

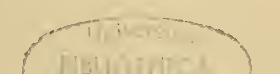
soin de son entretien et de sa nourriture; il n'est pas difficile. Ce n'est pas qu'il ne gronde souvent, mais c'est moins d'humeur que par un tour de caractère qui lui est propre. Si le reste de son histoire vous intéresse, je m'en instruirai. Je suis peu curieux, je jouis des gens sans m'informer qui ils sont ni d'où ils viennent. Un de ces jours que je témoignois à mon hôtesse de Massy combien j'étois surpris de ses inégalités, elle me fit une réponse assez singulière : « C'est, me dit-elle, ma foi, qu'il n'y a point de dévots et qu'il n'y a que des hypocrites. On a beau, ajouta-t-elle, se mettre à genoux, prier, veiller, jeûner, joindre les mains, élever son cœur et ses yeux au ciel, la nature ne change pas : on reste ce que l'on est. Un homme prend un habit bleu, il attache une aiguillette sur son épaule, il suspend à son côté une longue épée, il charge de plumes son chapeau; mais il a beau affecter une démarche fière, relever sa tête, menacer du regard, c'est un lâche qui a tous les dehors d'un homme de cœur. Quand je suis réservée, sérieuse, composée, c'est que je ne suis pas moi. J'ai un air d'église, un air du monde, un air de comptoir, un air de maîtresse : voilà ma vie grimacière. Ma vie réelle, mon vrai visage, mon allure naturelle, je la prends rarement, mais c'est autre chose; je la garde peu, mais alors je dis bien des sottises, et je ne m'arrête que parce qu'il me sem-

ble que j'entends encore ma mère qui me dit : « Eh bien! *petite fille!* » Et puis je me renferme, et me voilà sous le voile. Quand je suis moi avec les autres, il est rare que je ne me m'en repente pas à l'église. Avec tout cela, les gens que j'aime le mieux, ce sont ceux avec qui je suis le plus sujette à revenir à ma malhonnêteté de nature. Quand on me gêne, je suis belle et pudique comme une grenade fichée. »

Le comte de Lauraguais a laissé là Mlle Arnould. Au lieu de se reposer voluptueusement sur le sein d'une des plus aimables filles du monde, une folle vanité l'agite et le promène de Paris à Montbard, de Montbard à Genève. Il est allé là avec un rouleau de beaux vers tout faits par un autre, mais qu'il refera à côté de Voltaire pour le persuader qu'ils sont de lui. C'est une singulière créature. Il s'est attaché deux jeunes chimistes. Un jour, il s'éveille à quatre heures du matin; il va les éveiller dans leur grenier, il les prend dans son carrosse. Les chevaux les avoient conduits à Sèvres qu'ils n'avoient pas encore les yeux ouverts. Il les fait entrer dans sa petite maison; quand ils y sont, il leur dit : « Messieurs, vous voilà ici; il me faut une découverte : vous ne sortirez pas qu'elle ne soit faite. Adieu, je reviendrai dans huit jours. Vous avez des vaisseaux, des fourneaux et du charbon; on vous nourrira : travaillez. » Cela dit, il

referme la porte sur eux, et le voilà parti. Il revient; la découverte s'est faite, on la lui communique, et au même instant le voilà convaincu qu'elle est de lui : il s'en vante, il est tout fier, même vis-à-vis de ces deux pauvres diables à qui elle appartient, qu'il traite avec mépris comme des sots et qu'il fait mourir de faim. Encore, s'il disoit : « Vous avez du génie et point d'argent; moi, j'ai de l'argent et je veux avoir du génie : entendons-nous, vous aurez des culottes, et j'aurai de la gloire. »

Je ne sortirai point de Paris en automne. Les ennuis succèdent aux ennuis. J'use mes yeux sur des planches hérissées de chiffres et de lettres, et, au milieu de ce pénible travail, la pensée amère que des injures, des persécutions, des tourmens, des avanies, en seront le fruit : cela n'est-il pas agréable? L'ami Grimm aura beau prêcher, il n'en sera ni plus ni moins : je ne saurois plus me repaître de fumée. Un repos délicieux, une lecture douce, une promenade dans un lieu frais et solitaire, une conversation où l'on ouvre son cœur, où l'on se livre à toute sa sensibilité, une émotion forte qui amène des larmes sur le bord des paupières, qui fait palpiter le cœur, qui coupe la voix, qui ravit d'extase, soit qu'elle naisse ou du récit d'une action généreuse, ou d'un sentiment de tendresse, de la santé, de la gaieté, de la liberté, de l'oisiveté, de l'aisance : le voilà, le vrai bonheur;



je n'en connoîtrai jamais d'autre. Il faut seulement jeter les yeux à quelques lieues de soi, prévoir le moment où les yeux de ma petite fille s'ouvriront, où sa gorge s'arrondira, où sa gaieté tombera, où elle commencera à devenir soumise, où il s'élèvera dans ses sens un trouble inconnu, dans son cœur un je ne sais quel désir. Ce sera alors aussi le temps des rêves pendant la nuit, des soupirs étouffés, des regards furtifs sur les hommes pendant le jour, et celui de partager ma petite fortune en deux. Il faudra que ce que je lui en céderai suffise à son aisance, et que ce qui m'en restera suffise à la mienne. Adieu, mes bonnes amies. Disputez bien sur *Clarisse*. Soyez sûres que c'est vous qui sentez juste. Morphyse a une ou deux vues de côté qui la font dire tout de travers. Je vous embrasse de toute mon âme. Les sentimens de tendresse et d'amitié que vous m'avez inspirés font et feront à jamais la partie la plus douce de mon bonheur.

LXII

A Paris, le 7 octobre 1761.

J'attendois avec impatience ce n° 32. Je craignois que votre complaisance ne vous eût conduite soit à la promenade, soit au loin, et que vous n'eussiez été incommodée de ces premiers froids. L'hiver nous rend visite en automne... Tout est raccommodé; cela s'est fait comme vous le désiriez, mais par hasard, sans que nous nous en soyons mêlés ni l'un ni l'autre... Mes amies, évitons toute notre vie la logique des ingrats. Vous n'avez oublié aucune des conditions qui vous dispensent de la gratitude, mais pas un seul mot de celles qui l'exigent. Il ne s'agit pas de votre rôle seulement, mais il faut aussi considérer celui du bienfaiteur. Je vous demande à présent ce qu'il s'est proposé. A-t-il voulu vous servir? a-t-il voulu vous obliger? vous a-t-il fait un sacrifice? vous a-t-il préférée? s'est-il donné du soin, privé de quelque chose? vous a-t-il distinguée d'une indifférente? s'est-il montré votre serviteur, votre ami? Et qu'importe si, par des vues particulières qu'il ignoroit et qu'il devoit ignorer, comme

l'aversion que vous aviez pour son attachement, le mépris que vous faisiez de sa personne, il vous vexoit au lieu de vous obliger? Si c'est un méchant qui se venge pour un bienfait, haïssez-le; si c'est un homme officieux qui vous sert, plaignez-vous des circonstances qui vous lient malgré vous à un méchant, mais reconnoissez le bienfait. Il y a deux sortes d'amis : les uns qui sont de notre choix; c'est l'estime, la vertu, la conformité de caractère, tout ce qui inspire le respect, la confiance, la vénération, tout ce qui constitue la sympathie entre d'honnêtes gens, qui nous les concilie. Ce sont deux instrumens que Nature avoit accordés à l'unisson; ils se sont trouvés l'un près de l'autre : les cordes du premier ont été pincées, et les cordes du second ont frémi; ils ont senti en même temps la douceur intime et délicieuse de ce frémissement; ils se sont approchés, ils se sont touchés, ils se sont unis : cela s'est fait en un instant. Il y a des amis que le hasard nous donne : nous les tenons de tout ce qui se renferme sous le mot de nécessités de la vie. Vous tombez au fond d'une rivière; un scélérat se met à la nage et vous conserve la vie au péril de la sienne : voilà, sinon un ami, du moins un bienfaiteur que la circonstance vous donne. Que ferez-vous de cet homme? Son caractère ne sera point un reproche pour vous, mais vous exemptera-t-il de la reconnoissance? Même

dans la supposition qu'ennuyée de la vie vous vous fussiez jetée dans la rivière, il ne sait pas que vous vouliez périr, et, parce qu'il l'ignoroit, falloit-il qu'il demeurât spectateur oisif et tranquille de votre péril ? Qu'a fait votre père pour vous? Comparez-le avec ce que ce scélérat a fait de son côté. En voilà là-dessus bien plus qu'il n'en faut. Suppléez le reste... Les libertins sont bien venus dans le monde, parce qu'ils sont inadvertans, gais, plaisans, dissipateurs, doux, complaisans, amis de tous les plaisirs; c'est qu'il est impossible qu'un homme se ruine sans en enrichir d'autres; c'est que nous aimons mieux des vices qui nous servent en nous amusant que des vertus qui nous rabaissent en nous chagrinant; c'est qu'ils sont remplis d'indulgence pour leurs défauts, entre lesquels il y en a aussi que nous avons; c'est qu'ils ajoutent sans cesse à notre estime par le mépris que nous faisons d'eux; c'est qu'ils nous mettent à notre aise; c'est qu'ils nous consolent de notre vertu par le spectacle amusant du vice; c'est qu'ils nous entretiennent de ce que nous n'osons ni parler ni faire; c'est que nous sommes toujours un peu vicieux; c'est qu'ordinairement les libertins sont plus aimables que les autres, qu'ils ont plus d'esprit, plus de connoissance des hommes et du cœur humain; les femmes les aiment, parce qu'elles sont libertines. Je ne suis pas bien sûr que les femmes se déplai-

sent sincèrement avec ceux qui les font rougir. Il n'y a peut-être pas une honnête femme qui n'ait eu quelques momens où elle n'auroit pas été fâchée qu'on la brusquât, surtout après sa toilette. Que lui falloit-il alors? Un libertin. En un mot, un libertin tient la place du libertinage qu'on s'interdit; et puis ils sont si communs que, s'il falloit les bannir de la société, les dix-neuf vingtièmes des hommes et des femmes en seroient réduits à vivre seuls. On les reçoit parce qu'on ne veut pas trouver les portes fermées. On est, on a été et peut-être un jour sera-t-on libertin. Que cela soit ou non, on a été tenté de l'être. A tout hasard, une femme est bien aise de savoir que, si elle se résout, il y a un homme tout prêt qui ménagera sa vanité, son amour-propre, sa vertu prétendue, et qui se chargera de toutes les avances. C'est trop peu de la violence même qu'on souhaite pour excuse. Presque tous les libertins sont galans, orduriers, *et cætera*. J'entends, vous approuvez mes sentimens par leur conformité avec ceux d'Uranie. Cela est moins obligeant pour moi que pour Uranie, dont la façon de penser n'a pas besoin auprès de vous de mon autorité.

Mlle Arnould? Eh bien! Mlle Arnould a renvoyé chez M. de Lauraguais chevaux, équipages, vaisselle d'argent, bijoux, linge, en un mot, tout ce qu'elle avoit à son amant. Cela me déplaît plus

que je ne saurois vous le dire. Cette fille a deux enfans de lui; cet homme est de son choix; il n'y a point eu là de contrainte, de convenance, aucun de ces motifs qui forment les engagemens ordinaires. S'il y eut jamais un sacrement, c'en fut un, d'autant plus qu'il n'est pas dans la nature qu'un homme n'épousera qu'une femme. Elle oublie qu'elle est mariée, elle oublie qu'elle est mère. Ce n'est plus un amant, c'est le père de ses enfans qu'elle quitte. Mlle Arnould n'est à mes yeux qu'une petite gueuse. Elle a été se plaindre chez M. de Saint-Florentin que le comte l'avoit menacée de l'empoisonner. A peine étoit-il sorti de Paris qu'il étoit suivi d'une lettre qui lui annonçoit sa rupture; à peine cette lettre étoit-elle partie qu'elle s'arrangeoit avec M. Bertin et qu'elle signoit les articles de sa nouvelle prostitution. Je suis enchanté de m'être refusé à sa connoissance.

Et Mlle Hus ? M. Bertin, en la quittant, lui a laissé tout ce qu'elle avoit à elle. Il a fait mieux, il lui a fait demander l'état de ses dettes, qu'elle a enflées jusqu'à une somme exorbitante : M. Bertin a payé sans discussion. Je ne sais pourquoi je vous entretiens de toutes ces misères-là.

Mme d'Épinay est à Paris. J'ai soupé hier au soir avec elle, Grimm et l'ami Saurin, qui avoit de la gaieté et de l'embonpoint. Cependant l'histoire de sa chère moitié est publique : il n'est question

que de l'enfant. Le problème, c'est de savoir si on lui en fera confidence ou non. Nous devions aller, Grimm, son ami et moi, passer quelques jours au Grandval : c'est une partie rompue par l'indisposition de Mme d'Esclavelles, mère de Mme d'Épinay, raison qui la rappelle à la Chevrette. Cependant nous partirons, Grimm, d'Alinville, Saurin et moi, le matin, et nous serons revenus le soir. Notre voyage sera gai. Je vous prie, mon amie, de parler à M. Vialet de ses ardoisières comme d'une chose importante pour moi. S'il ajoutoit à ce service de la célérité, il en doubleroit le mérite. Il me faut planches et discours. Vous pouvez beaucoup sur lui : servez-moi, mettez-vous en quatre à cette affaire; dites à M. Vialet qu'il a une bonne et sûre connoissance dans l'abbé Le Bossu, que j'ai vu chez d'Alembert.

C'est une petite veuve du faubourg qui est venue demander à dîner à ma femme. En dînant, je disois à cette petite veuve : « Que faites-vous de votre veuvage? — Hélas! presque rien. — Est-ce que vous ne vous remariez pas? — Je n'en sais rien. — Quoi! point d'amoureux? — Oh! pardonnez-moi, j'en ai vraiment deux. L'un est un philosophe de chien qui donne dans le respect très-humble à périr. Je m'en déferai, à ce que je crois : je veux quelque chose qui me fasse plaisir. — L'autre? — L'autre, il n'y a qu'à le laisser aller;

il va tout seul. — Et qu'en ferez-vous de celui-ci? — Je le garderai un certain temps, et puis après j'en ferai ce qu'on fait de certaines bêtes venimeuses qu'on écrase sur la piqûre qu'elles ont faite pour en guérir. » Cela est plaisant, qu'en dites-vous? Eh bien! quelle impression croyez-vous que ce mot ait faite sur ma dévote de femme? Elle en a ri à gorge déployée, par la raison que l'image du libertinage ne déplaît pas même aux femmes vertueuses. Adieu, mes amies, mes tendres, mes uniques amies. Tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que j'apprends, ajoute à l'estime, à la tendresse que je vous porte. Vous me dégoûtez de tout. Adieu, adieu... Damilaville crie comme un fou que je retarde le commissionnaire qui porte la lettre à la poste.

LXIII

A Paris, le 12 octobre 1761.

Je commence par l'article des nouvelles. En voici une vraie, s'il en fut jamais : ce sont toutes les lettres d'Espagne, toutes celles de Lisbonne, toutes les bouches de la ville qui l'annoncent.

Enfin, la grande affaire de Portugal est terminée. Les jésuites, jugés en première instance par le tribunal de l'inquisition, et renvoyés ensuite pardevant les juges civils, ont été brûlés vifs, au nombre de vingt-sept, avec six juifs et deux François, tous conspirateurs. Il ne falloit rien de moins pour justifier la conduite de Carvalho. C'est la relation de ce procès qu'il faut attendre à présent.

Non, mon amie, votre bouquet ne m'est parvenu que le lendemain de ma fête; il ne m'en a pas été moins agréable. Vous seriez infiniment moins intéressée à tous les souhaits que vous me faites que je ne les en croirois pas moins sincères.

Je devois partir le mardi pour aller au Grandval avec Grimm, d'Alinville et Montamy. J'annonçai mon voyage. Au premier mot, je vis le visage de la mère et celui de l'enfant s'allonger. L'enfant avoit un compliment tout prêt, et il ne falloit pas que la peine de l'avoir appris fût perdue; la mère avoit projeté un grand dîner pour dimanche. Tout s'est arrangé : j'ai fait mon voyage, et je suis revenu pour me faire haranguer et fêter. L'enfant a prononcé sa petite harangue à ravir. Au milieu, comme il se trouvoit quelques mots de prononciation difficile, elle s'est arrêtée, et m'a dit : « Mon papa, c'est que je suis brèche-dent. » En effet, les deux dents du devant lui sont tombées. Elle a continué. Sur la fin, comme elle avoit un

bouquet à me présenter et qu'elle ne retrouvoit point encore ce bouquet, elle s'est arrêtée une seconde fois pour me dire : « Voici bien le pis de l'histoire : c'est que mon œillet s'est égaré. » Elle a achevé sans se déferrer, puis elle s'est mise à la quête de sa fleur, qui est venue la dernière. Nous dînâmes hier en grande compagnie. Madame avoit rassemblé toutes ses amies. Je fus très-gai, je bus, je mangeai ; je fis à merveille les honneurs de ma table. Au sortir de table, je jouai; je ne sortis point. Je reconduisis tout le monde entre onze heures et minuit. Je fus charmant, et si vous saviez avec qui ! quelles physionomies! quelles gens! quels discours! quelle joie! On trembloit un peu sur la manière dont j'en userois; on rendoit plus de justice à mon goût qu'à mes égards et à ma complaisance. Ce n'est pas qu'on eût bon nombre de preuves de l'un et de l'autre...

Elles arrivent quand elles peuvent, ces lettres, et mes réponses aussi. Mais laissons là les contre-temps auxquels vous ne pouvez remédier, et jugez seulement de mon exactitude par la vôtre... Vous avez bien fait de vous promener. C'est cette promenade dans les champs, qui secoue tout le corps, qui est saine, et non ces allées et ces venues du Palais-Royal, qui fatiguent sans exercer...

Que je vous voie encore tuer quelqu'un sans savoir jusqu'où l'on est coupable, quel rapport il y

a entre la faute et le châtiment, et ce que le coupable deviendra dans la suite! Si ce morceau *Sur les probabilités* n'est pas envoyé à la reine de Suède, au prince Ferdinand, au roi de Prusse (car ce sont là les correspondans de mon ami), vous le verrez quand il en sera temps. Uranie lira ce qui concerne l'inoculation. Vous aurez aussi vos chansons écossoises: j'en ai le recueil en entier. Celles qu'on a traduites sont belles; celles que l'on a laissées ne le sont guère moins; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que presque toutes sont des chants d'amour et funèbres. La première fois, je vous traduirai la première, intitulée: *Shylvie et Vinivela.* Ce qui me confond, c'est le goût qui règne là, avec une simplicité, une force et un pathétique incroyables. Un guerrier partant pour la guerre dit à celle qu'il aime : « Mon amie, donnez-moi le casque de votre père. » L'amie répond : « Voilà son épée, sa cuirasse, son casque. Ah! mon ami, mon père étoit couvert de ces armes lorsqu'il perdit la vie... »

J'irai jeudi dîner avec mes petits Allemands; ils sont charmans. Je n'ai rien à faire à la tragédie qu'ils m'ont traduite; elle vous plaira comme elle est, j'en suis sûr, et vous l'aurez incessamment.

Non, chère amie, vous avez beau dire, je ne saurois me méfier de personne jusqu'à un certain point. Je suis trop honteux quand ma méfiance se trouve mal placée. Le Breton en usera bien avec

moi : cela me suffit ; j'ai seulement l'attention de tourner mes quittances de manière à ce qu'on n'en puisse abuser dans aucune circonstance.

Oui, Uranie a bien de l'amitié, bien de l'estime pour moi ; cependant elle n'a pas daigné ajouter une fleurette à votre bouquet.

Eh bien ! ne revoilà-t-il pas que ces maudites occupations qui nous ont indisposés recommencent !

M. Bertin n'est pas raccommodé ; il ne se raccommodera pas. Les amis y mettent bon ordre.

Ma bibliothèque ajoutera sept ou huit cents livres de rente foncière à mon revenu. Qu'on me la laisse ou qu'on l'enlève à l'instant, peu m'importe.

Bon ! il y a plu sd'un an et demi que nous sommes excommuniés ! C'est l'édition qu'on a faite à Lucques de notre ouvrage qui nous a attiré une bulle, et c'est la haine qu'on nous porte qui a réveillé cet événement, à présent que l'on sait que tout est fini, et que nous paroîtrons malgré vent et marée.

Vraiment oui, elle dit tout cela devant son mari. Elle a cinquante ans passés, et elle se regarde comme hors de page, et ses propos comme sans conséquence.

M. de Lauraguais est de retour de Genève ; il a passé huit jours auprès de Voltaire. « Nous avons bien fait, dit-il, de nous séparer : deux grands poëtes ne peuvent se souffrir plus longtemps. » Ce n'est pas cela, c'est la bonne foi qu'il y met qui fait

rire. Il a fait deux amphigouris et un coq-à-l'âne satirique sur la désertion de Mlle Arnould. Quand cela sera imprimé, il n'y paroîtra plus. Quant à présent, il faut lui rendre la justice qu'il en paroît désespéré. Si ce n'est que sa vanité qui souffre, il en a beaucoup, et de la bien sensible.

Nous avons eu un petit moment de froid, Grimm, Damilaville et moi ; ils alloient au spectacle, et mes affaires m'appeloient ailleurs. Ils boudoient lorsque nous nous sommes séparés.

Bonjour, ma tendre amie ; portez-vous bien ; aimez-moi comme vous êtes aimée.

Voici aussi une question. Un fripon décrété va consulter un avocat s'il peut se constituer prisonnier en sûreté. L'avocat examine son affaire, et lui dit que oui, qu'il l'en tirera. Point du tout : le prisonnier risque d'être pendu. Au milieu de son péril, il envoie chercher son avocat, et lui dit : « Mais, Monsieur, on dit que je serai pendu. — Je le savois, lui répond froidement l'avocat ; c'est ce que vous méritez. » Cet avocat a-t-il bien ou mal fait? Il y a là de quoi disputer trois jours et trois nuits sans cesser. Je vous embrasse mille fois, mille fois.

LXIV

A Paris, le 19 octobre 1761.

J'ai commencé mes tournées en même temps que vous les vôtres : un jour à Massy, deux jours à la Chevrette, deux autres au Grandval. Je ne vous dis rien de ces petits voyages : ils ont été trop courts pour donner lieu à des scènes amusantes.

Me suis-je trompé, mon amie, lorsque j'ai pense qu'on ne sentoit de la reconnoissance des services reçus que quand l'amitié s'affoiblissoit ? Je vous en dirai des raisons qu'Uranie trouvera au fond de son cœur; vous les lui demanderez... On se soulage d'un bienfait qui pèse par un bienfait beaucoup plus grand. Cette dette une fois payée, on est quitte.

J'ai vu et revu le comte de Lauraguais. Il soutient toujours, à cor et à cri, l'honnêteté de son amie. Il est sûr qu'il en est fou. Il vient de faire en son nom une plaisanterie en prose qui ne m'a pas déplu. Si j'osois, je vous ferois l'horoscope de cet homme. Il court après la considération, il en exige plus qu'il n'en pourra jamais obtenir; il s'ennuiera,

et finira par casser sa mauvaise tête d'un coup de pistolet.

Nous craignons qu'on n'accuse Voltaire de toutes ses nouvelles extravagances; mais, après tout, qu'est-ce que cela peut faire à Voltaire? Celui qui publie des ouvrages aussi hardis que la *Lettre de M. Gouju* et tant d'autres s'est mis apparemment au-dessus de toute frayeur... A propos de cette *Lettre de M. Gouju,* les jansénistes viennent d'en donner une édition. En vérité, je crois qu'un janséniste fouleroit aux pieds un crucifix, à condition d'égorger impunément un jésuite. Mais, si ces gens-là n'aiment pas la religion, pourquoi se détestent-ils tant les uns les autres pour des misères de religion? Combien de sortes diverses de folies parmi les hommes! Il est vrai que j'ai mon grelot aussi, mais c'est un grelot joli : c'est vous qui me l'avez attaché. Rien n'est plus commun qu'un fou qui tient un propos sage. C'est la réflexion que je faisois sur moi-même en catéchisant le comte; c'est ce que je fais communément en catéchisant les autres. Je profite au moins des conseils que je leur donne.

Vous vous trompez, votre retour n'est pas aussi éloigné que vous l'imaginez. Puisque votre mère voyage, elle s'ennuie... Je redoute pour vous le moment où vous vous séparerez de votre chère sœur.

Il faut pourtant que j'aille voir Mme de Salignac.

Sitôt ma lettre reçue, mettez sous enveloppe les fragmens de *Clarisse*, et me les renvoyez. Mme d'Épinay me les redemande.

On ne jouera pas *le Droit du Seigneur :* Crébillon, qui n'aime pas Voltaire, trouve l'ouvrage indiscret.

O chère amie! combien votre absence me coûte à supporter! J'ai des journées d'un ennui qui m'accable; alors je me déplais partout. Je cherche dans ma tête quelque endroit où je pourrois me réfugier; je tourne d'abord autour de Paris; peu à peu je m'éloigne, et je finis par arriver ou m'arrêter où vous êtes. Revenez donc à moi, puisque je ne saurois aller à vous. Je n'ai presque plus le courage de vous écrire des nouvelles. Il faut cependant que vous sachiez que M. Pitt est disgracié. Cela vaut mieux pour nous que deux batailles gagnées. Le père Malagrida a été en effet supplicié, comme faux prophète, par une sentence de l'inquisition. On dit que le procès des autres se poursuit. On en brûlera tant qu'on voudra : pourvu qu'on n'en condamne aucun comme coupable de régicide, la société s'en souciera comme d'un zeste.

Ma femme s'est mise sur le pied de faire des petites fêtes chez elle; j'en suis toujours, et je tâche d'en faire de mon mieux les honneurs. Si vous connoissiez un peu les convives qu'elle me donne, vous

verriez combien il faut que je prenne sur moi... Ce sont aussi des soirées bien maussades et bien bruyantes que celles que je vais passer chez Le Breton. Je vous peindrois les personnages si j'étois en gaieté; je vous réjouirois de mon ennui. Hier j'eus une prise très-forte avec le maître de la maison. On étoit en train de déchirer un honnête homme de notre connoissance: c'est Crammer, libraire de Genève. J'interrompis finement la médisance, et je dis que je souffrois avec impatience qu'on parlât mal d'un honnête commerçant étranger, par la mauvaise opinion que cela pouvoit me donner de tout honnête commerçant françois. On trouva je ne sais quoi d'injurieux dans ce propos; on s'échauffa, et il étoit une heure du matin qu'à travers les cris je n'avois pas encore pu faire comprendre à ces sots-là qu'il n'y avoit rien de plus convenable que mon discours, tenu à Genève, en faveur d'un commerçant françois, et qu'en conséquence il n'y avoit rien à y reprendre, tenu à Paris en faveur d'un commerçant genevois; qu'il étoit bien étrange à M. Le Breton de trouver offensant à sa table ce qu'on trouveroit généreux à moi d'avoir dit à la table de M. Crammer. Ils eurent le temps de mettre de l'eau dans leur vin pendant la nuit, et le lendemain ils me firent excuse de leur chaleur déplacée de la veille.

Adieu, mes tendres amies; nous sommes dans

les grandes affaires jusqu'aux oreilles. L'homme d'ici chancelle ; sa place est importante, elle sera sollicitée, et nous préparons de loin nos batteries pour qu'on ne nous l'enlève pas. Nous tenons des lettres, des placets, des mémoires tout prêts. Si Damilaville devenoit un de ces matins M. le directeur général du vingtième, je crois que son amie en mourroit de chagrin : elle aimeroit mille fois mieux le posséder petit commis à mille écus de gages par an que de risquer de le perdre. M. le directeur a vingt mille livres de rente. L'amour inspire de singulières idées; il est vrai que notre ami Damilaville est un peu vain, mais c'est un honnête homme.

Je harcèle notre imprimeur ; je voudrois bien qu'il m'accordât quelques jours de relâche que j'irois passer au Grandval. L'amitié que le baron me porte l'exige, plus encore les égards que je dois à Mme d'Aine...

Ne soyez point surprise du décousu de tout ceci : Thiriot, Damilaville et quelques autres font un bruit horrible au milieu duquel je vous écris. C'est une incommodité à laquelle je suis souvent exposé ; mais ici, du moins, je ne crains point que la curiosité s'approche de moi sur la pointe du pied, et vienne, penchée sur mon épaule, lire les lignes que je lui dérobe. Adieu, encore une fois. Ni moi non plus, je ne désire que d'être aimé autant que

j'aime... Je suis un peu inquiet de la santé d'Angélique. C'étoit comme une fluxion qui lui prenoit l'œil, la tête, la joue et l'oreille droite; à présent, c'est une toux sèche, avec de la douleur de gorge et un bruit rauque qui me chiffonne; demain, peut-être, cela ne sera plus rien; mais il y aura autre chose, et on est pire tous les jours.

Comme je vous embrasserois toutes deux si j'étois là!... Ne m'oubliez pas auprès de M. Vialet.

LXV

A Paris, le 25 octobre 1761.

Voyons si je parviendrai à vous écrire un mot. Me voilà dans l'état d'un corps sain, ou je n'y serai jamais. Depuis plusieurs jours, j'ai supprimé toute nourriture solide, et il ne me reste pas la moindre impureté : car où seroit-elle encore, et comment seroit-elle produite? J'ai souffert des tranchées bien cruelles et sans savoir à quoi m'en prendre, car j'ai été sobre comme un anachorète. Le ton gai dont je vous parle de mon indisposition vous rassurera sur ses suites, et le premier cour-

rier vous apprendra que ce n'est plus rien. Sans le caractère de philosophe dont il faut soutenir la dignité, surtout aux yeux du vulgaire qui nous entoure, je vous assure que j'aurois crié plus d'une fois, au lieu qu'il a fallu soupirer, se mordre les lèvres et se tordre. Si je ne craignois de me perdre dans votre esprit, je vous avouerois que j'ai même fait par forfanterie quelques mauvaises plaisanteries. N'en dites mot, elles m'ont fait un honneur infini.

Eh non! cette femme n'est pas heureuse. Est-ce que le bonheur est fait pour les âmes d'une certaine trempe? Dites comme moi, elle se désespère dans les momens où l'on ne soupçonne pas seulement la faute qu'on a commise. Si elle se plaignoit, on entendroit à peine ce qu'elle veut dire : aussi prend-elle le parti de souffrir et de se taire. Nous y dînions la semaine passée, lorsque notre repas fut troublé par une aventure effroyable. Imaginez un enfant qui se présente à sa mère dans un tourbillon de feu. Si cette femme eût été seule, l'enfant étoit brûlé, elle peut-être et toute la maison : car, à cette vue, elle ne fit que pousser un cri et tomber évanouie. Voilà à quoi sert la sensibilité quand elle est excessive. Vous devinez de reste la cause de cet accident. Le lendemain, notre ami envoya savoir comment elle se portoit; mais il falloit venir.

Vous avez fait un voyage bien maussade. L'uni-

que ressource, en ces occasions, c'est de tout regarder d'un œil ironique. Je me souviens de m'être trouvé fort bien dans un château tel que celui que vous me peignez. Tout nous apprêtoit à rire, jusqu'aux pots de chambre qu'on avoit remplacés par des pots de fleurs de faïence dont on avoit bouché les trous du fond avec des bouchons de bouteille. On réduiroit à bien peu de choses les misères de la vie si on les envisageoit du côté ridicule, car la méchanceté est toujours ridicule par quelque endroit; mais c'est que l'indignation s'en mêle, on est offensé, ou l'on se met à la place de celui qui l'est, et l'on se fâche au lieu de rire.

Nos deux petits Allemands ont tant fait qu'ils m'ont entraîné à leur auberge. Leur dîner fut détestable : cela ne l'empêcha pas d'être gai. Ils prétendirent qu'il avoit été apprêté d'après les maximes d'Apicius Cælius, ce fameux gourmand romain qui se tua parce qu'il ne lui restoit plus que deux millions, avec lesquels, selon lui, il étoit impossible à un honnête homme de vivre. Mais une chose qui m'auroit fait oublier les mets les plus grossiers, c'est la vue de deux jeunes hommes pleins d'innocence, d'esprit et de candeur, et s'aimant d'une amitié qui se montroit à chaque instant de la manière la plus douce et la plus fine. Ils me récitèrent quelques-uns de leurs ouvrages; il falloit voir quel plaisir ils avoient à se préférer l'un à l'autre! « Cette prose

est charmante. — Eh ! non, mon ami, c'est celle que vous avez écrite sur tel sujet qu'il faut entendre pour être dégoûté de la mienne. Dites-nous-la... » Le plus jeune, qui s'appelle Nicolaï, nous récita la fable suivante : « Sur la fin de l'été, des fourmis, les plus laborieuses du canton, avoient rempli leurs magasins ; elles regardoient leurs provisions avec des yeux satisfaits, lorsque tout à coup le ciel s'obscurcit de nuages, et il tombe sur la terre un déluge d'eau qui disperse tous les grains amassés à si grande peine et qui noie une partie du petit peuple. Celles qui restoient, poussant leurs plaintes vers le ciel, disoient, en demandant raison de cet outrage : « Pourquoi ce déluge ? à quoi servent ces eaux ? » Et, pendant que ces fourmis se plaignoient, Marc-Aurèle et toute son armée mouroient de soif dans un désert. » Méditez cela, mes amies. L'autre, qui s'appelle M. de La Fernière, nous dit qu'un père avoit un enfant. Il avoit tout fait pour le rendre heureux ; mais il s'apercevoit bien que tous ses soins seroient inutiles, si le Ciel ne les secondoit en écartant les circonstances malheureuses. Il alla au temple ; il s'adressa aux dieux, il les pria sur son enfant. « Dieux, leur dit-il, j'ai fait tout ce que je pouvois ; l'enfant a fait tout ce qu'il pouvoit ; remplissez aussi votre fonction. » Les dieux lui répondirent : « Homme, retourne chez toi ; nous t'avons entendu : ton fils et toi,

vous jouirez du plus grand bonheur que les mortels puissent se promettre. » Ce père, bien satisfait, s'en retourne... Il trouve son fils mort, et il tombe mort sur son fils. Il faut que la vie soit en effet une mauvaise chose, car cette prière, j'en devinai la fin, et je ne l'ai presque récitée à personne qui n'en ait deviné la fin comme moi.

Si j'étois à côté d'Uranie, je lui baiserois la main pour la fleur posthume qu'elle me présente ; acquittez-moi... Eh bien ! il vous vient donc quelquefois des idées folles ? Continuez de vous bien porter, et conservez-moi cette santé.

Vous devez avoir à présent la lettre de M. Vialet. Je vous l'ai dit cent fois, et vous ne vous corrigez point : vous vous pressez toujours trop de me gronder. Le morceau *Sur les probabilités* est un grimoire qui ne vous amusera pas ; les chansons écossoises sont entre les mains de M. de Saint-Lambert, qui ne rend rien, parce qu'il communique tout ce qu'on lui prête à Mme d'Houdedot, qui perd tout. Grimm a le morceau que j'ai traduit. Je tremble de vous envoyer *Miss Sara Sampson*, de peur qu'il ne vous en arrive comme à moi, et que si l'on venoit, comme on vient de me faire, à décacheter le paquet, on ne le taxât, et qu'il ne vous en coûtât une vingtaine de francs. Malgré cela, nous risquerons, si vous l'ordonnez. Il y a cent à parier contre un que nous réussirons. Voyez.

Vous n'aimez pas que mes amis, les hommes les plus volontaires du monde, et surtout Grimm, le plus volontaire d'entre eux, me boudent de ce que je m'émancipe quelquefois à faire ma volonté ; ni moi non plus, je ne l'aime pas. Mais soyons justes : ont-ils eu tort de prendre et d'exercer un empire que je leur abandonnois? Aurais-je, à leur place, été plus sage, plus discret qu'eux? N'y a-t-il personne que je domine sans en avoir d'autre droit que la foiblesse de celui qui se laisse dominer?

Ne me parlez plus de cette petite guenon de Mlle Arnould. S'il lui restoit l'ombre du sentiment, la lettre d'excuse que le comte vient de lui écrire, en lui faisant six mille livres de pension, la feroit crever de douleur. C'est une lettre bien faite, c'est une excuse bien cruelle. Il n'auroit jamais cru qu'il fût un jour dans le cas de mettre un prix à sa tendresse, *et cætera, et cætera*. Le texte est beau, comme vous voyez. Il vient de publier un nouvel amphigouri : c'est Mlle Arnould qu'il promène chez des prêtres, chez l'archevêque, chez M. de Rombaude, et enfin chez l'ami Pompignan. Le morceau de Pompignan est assez bien. Il l'avoit vu la nuit en vision : c'est avec elle qu'il doit consommer l'effet de la grâce antiphilosophique. Comme l'Antechrist doit naître d'une religieuse qui apostasie et d'un pape sans mœurs, le destructeur de la philosophie moderne doit naître d'un poëte qui a renoncé à

toute vanité et d'une actrice qui a quitté le péché, etc., encore : car il suffit de vous mettre sur la voie.

Vous jugez bien vite mon avocat. Uranie, je vous le recommande ; prenez un peu sa défense. Aurez-vous donc bien de la peine à prouver que le comble de la perfection est de préférer l'intérêt public à tout autre, et le comble du désordre de préférer l'intérêt étranger, quel qu'il soit, au personnel, à l'intérêt public? Quoi! rien au monde ne doit-il nous faire tromper la confiance qu'on a en nous? Oserez-vous bien avouer ce principe généralement? car, après tout, c'est le seul moyen que l'on puisse employer contre mon avocat.

Enfin vous l'avez donc deviné, mon cénobite! C'est bien de ma faute; il n'a tenu qu'à moi de vous y intéresser plus d'un mois sans que vous trouvassiez le mot de l'énigme; mais, si je vous trompois jamais, je voudrois que ce fût en matière plus grave. Oh! quel bond vous faites en arrière! Rassurez-vous, je ne vous tromperai jamais.

A propos d'Uranie et de vous, qu'elle y prenne garde : rien n'est si indécent que cette occupation. Quand les idées sont douces, agréables, la manivelle va doucement; sont-elles violentes, impétueuses, colères, la manivelle va comme le vent.

Nous avons fait un dîner sous les chevaux, un dîner chez Montamy, un autre je ne sais où. N'al-

lez pas imaginer que ce sont ces dîners qui m'ont tué : encore une fois, j'ai été sobre, au grand scandale des convives. Le baron, qui étoit du dîner, avoit eu l'intention d'écrire à Le Breton pour qu'il me laissât respirer un moment que j'irois passer au Grandval. Tout étoit arrangé, nous avions redoublé de voiles, et, après cela, l'indisposition importune qui me retient : plus de Chevrette, plus de Grandval, plus de Massy ; et puis il fait un temps, un temps ! Mais, quelque temps qu'il fasse, je suis bien avec mes amis. S'il m'étoit donné d'aller passer la mauvaise saison à Isle, je vous jure que ce seroit bien la plus belle. Eh bien ! c'est donc pour la fin du mois prochain, ou le milieu, ou la fin de l'autre ! car le premier mot de Morphyse est bien loin de son dernier mot. Adieu, mes amies ; portez-vous bien. Il n'y a personne au monde qui vous estime plus que moi ; il n'y a personne au monde que j'estime plus que vous.

---

28 octobre 1761.

Il y a trois jours que j'ai cette lettre toute prête. Je l'écrivis chez Le Breton, au milieu des douleurs les plus aiguës que ma colique m'eût encore fait

souffrir. Je comptois la porter le soir même chez Damilaville, mais le mal, le mauvais temps et l'heure m'en empêchèrent. Le lendemain, j'ai été alité. Hier, on me purgea. Aujourd'hui, jour de Saint-Simon, me voilà debout, habillé, arrivant ici, et ne ressentant plus de mon mal qu'une douleur sourde dans le ventre; et, comme la diarrhée, les clystères, la boisson et la médecine m'ont entièrement affoibli, je ne marche pas trop ferme. Le repos et les alimens répareront tout en un moment.

Voilà un second coup de fouet que M. de Pompignan vient de s'attirer de l'homme de Genève, pour son maussade et impertinent conte qu'il a intitulé *Éloge historique de M. de Bourgogne.*

Joignez mes adieux aux vôtres en quittant Uranie. Puisqu'elle nous a tous deux quand elle a l'un ou l'autre, en quittant l'un ou l'autre, elle nous quitte tous deux. Revenez : l'ennui et le malaise m'accablent Je passe une partie des nuits à vous parler et à vous écrire, comme si je ne devois plus vous revoir. Cela n'est pas gai, mais cela est du moins fort tendre. N'allez pas compter ces instans entre les plus mauvais. Je sens alors combien vous m'êtes chère, et, par l'effet que je produis sur vous, je vois combien je suis chéri. Je vous ai dit des choses très-douces ; j'ai vu toute votre sensibilité, et le lendemain je suis; et j'espère de vous revoir. *Qui amant, ipsi sibi somnia fingunt.* Le prémontré

vous expliquera cela tout courant : ce latin est encore à sa portée. Si cependant il s'étoit promis de plaire à l'une ou à l'autre, il prendroit cela pour un persiflage. Voyez, car il faut tout prévenir et prévoir.





LXVI

Paris, le 25 juillet 1762.

Je croyois avoir rétabli la paix dans notre société. Je me suis trompé; la dame de la Briche exige des excuses et des réparations. Le silence auroit tout arrangé; mais ils n'ont pas voulu se taire, et voilà une femme qui ne reparoîtra plus parmi nous, et un homme qui s'en exclura parce qu'il s'y croira obligé par décence; et puis des caquets sans fin. J'en ai des vapeurs. Au reste, mon parti est tout pris : c'est de me tenir à l'écart et d'attendre le moment de refaire le rôle de pacificateur, le seul qui me convienne, et de tenir mes doigts dans mes oreilles, afin d'ignorer le mal qu'ils vont dire les uns des autres.

L'ami Le Roy boude toujours Mme de***. Il falloit donc qu'il se crût bien sûr de son fait. Il est venu dîner avec nous jeudi; il avoit le visage de la mauvaise conscience. Il se proposoit de monter à

cheval sur le soir avec sa bien-aimée, qui ne s'en est pas souciée, et il n'en a boudé que davantage ; mais Mme de*** dit que les boudeurs se corrigent eux-mêmes quand on ne les regarde pas.

Je ne sais où en sont les affaires de Suard, mais il me semble un peu remis. Seroit-ce qu'il y a des remords qui s'étouffent par la répétition du crime? Je ne sais, mais, si je vous étois une fois infidèle, il me semble que je ne m'en tiendrois pas là : il ne faut donc pas commencer.

M. Suard nous présenta un François tout frais débarqué de Copenhague. Cet homme nous débita des choses incroyables de l'amour des peuples pour leur souverain et de l'amour du souverain pour les peuples. On diroit que c'est chez le Danois que le patriotisme s'est réfugié. Voici une scène dont il a été témoin et que vous voudriez bien avoir vue. C'étoit à l'installation de la statue équestre du roi sur une des places publiques de la capitale ; le concours du peuple étoit immense. Le monarque étoit venu accompagné de toute sa cour. A peine avoit-il paru que voilà tout à coup deux à trois cent mille voix qui s'élèvent et qui crient à la fois: *Vive notre roi ! vive notre bon roi! vive notre maître, notre ami, notre père !* Et le souverain, partageant aussi tout à coup le transport de son peuple, d'ouvrir la portière de son carrosse, de s'élancer dans la foule, de jeter son chapeau en l'air et de s'écrier : *Vive*

mon peuple ! vivent mes sujets ! vivent mes amis ! vivent mes enfans ! et d'embrasser tous ceux qui se présentoient à lui. Ah ! mon amie, que cela est rare et beau ! L'idée de ce spectacle me fait tressaillir de joie, mon cœur en palpite, et je sens les larmes en tourner dans mes yeux. Ce récit nous a tous également attendris. Je relis cet endroit de ma lettre, et il m'attendrit encore. Convenez que ce chapeau jeté en l'air marque une âme bien enivrée. Quel est d'entre ces sujets le fortuné qui est resté possesseur de ce chapeau ? Si c'étoit moi, on m'en donneroit sa forme toute pleine d'or que je n'échangerois pas. Quel plaisir j'aurois de le montrer à mes enfans, mes enfans aux leurs, et ainsi de suite jusqu'à ce que la famille s'éteignît ! Combien l'heureux moment qui m'en auroit rendu possesseur se seroit répété ! combien je raconterois de fois la chose avant que de mourir ! Croyez-vous que quelqu'un osât jamais le mettre sur sa tête ? Cet effet ne seroit-il pas mille fois plus précieux que l'épée de César Borgia, où l'on voit encore des gouttes de sang ? L'histoire de cette journée fera verser des larmes de joie dans deux cents ans, dans mille ans d'ici : qu'elle fut belle pour le monarque ! qu'elle fut belle pour ses sujets ! Voilà le bonheur que j'envie aux maîtres de la terre : causer l'ivresse d'un peuple immense, la voir, la partager ; c'est pour en mourir de plaisir. Au milieu de cette allé-

gresse publique, il falloit avoir perdu son père ou avoir été trahi de sa maîtresse pour être triste.

M. Suard part demain pour la Chevrette. Assis au frais à côté de lui, sur une chaise, aux Tuileries, je lui disois : « Vous êtes mieux, ce me semble, et je m'en réjouis. — Oui, me répondit-il, je suis mieux dans ce moment; mais peut-être que demain au soir je serai plus mal. » A qui en veut-il? est-ce à la dame de la Briche, est-ce à la dame de ***? Celle-ci ne se tient pas d'aise de se croire délivrée de l'autre; mais elle paroît regretter sincèrement son ami.

Il y a quinze jours qu'il régnoit dans cette maison une concorde charmante : on rioit, on plaisantoit, on embrassoit, on se disoit tout ce qui venoit à la bouche; les hommes étoient aux genoux des femmes, les amans s'en amusoient, les époux n'y prenoient pas garde. Aujourd'hui on est sérieux; on se tient écartés les uns des autres; on se fait, en entrant, en passant, en sortant, des révérences et des complimens; on s'écoute, on ne se parle guère, parce qu'on ne sait que se dire et qu'on n'ose se dire ce qu'on sait; on met de l'importance à tout, parce qu'on n'est plus innocent. Je vois tout cela, et je péris d'ennui.

Mme Geoffrin étoit venue sur le midi; elle se proposoit de dîner; mais, saisie tout à coup de cet ennui qui la gagnoit sans qu'elle s'en aperçût,

étonnée comme l'eût été quelqu'un qui n'auroit plus reconnu les visages, s'appliquant peut-être à elle-même l'embarras des autres, elle regarde, elle se damne sur sa chaise ; elle veut être plaisante, personne ne la seconde, à peine on lui sourit; elle se tait, fait des nœuds, bâille une fois ou deux, se lève et s'en va. Et l'abbé Follet qui lui crie : « Madame, vous nous quittez ? » Et elle qui lui répond : « Il n'y a personne aujourd'hui; une autre fois je reviendrai. » Adieu nos jolis soupers des lundis! Ceux qui ne savent pas encore le mot de l'énigme se parlent à l'oreille et se demandent qu'est-ce qu'il y a de nouveau ici. Dans quinzaine ils le sauront, et Dieu sait ce qu'ils en diront, eux et les autres! J'entends tous les propos d'avance, et je m'en afflige.

M. Suard revient après-demain de la Briche; je suis curieux de la mine qu'il en rapportera : allongée, tout est dit; gaie, tout est encore dit. Uranie, qu'en dites-vous? J'ai de la peine à croire qu'on soit bien fait pour l'amitié quand on n'est point fait pour la tendresse. Sait-on aimer un homme quand on ne sait pas connoître la misérable condition des femmes, et prendre sur soi les soins si délicats et si doux d'en consoler une au moins?

Ma huitième ! Vous vous trompez, chère amie : c'est la neuvième, ou il y en a une d'égarée. Comptez bien, voici ma douzième lettre. Un mot de réponse là-dessus; il y a dans ces lettres tant

de choses que je n'écris que pour mon amie, que j'ignore pour le reste de la terre!

Le livre de Boulanger est très-rare ici; nous en avons fait venir, par la poste, deux ou trois exemplaires qu'on nous a soufflés. Sachez d'Uranie si l'épître dédicatoire est à son exemplaire. Nous aurons *Émile* pour peu de chose, et je ne tarderai pas de l'envoyer à Morphyse.

Je n'ai pas encore vu M. Duval, et je me le reproche.

Hier j'aperçus Fayolle et Mélanie aux Tuileries : Mélanie, en beau taffetas blanc, mais fort changée; Fayolle, plus vermeil que la rose au matin; et, entre le frère et la sœur, une jeune personne assez grande, mesquinement vêtue, mais d'une figure et d'une taille qui se faisoient remarquer. Je ne sais qui elle est. Je ne pense pas l'avoir jamais vue ni chez vous ni chez Mme de Salignac.

Je vous parlerai une autre fois de mon nouvel arrangement avec mes libraires, si vous m'en faites ressouvenir.

Mme Diderot a été fort malade de *la petite poste* (c'est ainsi qu'ils appellent la maladie courante). Elle se porte mieux; il ne lui est resté qu'une douleur vers le pli de l'aine et qu'une mauvaise humeur qui chassera de chez moi la pauvre Jeanneton. Il est impossible qu'elle tienne : j'en suis fâché, les domestiques passables ne sont pas communs.

Je ne suis plus surpris que vous vous fassiez au séjour d'Isle : on est heureux partout où l'on fait le bien. Aimer ou faire le bien, c'est, comme vous savez, ma devise. Vous pensez juste, il ne suffit pas de faire le bien, il faut encore le bien faire. Continuez. Soulagez les malheureux : c'est le vrai moyen de vous consoler de mon absence. Je disois au baron, lorsqu'il perdit sa première femme et qu'il croyoit qu'il n'y avoit plus de bonheur pour lui dans la vie : « Sortez de chez vous, courez après les malheureux, soulagez-les, et vous vous plaindrez après de votre sort, si vous l'osez. »

Rousseau, dont vous me parlez encore, fait un beau vacarme à Genève. Les peuples, irrités de la présomption de l'auteur et de ses ouvrages, se sont assemblés en tumulte et ont déclaré unanimement au consistoire des ministres que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* étoit la leur. Eh bien! voilà un petit événement, de rien en lui-même, qui aura fait abjurer en un jour la religion chrétienne à vingt mille âmes. Oh ! que ce monde-ci seroit une bonne comédie, si l'on n'y faisoit pas un rôle, si l'on existoit, par exemple, dans quelque point de l'espace, dans cet intervalle des orbes célestes où sommeillent les dieux d'Épicure, bien loin, bien loin, d'où l'on voit ce globe, sur lequel nous trottons si fièrement, gros tout au plus comme une citrouille, et d'où l'on observât avec le télescope la multitude

infinie des allures diverses de tous ces pucerons à deux pieds qu'on appelle des hommes! Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne m'inspirent plus des sentimens d'horreur ou de douleur violens. Mais n'est-ce pas une chose bien bizarre que la révolte que l'injustice nous cause soit en raison de l'espace et des masses? J'entre en fureur si un grand animal en attaque injustement un autre; je ne sens rien si ce sont deux atomes qui se blessent. Combien nos sens influent sur notre morale! Le beau texte pour philosopher! Qu'en dites-vous, Uranie?

C'est précisément parce que cette *Profession de foi* est une espèce de galimatias que les têtes du peuple en sont tournées. La raison, qui ne présente aucune étrangeté, n'étonne pas assez, et la populace veut être étonnée.

Je vois Rousseau tourner tout autour d'une capucinière où il se fourrera quelqu'un de ces matins. Rien ne tient dans ses idées : c'est un homme excessif qui est ballotté de l'athéisme au baptême des cloches. Qui sait où il s'arrêtera?

Le texte courant de nos causeries, c'est tantôt la politique, tantôt la religion; nous rabâchons notre catéchisme. Le plaisant de cela, c'est que Gros-Jean remontre à son curé; il lui prêche ses pro-

pres sermons. Qu'il aille, qu'il aille... N'est-on pas trop flatté de retrouver ses opinions dans l'âme de ses amis?

Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous souhaite incessamment celle à qui vous ouvrirez votre âme et à qui vous parlerez de moi. Voilà ma douzième ; je persiste.

Les journées très-chaudes sont suivies de soirées très-fraîches. Veillez sur votre santé, ne vous exposez pas au serein ; vous connoissez quelle méchante petite poitrine de chat vous avez et à quels terribles rhumes vous êtes sujette. Si Uranie étoit à côté de vous, je serois plus tranquille.

J'attends avec impatience votre réponse à ma dernière lettre. Êtes-vous toujours seule? Adieu mille fois, et mille baisers de loin qui n'en valent pas un de près.

LXVII

Paris, ce 28 juillet 1762.

Voici encore tout plein de bâtons rompus... Si vous ne vous rappelez pas vos propres lettres, celle-ci sera pire qu'un chapitre de l'Apocalypse.

Voilà donc une de mes lettres perdue, et qui sait ce qu'il y a dans cette lettre, en quelles mains elle est tombée et l'usage qu'on en fera? Comus ne perfectionnera-t-il pas son secret? Ce Comus est un charlatan du rempart qui tourne l'esprit à tous nos physiciens. Son secret consiste à établir de la correspondance d'une chambre à une autre, entre deux personnes, sans le concours sensible d'aucun agent intermédiaire. Si cet homme-là étendoit un jour la correspondance d'une ville à une autre, d'un endroit à quelques centaines de lieues de cet endroit, la jolie chose ! Il ne s'agiroit plus que d'avoir chacun sa boîte ; ces boîtes seroient comme deux petites imprimeries, où tout ce qui s'imprimeroit dans l'une subitement s'imprimeroit dans l'autre... Trêve de plaisanterie : si Morphyse, si Damilaville ou M. Gillet... vous m'entendez? Après tout, tant pis pour les deux premiers : ils n'auroient eu que ce qu'on gagne à écouter aux portes.

A présent que tout est sens dessus dessous chez M..., on m'y voit peu : je ne veux pas qu'on me fasse parler. Ils ont brouillé leur écheveau, qu'ils le débrouillent. Les longues soirées que j'allois passer là, je les emploie à lire, à prendre le frais sur le bord de la rivière, à voir de la pointe de l'île les eaux de la Marne, qui viennent de vous à moi, et à leur demander des nouvelles des pieds

blancs de celle que j'aime; et puis, quand la tête est prise de ces idées-là, on ne sauroit s'en tirer: elles sont si douces! Comme les heures coulent! que le temps est court! La nuit est venue qu'on n'en est pas à la moitié de ce qu'on avoit à se dire.

Si je reste à la maison, je fais répéter à l'enfant ses leçons de clavecin. Les jolis doigts qu'elle aura! De l'aisance, de la mollesse, de la grâce. Je voudrois que vous la vissiez à côté de moi, tout à l'heure. Elle fit hier une petite indiscrétion dont il n'est pas en mon cœur de lui savoir mauvais gré. Comme nous étions tête à tête, elle me dit tout bas à l'oreille : « Mon papa, pourquoi est-ce que maman m'a défendu de vous faire souvenir que c'est demain sa fête?... » Le soir, je présentai à la mère un bouquet qui ne fut ni bien ni mal reçu. Elle avoit hier ses amis à dîner. Si Uranie eût été derrière la tapisserie et qu'elle m'eût entendu : « Comment, auroit-elle dit en elle-même, ce commérage peut-il se trouver dans la même tête à côté de certaines idées? » Il est vrai que je fus charmant et bête à ravir.

J'étois invité à la Briche pour dimanche et pour lundi. C'est l'autre bout de l'écheveau qu'il ne faut pas tenir.

Je ne vous ai point; j'évite mes amis, et j'ai des accès de vapeurs que je vais dissiper dans l'île. En

m'occupant à tromper la peine d'une autre, j'oublie la mienne. Je vous le dis, je le dis à tous les hommes, lorsque vous serez mal avec vous-même, faites vite quelque bonne œuvre. Grimm perd les yeux sur les vôtres : gardez-vous de me dire du mal de l'homme de mon cœur. Le moment approche où je vais apprendre ce que valent nos protestations, nos sermens, nos souhaits, l'estime que nous faisons de nous-mêmes; bref, si je sais être ami, si je ne me retrouvois pas moi, combien je me mépriserois ! Si mon ami devient aveugle, je vous prends à témoin de ma conduite. Venez me connoître, venez connoître votre amant, car ce qu'il fera pour son ami, il l'eût fait pour sa maîtresse, et je ne crois pas qu'il eût fait pour sa maîtresse ce qu'il n'aura point eu la force de faire pour son ami ! Le triste moment pour mon ami ! Le grand moment pour moi, si je ne me trompe !...

J'ai représenté aux libraires que je portois seul un fardeau que je partageois auparavant avec un collègue, que ma sujétion s'étoit accrue, et qu'il ne falloit pas que mon sort empirât. Nous en sommes aux couteaux tirés, mais j'ai l'équité pour moi, et je me suis promis d'être ferme.

Si le projet de l'abbé Raynal alloit réussir en même temps, je ne saurois que faire de toute ma richesse. Savez-vous qu'il s'agit de me faire pensionnaire du *Mercure* pour quinze cents livres, à

condition de fournir une feuille tous les mois! Il y a déjà plus d'un mois que cette agréable perspective dure; c'est un bonheur que M. de Saint-Florentin ne m'ôtera pas. Quand nous échouons, nous avons du moins espéré.

Ceux qui marchandent ma bibliothèque en ont fait faire, de leur tête, une appréciation qui est de mille livres au-dessous de la mienne. La différence n'est pas forte; mais qu'importe? Si l'affaire manque, mon Homère et mon Platon me resteront...

Peu à peu vous me rappellerez toute ma vie. Tenez, je gagerois cent contre un que mon aversion pour ces sortes de créatures vient moins d'éducation, de goût honnête, de délicatesse naturelle, de bon caractère, que de deux aventures qui me sont arrivées à un âge propre à recevoir des impressions fortes. Je ne sais pourquoi je ne vous en ai jamais dit un mot, je n'y repense pas sans avoir la chair de poule. Ah! que la Vénus des carrefours m'est hideuse!... Une fois je fus invité à souper dans une maison un peu suspecte, mais que je ne connoissois pas sur ce pied. Un des fils de Julien Le Roi en étoit; il y avoit d'autres hommes et des femmes. Je fus placé à table à côté de la maîtresse de la maison. On fut gai. J'étois jeune et fou; je plaisois, et je m'en apercevois à des regards et à d'autres signes qui n'étoient pas équivoques. On se sépara tard. Je ne sais comment

cela se fit, mais je restai seul avec la maîtresse de la maison; et ayant, selon toute apparence, à passer la nuit dans un appartement où il n'y avoit qu'un lit, j'espérois qu'on m'en offriroit poliment la moitié, car c'étoit une femme polie. On la délaçoit, j'aidois à la déshabiller, lorsqu'on heurta violemment à la porte : c'étoit le jeune Le Roi, qui revenoit à toutes jambes m'apprendre l'état de la personne aimable et facile avec laquelle j'étois, et le péril de ses faveurs. J'étois descendu pour lui parler, je ne remontai pas... Voici le second tome. J'avois une petite chambre au coin de la rue de la Parcheminerie; je la vois d'ici. Au-dessus de moi logeoit une fille entretenue par un officier; elle s'appeloit Desforges. Son amant partit pour la campagne de 44; je fis connoissance avec elle un jour qu'il faisoit chaud. Je la trouvai étalée sur une bergère dans le plus grand déshabillé; je m'approchai des pieds du lit et des siens; je pris les bords de la gaze qui la couvroit, et je la levai : elle me laissa faire. Je lui dis qu'elle étoit belle, et à ma place et à mon âge il étoit trop difficile de ne pas la trouver telle. Je me disposois à appuyer mon éloge, lorsque, interposant sa main entre ses charmes et mon désir, elle m'arrêta tout court par ce discours étrange : « Mon ami, voilà qui est fort beau (ou fort bien, je ne sais lequel des deux elle a dit); mais je ne suis pas sûre de moi, et je

ne sais, ajouta-t-elle, pourquoi je serois désespérée que tu eusses à te plaindre de ma complaisance. Il y a là, de l'autre côté de ma porte, un grand benêt qui me presse... La première fois, je le laisserai aller, et nous saurons si tu peux accepter sans conséquence fâcheuse ce que je ne suis que trop disposée à t'accorder. » L'expérience se fit; le grand benêt voisin en fut malade à mourir, et j'échappai par une grâce spéciale de la Providence, qui ne m'a jamais fait que le bien de me sauver du mal, à un accident dont les libertins se rient, mais qui me fait frissonner...

Gardez-vous bien de communiquer ces historiettes à Uranie : vous rempliriez son âme d'un trouble qui ne la quitteroit plus; elle verroit son fils environné des mêmes périls, sans se promettre pour lui le bonheur qui m'en a sauvé.

Adieu, mon amie. Vous voyez bien que ce n'est là qu'un fragment d'une lettre que je n'ai pas le temps d'achever. Il est tard, il faut que je sois contre-signé, et, si je ne me hâte pas de courir sur le quai des Miramionnes, je n'y trouverai plus personne. Adieu encore une fois, mon amie; aimez-moi malgré tout ce que je vous confie. Que m'importe de devoir ce que je puis avoir de qualités estimables à la nature ou à l'expérience, pourvu qu'elles soient solides, que jamais la vanité ne les dépare, et que je reste plus convaincu que

je ne l'ai été de ma vie qu'elles sont infiniment au-dessous du prix et de la récompense que vous y mettez? Adieu pour la troisième fois. Mon respect, mon dévouement, mon amitié la plus tendre à Uranie, si vous avez le bonheur de la posséder.

L'homme à qui cette fille demandoit la grâce de lui faire un enfant sourioit, plaisantoit, disoit peu de chose; l'affaire lui paroissoit importante. Il demandoit du temps pour s'y résoudre, et l'on n'en étoit point offensée. Je devine une partie des raisons qui le faisoient balancer. Si vous me les demandez, après votre décision je vous les dirai. A dimanche la suite de ce bavardage. C'est toujours ma treizième; je suis têtu.

LXVIII

Le 31 juillet 1762.

Je continue, et, pour en venir à ce que vous pensez sur le jeu, je suis plus indulgent que vous. Je permets qu'on pousse du coude son ami; je m'y attends. Tout ce que la passion inspire, je le pardonne; il n'y a que les conséquences qui me choquent. Et puis, vous le savez, j'ai de tout temps

été l'apologiste des passions fortes : elles seules m'émeuvent. Qu'elles m'inspirent de l'admiration ou de l'effroi, je sens fortement. Les arts de génie naissent et s'éteignent avec elles : ce sont elles qui font le scélérat et l'enthousiaste qui le peint de ses vraies couleurs. Si les actions atroces qui déshonorent notre nature sont commises par elles, c'est par elles aussi qu'on est porté aux tentatives merveilleuses qui la relèvent. L'homme médiocre vit et meurt comme la brute. Il n'a rien fait qui le distinguât pendant qu'il vivoit; il ne reste de lui rien dont on parle quand il n'est plus; son nom n'est plus prononcé, le lieu de sa sépulture est ignoré, perdu parmi les herbes. D'ailleurs, les suites de la méchanceté passent avec les méchans; celles de la bonté restent, comme je disois une fois à Uranie. S'il faut opter entre Racine méchant époux, méchant père, ami faux et poëte sublime, et Racine bon père, bon époux, bon ami et plat honnête homme, je m'en tiens au premier. De Racine méchant que reste-t-il? Rien. De Racine homme de génie? L'ouvrage est éternel...

Vous vous trompez, elle n'est point coquette; mais elle s'est aperçue que cet intérêt vrai ou simulé que les hommes protestent aux femmes les rend plus vifs, plus ingénieux, plus attentionnés, plus gais; que les heures se passent ainsi plus rapides et plus amusées... Elle se prête seulement :

c'est un essaim de papillons qu'elle assemble autour de sa tête; le soir elle secoue la poussière qui s'est détachée de leurs ailes, et il n'y paroît plus.

Cette femme est originale; elle a des choses très-fines, et, tout à côté, des naïvetés. Peu de monde, mais en revanche rien de cette uniformité si décente et si maussade qui donne à un cercle de femmes du monde l'air d'une douzaine de poupées tirées par des fils d'archal. A propos d'un petit réduit que j'espérois obtenir à Madrid, je lui disois : « Je le meublerai comme il conviendra; vous en aurez la clef, et vous irez vous y reposer. » Suard ajouta : « Pourquoi pas quand il y sera? » Elle répondit : « Je le voudrois bien; mais cela ne se peut pas. » Cela avec un air, un son de voix et des yeux! Puis, se tournant du côté de Suard, elle ajouta : « Mais voyez-vous comme cela glisse sur lui? — Cela est vrai, dit Suard; mais pourquoi? — Par une raison, dit-elle, dont je l'estime infiniment et qui vous feroit rougir. »

Toutes les idées que vous avez eues me sont aussi venues par la tête; mais je les ai chassées comme des suggestions du malin esprit. Les menées obscures d'un homme dégénèrent tôt ou tard en une espèce de fumée qui en enveloppe plusieurs autres.

Le baron jette feu et flamme de ce qu'on ne me voit point. J'irai demain, quoique je sois invité de

passer la journée à Massy. La dame de Massy est toujours aussi folle; elle avoit tout à l'heure dans son comptoir, à côté d'elle, une femme assez jolie et que je remarquai. « Allons donc! m'a-t-elle dit tout bas, vous faites comme si vous ne vous y connoissiez pas. » Et puis, en haussant les épaules: « De petits yeux, de gros tetons, beauté de province. »

Ce n'est pas Gaschon, c'est l'abbé ***. Cette pauvre femme de l'Isle m'a conté toute sa déconvenue : c'est une pitié qui fend le cœur. Séduite, grosse, moribonde, abandonnée, et mille autres traits moins atroces et plus vils! Ainsi, il n'y a plus un grain d'estime. L'amour s'en va à tire-d'aile; il n'y a plus que la vanité qui souffre, et la preuve, c'est que, quand je lui ai bien montré l'ingratitude de son amant, elle souffre moins. Il y a quelques jours qu'elle étoit malade, lui menacé de le devenir, et elle lui disoit d'un ton charmant : « Qui est-ce qui vous soignera? Vous devriez bien attendre que je me porte mieux. » Au demeurant, les confidences de sa rivale recommencent. Quelle position! Que feriez-vous en pareil cas? — En pareil cas! si vous étiez obsédée d'amans! moi, je m'en irois chercher une femme moins occupée.

Non, Saurin ne sera plus des nôtres : il y a un certain beau-frère dont il craint la rencontre. On dit que sa femme est grosse. Avant son mariage, il

détestoit les femmes grosses. Voilà un sentiment bien dénaturé! Qu'en dites-vous? Pour moi, cet état m'a toujours touché. Une femme grosse m'intéresse; je ne regarde pas même celles du peuple sans une tendre commisération.

Notre despote, par la défense qui vous blesse, vouloit prévenir la tracasserie qu'il prévoyoit. Sa dame vient de m'écrire qu'on lui a fait bien du mal : j'entends tout ce que cela signifie.

Vous allez donc avoir le jeune et vermeil Fayolle? S'il étoit curieux, lui?

Je vous écris aujourd'hui samedi, afin que ma lettre parte demain. Autre cas de conscience qu'il faut que je vous propose avant que de la fermer : celui-ci m'embarrasse plus que le premier. Une femme sollicite un emploi très-considérable pour son mari; on le lui promet, mais à une condition que vous devinez de reste. Elle a six enfans, peu de fortune, un amant, un mari; on ne lui demande qu'une nuit. Refusera-t-elle un quart d'heure de plaisir à celui qui lui offre en échange l'aisance pour son mari, l'éducation pour ses enfans, un état convenable pour elle? Qu'est-ce que le motif qui la fait manquer à son mari en comparaison de ceux qui la sollicitent de manquer à son amant? La chose a été proposée tout franchement par un certain homme qui serroit une fois les mains à une certaine femme de mes amies. On lui a accordé

quinze jours pour se déterminer... Comme tout se fait ici! Un poste vaque, une femme le sollicite; on lève un peu ses jupons, elle les laisse retomber, et voilà son mari, de pauvre commis à cent francs par mois, M. le directeur à quinze ou vingt mille francs par an. Cependant quel rapport entre une action juste ou généreuse et la perte voluptueuse de quelques gouttes d'un fluide? En vérité, je crois que Nature ne se soucie ni du bien ni du mal; elle est toute à deux fins : la conservation de l'individu et la propagation de l'espèce.

A propos de cela, pourriez-vous me dire pourquoi il y a de beaux vieillards et point de belles vieilles?

Voilà le billet de loterie que vous m'avez demandé.

Qui est-ce qui a manqué à Vialet? Sont-ce ses protecteurs? est-ce l'abbé de Breteuil? Nous sommes toujours à ses ordres.

Les libraires viennent enfin de m'accorder, outre la rente de quinze cents livres qu'ils me font jusqu'à la fin de l'ouvrage, outre trois cent cinquante livres par volume de planches (et il y en aura quatre), outre trois cent cinquante livres par volume de discours (et l'on peut compter sur huit), les cinq cents livres par volume de discours qu'ils faisoient à d'Alembert : ce sera environ quinze mille francs dans l'intervalle de cinq

ans, sans compter mon petit pécule de province et la négociation de l'abbé Raynal, qui n'est pas tout à fait désespérée.

Enfin ma sœur se sépare au mois de septembre d'avec ce maudit saint qui la faisoit damner. Cette conduite ingrate l'a brouillé avec son évêque et avec tous ses amis. Il se relègue dans le fond d'un de nos faubourgs, au milieu de la plus vile canaille de la ville, et il se voue à entendre le reste de sa vie, depuis quatre heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures après midi jusqu'à huit heures du soir, les impertinences d'une vingtaine de bégueules qu'il dirige. Voilà-t-il pas une vie bien utile à la société!

Cet *Horace* en question, dont la couverture me sera si précieuse et que je regarderai plus souvent et avec plus de plaisir que le livre, je ne l'ai pas encore : ce sera pour le courant de la semaine prochaine, à ce que dit Mme Wallayer, en me regardant d'un œil tendre qui ne ment pas.

Adieu, chère et bonne amie. La chère sœur est-elle arrivée? Il me semble que ce mal de sein ne m'inquiète guère et que c'est une affaire de circonstance; quant au reste, qui est-ce qui n'a pas eu les pieds un peu gonflés par les chaleurs qu'il a fait? Lorsque notre Uranie sera auprès de vous, je ne m'informerai plus du tout de votre santé. Tout se porte bien autour de moi. Je suis charmé de ma

petite, parce qu'elle raisonne tout ce qu'elle fait. « Angélique, ce passage vous embarrasse? regardez sur votre papier. — Le doigté n'est pas écrit sur mon papier, et c'est là ce qui m'arrête. — Angélique, je crois que vous passez une mesure. — Comment la passerois-je, puisque j'en tiens encore l'accord sous mes doigts? » Quel dommage que l'éducation réponde si mal aux talens naturels! La jolie femme que ce seroit un jour! Mais cela n'entend du soir au matin que des quolibets, des sottises. Quoi que j'en fasse dans la suite, il restera toujours quelques vestiges de cette première incrustation mauvaise. Si cela appartenoit à Mme Le Gendre, quelle joie elle éprouveroit lorsque cet enfant se jetteroit à son cou, les bras ouverts, en lui disant : « Maman, baisez-moi! Je vois bien que vous êtes encore fâchée, car vous ne me baisez pas de bon cœur! » Adieu, ma bonne amie; n'oubliez pas celui que rien ne distrait de vous. Samedi, quatorzième lettre.

LXIX

Ce 5 août 1762.

Vous me rendez attentif à tous les momens de ma journée. Un dévot qui doit compte à son directeur de ses pensées, de ses actions, de ses omissions, ne s'épie pas plus scrupuleusement.

J'ai commencé ma semaine par me quereller avec M. de La...

Je ne saurois m'accommoder de ces gens stricts; ils ressemblent à ces écureuils du quai de la Feraille qui font sans cesse tourner leur cage, les plus misérables créatures qu'il y ait. Je laisse un peu reposer la mienne.

J'avois donné un manuscrit à copier à un pauvre diable. Le temps pour lequel il me l'avoit promis expire, et, mon homme ne reparoissant point, l'inquiétude m'a pris : je me suis mis à courir après lui. Je l'ai trouvé dans un trou grand comme ma main, presque privé du jour, sans un méchant bout de bergame qui couvrît ses murs, deux chaises de paille, un grabat avec une couverture ciselée de vers, sans draps, une malle dans un coin de la cheminée, des haillons de toute espèce accrochés

au-dessus, une petite lampe de fer-blanc à laquelle une bouteille servoit de soutien; sur une planche une douzaine de livres excellens. J'ai causé là pendant trois quarts d'heure. Mon homme étoit nu comme un ver, maigre, noir, sec, mais serein, ne disant rien, mangeant son morceau de pain avec appétit, et caressant de temps en temps sa voisine sur ce misérable châlit qui occupoit les deux tiers de sa chambre. Si j'avois ignoré que le bonheur est dans l'âme, mon Épictète de la rue Hyacinthe me l'auroit bien appris.

Deux mots plaisans, l'un de Piron, à l'occasion de l'aventure du prince de Bauffremont. Vous la savez, cette aventure; mais si, par hasard, vous ne la savez pas, comment vous la dirai-je?... Il étoit à Saint-Hubert avec le roi. Parmi les gardes, il y avoit un jeune Suisse à qui il vouloit persuader à toute force qu'avec un joli garçon il y avoit cent occasions où l'on pourroit se passer d'une jolie femme. Le roi a mal pris la chose. On a envoyé M. de Bauffremont dans ses terres; il a été privé du cordon bleu qu'il étoit sur le point d'obtenir, et Piron a dit « qu'il ne s'en est fallu que de l'épaisseur d'un Suisse qu'il ne l'ait eu ».

Il y a quelques jours que M. *** disoit à sa nonchalante moitié, qu'il tracassoit et qui ne s'en émouvoit pas davantage : « Madame, vous ne savez ni vous défendre ni crier; vous êtes, de

toutes les femmes que je connoisse, la plus propre pour un viol et la moins propre pour une jouissance. »

En amour, un sot l'emporte communément sur un homme d'esprit : on aime mieux dominer un idiot que d'être subjugué par un autre. Celui-là fait valoir l'amour-propre que celui-ci mortifie, et ne vous croyez pas exceptée de la règle : vous m'aimeriez peut-être moins si je le méritois davantage.

Nous revenions dimanche passé de chez M. ***, après souper, Suard et moi. Le temps s'étoit rafraîchi, il faisoit clair de lune; la promenade nous plut, et nous la continuâmes jusqu'à une heure du matin. Il croit qu'un homme peut devenir amoureux de la femme de son ami sans s'en apercevoir. « Mais, à ce propos, lui disois-je, quoi! est-ce que le soir, le matin, quand il se couche, quand il s'éveille, il ne trouve pas qu'elle est blanche comme un lis, qu'elle a les yeux charmans, qu'elle est d'une taille élégante? est-ce qu'il ne voit pas sa gorge s'élever et s'abaisser? est-ce qu'au milieu de cette rêverie-là les sens sont tranquilles? Allez, celui qui s'y trompe est plus bête... — Mais est-ce que vous trouvez cela si bête? — Sans doute... » Etc., etc.

J'ai été témoin, il n'y a pas longtemps, d'une bonne action et bien faite. Une pauvre femme

avoit un procès contre un prêtre de Saint-Eustache; elle n'étoit pas en état de le poursuivre : un honnête homme indigné s'en est chargé. On a gagné; mais, lorsqu'on a été chez le prêtre pour mettre la sentence à exécution, il n'y avoit plus ni prêtre, ni meubles, ni quoi que ce soit. Cela n'a pas empêché la pauvre femme de sentir l'obligation qu'elle avoit à son protecteur : elle est venue l'en remercier et lui témoigner le regret qu'elle avoit de ne pouvoir lui rembourser les frais de la plaidoirie. En causant, elle a tiré une mauvaise tabatière de sa poche, et elle ramassoit avec le bout de son doigt le peu de tabac qui restoit au fond. Son bienfaiteur lui dit : « Ah! ah! vous n'avez point de tabac! Donnez-moi votre tabatière, que je la remplisse. » Il a pris la tabatière et il a mis deux louis au fond, qu'il a couverts de tabac. Voilà une action généreuse qui me convient, et à vous aussi, n'est-ce pas? Donnez; mais, si vous pouvez, épargnez au pauvre la honte de tendre la main.

Nous avons eu, Grimm et moi, lundi matin, une grande conversation. Je ne vois goutte au fond de son âme, mais je ne saurois la soupçonner. C'est, depuis deux ans, toujours à son avantage que les choses obscures se sont éclaircies. Sa conduite ressemble comme deux gouttes d'eau à celle de Grandisson dans les premiers volumes; il sent bien qu'il a contre lui les apparences et le juge-

ment des indifférens, dont il ne se soucie guère. Au reste, il dit que, si nous allons jamais à Rome, il m'expliquera le mystère de sa conduite dans le Panthéon.

Je viens de recevoir un billet de cette pauvre Mme Riccoboni. Elle est désolée, elle ne peut digérer les impertinentes satires qu'on fait d'elle et de ses ouvrages; elle dit : « Si un coquin cassoit les fenêtres d'une blanchisseuse, le commissaire en feroit justice... On m'ôte mon ouvrage, on m'insulte, et personne ne dit mot. » Eh bien! voilà donc le fond de l'âme d'un auteur! Il veut plaire même à ceux qu'il méprise : l'éloge de mille gens d'honneur, d'esprit et de goût, ne le console pas de la critique d'un sot; il oublie la voix douce et flatteuse de ceux-ci, et le cri importun de celui-là retentit sans cesse à son oreille. On ne peut se résoudre à une injustice de tous les temps; on veut être excepté d'une loi dure, à la vérité, mais qui s'est exécutée depuis la création du monde sur tout ce qu'il y a eu de grands hommes : il faut que l'homme meure; il faut que l'homme supérieur soit persécuté.

A propos de cette petite fille à laquelle vous promettiez un avenir aussi malheureux qu'à sa mère, rassurez-vous : elle n'est plus. Je sais à présent ce que c'est que l'excès de la tendresse maternelle. On avoit eu l'imprudence de laisser mon-

ter cette malheureuse femme pour être témoin de l'agonie de son enfant : elle en a perdu le jugement, elle a été folle, mais folle tout à fait, à craindre pendant plusieurs jours que cela ne revînt pas. Si je pouvois me rappeler ses discours et ses actions, je vous déchirerois l'âme. Je suis toujours de moins en moins content du père : il avoit un billet de cent pistoles à toucher; son enfant se mouroit, la mère s'en arrachoit les cheveux; il n'y étoit pas : c'étoit moi qui la consolois. Cet événement, qui lui cause aujourd'hui tant de peine, n'est peut-être pas le plus malheureux de sa vie; je lui laissois entrevoir cette consolation, et elle s'écrioit : « Monsieur, laissons cela; c'est ma fille, n'ajoutons pas un avenir cruel à un présent qui est affreux. »

Voilà un paquet de lettres que je vous envoie.

Grimm explique tout dans l'affaire de M. Vialet. Il prétend que nous avons agi avant les protecteurs qu'on avoit auprès du chancelier, etc. — Cela se peut. — Et qu'il n'y a personne à accuser. — J'y consens.

M. de Prisye est donc à Paris? On n'entend non plus parler de moi que si j'étois à la Chine? C'est que j'y suis en effet pour ceux que je ne me soucie pas trop de voir. Si l'on me pardonne tout à condition que je ne serai pas coupable envers vous, je les prends au mot et je reste chez moi. Je

ne veux pas que les oreilles vous tintent trop fort. Si vous saviez comment je me porte! quelles couleurs! quel visage! quel embonpoint! la belle santé de reste!

Adieu, ma tendre, mon unique amie. Venez me faire des jours heureux; venez me dire que vous m'aimez; venez me le prouver... J'ai quelques momens d'impatience, mais ils sont courts; je sens que jamais ils ne m'entraîneront à rien que je ne puisse vous avouer : vous êtes et vous serez tout le bonheur de ma vie; aucun plaisir que ma Sophie ne le partage. *Valeant aliæ.* Il n'y en a qu'une pour moi. Je date pour vous obéir.

LXX

Paris, ce 8 août 1762.

Nous avons passé la semaine à consoler cette pauvre femme. J'ai cru qu'elle en perdroit l'esprit. Le premier jour, elle n'ouvrit la bouche qu'une fois : ce fut pour appeler son enfant. Le lundi au soir, après souper, elle chantoit et ses enfans dansoient en rond. On les couche. La plus jeune et la plus aimable, celle qu'elle a perdue, dormit comme

à l'ordinaire; on la leva, le mardi matin, gaie, fraîche et vermeille; à midi, la fièvre la prend; le soir, elle est sans connoissance; à minuit, elle est morte. Je permets de s'affliger à ceux qui perdent des enfans comme celui-là : elle étoit blanche comme la neige, faite à peindre, d'une figure tout à fait piquante; et puis de la naïveté, de la finesse, de la sensibilité, une originalité de caractère comme on ne l'a point à cet âge. La vie n'est pas une perte pour cet enfant, mais l'enfant est une vraie perte pour ses parens. Ils en avoient six : c'est celui qui les consoloit de l'existence des autres qui leur est enlevé. En vérité, je ne sais si cela n'est pas plus cruel que de n'en avoir qu'un et de le perdre. Je crains que la mère n'en fasse une maladie. Damilaville en est inconsolable. Voilà le seul chaînon qui l'attachoit rompu. Par honneur, par décence, par humanité, nous tiendrons encore quelque temps; mais gare que le peu qui reste de tendresse ne s'en aille avec la douleur! Une bonne leçon pour ceux qui ont plusieurs enfans et qui laissent percer leur prédilection, c'est que les frères et les sœurs n'ont point été touchés de la mort de leur petite sœur. Il y a pis : quand on l'a apprise au plus jeune, il s'est mis à rire, et depuis ils sont tous devenus jaloux et chagrins des regrets de leurs parens. Voici un trait de ressentiment d'un enfant qui se croyoit haï de son père : le père

mourut, et l'enfant frappoit d'un fouet le cadavre en l'insultant. J'ai vu cela... Je ne sais pourquoi je me rappelle et vous redis cette horreur. Les enfans sont vindicatifs et cruels.

Voici un passage du Métastase qui est bien vrai et qui peint fortement la tendresse des mères : il en introduit une qui a perdu son fils, et que l'on cherche à résigner à son sort par l'exemple d'Abraham, qui avoit conduit le sien sur la montagne; il lui fait répondre : *Ah! Dieu n'auroit jamais donné cet ordre à sa mère!* Nous enlevâmes la nôtre le premier jour, et nous la conduisîmes hors de chez elle; le second jour, nous la promenâmes à l'Étoile; le troisième, à Vincennes : deux endroits où j'ai passé des momens tristes et des momens doux. Hier, je lui fis compagnie toute la soirée. Damilaville étoit allé à la Briche malgré le mauvais temps; nous y dînerons aujourd'hui. J'aime mieux essuyer les larmes de ceux qui sont malheureux que de partager la joie des autres.

Vous devez avoir maintenant à côté de vous la chère sœur et votre neveu. Quand vous aurez embrassé notre Uranie mille fois pour vous, vous l'embrasserez deux ou trois fois pour moi, où vous voudrez, sur les yeux, sur le front, sur les joues; mais j'aime mieux sur le front : c'est là que son âme réside. Si la résolution qu'elle a prise de s'apprivoiser tient encore, dites-lui de prendre garde

de semer des fleurettes sur une belle étoffe pleine et unie. Il faut bien du goût et de l'art pour faire serpenter une guirlande autour d'une colonne sans détruire sa noblesse. Toutes ces petites vertus de société auxquelles elle ne se pliera jamais de bonne grâce ne vont point avec la franchise et la sévérité de son caractère. Mme Le Gendre, mon Uranie, jolie, polie, attentive, prévenante, affable, souriante, souple, révérencieuse! Cela ne se peut. Qu'elle reste comme Nature l'a faite, grave, sérieuse, noble et pensante. Nature l'a faite grande et noble : la voilà qui se fait petite et jolie. Si elle prend pour tout le monde cet air charmant qu'elle a pour nous quelquefois, comment en serons-nous touchés?

J'ai bien peur que ce petit neveu, dont vous disposez comme il vous plaît, ne se trouve souvent entre ses deux tantes, lorsqu'elles aimeroient bien autant être seules. Si vous vous attachiez adroitement à lui rendre son ignorance incommode, peut-être se détermineroit-il à s'instruire. Essayez.

Honnête ou fripon, il faut donner un écu à Roger, et six francs à Mlle Clairet.

Ce que je ferois à votre place? Je n'asseoirois pas légèrement le plus grand de tous les soupçons. On n'est pas coupable pour n'oser lever les yeux; innocent, on les baisse quelquefois pour ne pas regarder celui qui accuse injustement et nous offense.

Les habitans de Genève ont fort embarrassé leurs ministres. On ne sait encore ce que cela deviendra.

Les jésuites ont été jugés vendredi au soir ; à minuit, les chambres étoient encore assemblées. Aussitôt que les arrêts paroîtront, je les ferai partir pour Isle.

Il y a deux nouveaux papiers sur l'affaire des Calas : ce sont des espèces de requêtes adressées à M. le chancelier par les frères. Si on ne les imprime pas incessamment, je vous les ferai copier.

Vous êtes étonnée de l'atrocité de ce jugement de Toulouse ; mais songez que les prêtres avoient inhumé le fils comme martyr, et que, s'ils avoient absous le père, il auroit fallu exhumer et traîner sur la claie le prétendu martyr. Il y a un des juges qui en a perdu la tête. C'est Voltaire qui écrit pour cette malheureuse famille. O mon amie ! le bel emploi du génie ! Il faut que cet homme ait de l'âme, de la sensibilité ; que l'injustice le révolte et qu'il sente l'attrait de la vertu. Eh ! que lui sont les Calas ? qui est-ce qui peut l'intéresser pour eux ? quelle raison a-t-il de suspendre des travaux qu'il aime pour s'occuper de leur défense ? Quand il y auroit un Christ, je vous assure que Voltaire seroit sauvé.

Adieu, ma bonne et tendre amie. *Si je vous aime ?* De toute mon âme, oui, de toute mon âme, et j'éprouve, en vous le disant, une émotion au fond

de mon cœur qui m'assure que je dis vrai. Vous connoissez bien cet oracle-là.

Mes deux cas de conscience, quand en aurai-je la décision ?

Je ne sais ce que l'homme du premier disoit à la fille qui le sollicite, mais j'entendis qu'elle lui répondoit : « Quand il en sera temps, vous habiterez. D'ici à ce temps, ne vous avisez pas seulement de regarder ma porte. »

Adieu encore une fois, mes bonnes et tendres amies. Vous voilà donc réunies pour deux mois dans mes lettres! Eh bien! chère sœur, je l'aime autant et plus que jamais. Les hommes ne sont donc pas aussi méchans qu'on les fait? Cela ne vous séduira-t-il point? Le bonheur dont elle jouit seroit bien fait pour vous, si vous vouliez. Mourrez-vous sans savoir ce que c'est que de faire un heureux? Hélas! oui.

LXXI

Paris, ce 12 août 1762.

Voilà, mon amie, le billet d'enterrement des jésuites. Je l'ai rogné le plus court que j'ai pu

pour le déguiser à la poste; mais j'ai chiffré toutes les pages. Me voilà délivré d'un grand nombre d'ennemis puissans. Qui est-ce qui auroit deviné cet événement il y a un an et demi? Ils ont eu tant de temps pour prévenir ce coup qu'il falloit ou qu'ils eussent bien peu de crédit, ou que le roi eût bien résolu leur destruction. C'est le dernier qui est le plus vraisemblable. L'affaire du Portugal aura jeté sur l'affaire de France quelque lueur qui les aura montrés au monarque sous un aspect odieux; il aura attendu le moment de se défaire de gens qui l'avoient frappé et qu'il voyoit sans cesse la main levée sur lui. Celui de la banqueroute scandaleuse du père La Valette aura paru favorable. Ils se mêloient de trop d'affaires. Depuis environ deux cents ans qu'ils existent, il n'y en a presque pas un qui n'ait été marqué par quelque forfait éclatant; ils brouilloient l'Église et l'État. Soumis au despotisme le plus outré dans leurs maisons, ils en étoient les prôneurs les plus abjects dans la société ; ils prêchoient au peuple la soumission aveugle aux rois, l'infaillibilité du pape, afin que, maîtres d'un seul, ils fussent maîtres de tous; ils ne reconnoissoient d'autre autorité que celle de leur général; il étoit pour eux le Vieux de la Montagne. Leur régime n'est que le machiavélisme réduit en préceptes. Avec tout cela, un seul homme, tel que Bourdaloue, pouvoit les sauver; mais ils ne

l'avoient pas. Ce qu'il y a de plaisant, c'est la bonne foi avec laquelle les jansénistes triomphent de leurs ennemis; ils ne voient pas l'oubli dans lequel ils vont tomber : c'est la fable des deux chevrons arc-boutés et en querelle avec le faîte de la maison. Le maître, impatienté de leur mésintelligence, abattit l'un, et l'autre tomba. Les évêques mécontens entendent bien mieux leur affaire. Cette boutique de jésuites contenoit toutes sortes de denrées, bonnes, mauvaises; mais elle étoit bien fournie. Ceux qui la tenoient étoient de grands charlatans; ils amassoient autour d'eux beaucoup de gens, et la barque de saint Pierre voguoit. Ces événemens font bien rire les philosophes. Au reste, ces bons Pères avoient conservé de l'espérance jusqu'à la dernière extrémité, à en juger par la surprise et la consternation qu'on leur a vues lorsqu'on leur a signifié les arrêts. Plusieurs avoient l'air de malfaiteurs qu'on a condamnés. Un homme de ma connoissance, constitué au milieu d'eux par son état et par les circonstances, ne les aimant pas à beaucoup près, n'a pu résister au spectacle de leur désespoir et s'est retiré. Aujourd'hui même on les plaint; demain on les chansonnera; après-demain on n'y pensera plus : c'est le caractère du joli peuple françois.

Toute la matinée d'hier mercredi, ils la passèrent à dire et à faire dire des messes dans leurs trois

églises, et à demander leur conservation à Dieu, qui ne les a pas exaucés. Entre onze heures et midi, il y avoit dans leur cour un troupeau de dévotes qui se tordoient les mains, qui s'arrachoient leurs coiffes et qui hurloient comme des insensées. Vous vous doutez bien de la rumeur que tout cela fait ici. On attend sous quelques jours un troisième arrêt du Parlement dont j'ignore l'objet, et, immédiatement après, un édit du roi confirmatif des arrêts du Parlement.

Il me semble que j'entends et que je vois Voltaire; il lève ses yeux et ses mains au ciel; il dit : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum*. Cet homme incompréhensible a fait un papier qu'il appelle un *Éloge de Crébillon*. Vous verrez le plaisant éloge que c'est : c'est la vérité; mais la vérité offense dans la bouche de l'envie. Je ne saurois passer cette petitesse-là à un si grand homme. Il en veut à tous les piédestaux; il travaille à une édition de Corneille. Je gage, si l'on veut, que les notes dont elle sera farcie seront autant de petites satires. Il aura beau faire, beau dégrader, je vois une douzaine d'hommes chez la nation qui, sans s'élever sur la pointe du pied, le passeront toujours de la tête. Cet homme n'est que le second dans tous les genres.

Mais en voilà assez des autres : un mot de moi. Je passe mes jours en deux infirmeries. Ma femme

et son domestique sont indisposés; celle de l'Isle est tombée dangereusement malade, comme je l'avois prévu : c'est un serrement de gorge qu'on ne sauroit dissiper. Toutes les huiles, tous les gargarismes, tous les nids d'hirondelle de la Sainte-Chapelle n'y feront rien.

Si Morphyse avoit pitié du jeune homme, et que son ennui abrégeât votre séjour! Je rapporte tout à votre séjour à Paris.

J'ai l'exemplaire de Rousseau. Qu'en ferai-je? Faut-il en faire un paquet et vous l'envoyer?

Ce Comus, dont les tours de passe-passe les tracassent, n'est pas sorcier, à coup sûr, et cela me suffit.

Notre chère sœur ne m'oublie pas, j'en suis certain; mais vous oubliez souvent, vous, de me dire qu'elle se souvient de moi. Cela me fait pourtant grand plaisir, et vous ne l'ignorez pas. Vous l'avez donc embrassée, cette chère sœur? Combien vous avez eu de plaisir! comme le cœur vous a palpité à toutes deux! comme Morphyse vous examinoit! comme elle en étoit jalouse! comme elle en aura redoublé de froid pour l'une et d'humeur pour l'autre! comme elle me venge actuellement de la froideur des deux ou trois premières lettres que je vais recevoir!

Je vous promets que cela n'est pas trop aisé de rompre son caractère et de se faire petit, petit,

petit, pour être de niveau avec les autres, leur persuader qu'ils ont autant d'esprit qu'un homme à qui l'on en accorde, et les mettre bien à leur aise.

C'est d'une goutte-sereine que Grimm est menacé, et d'avance je vous préviens que son bâton et son chien sont tout prêts.

L'affaire de l'abbé Raynal est au diable. Ils se moquent de moi, et ils me soutiennent tous que l'abbé Raynal ne m'a rien promis. Je n'ai pas été trop attrapé, car je n'y comptois pas trop. Avec un peu plus de loisir, j'aurois peut-être fait beaucoup de châteaux en Espagne que je n'aurois pas vus s'évanouir sans peine. Voilà un des grands bonheurs de l'homme occupé : l'espérance le leurre moins, le présent l'occupe trop pour qu'il se fatigue les yeux à regarder à perte de vue dans l'avenir. Il n'y a ni lieu, ni temps, ni espace, pour celui qui médite profondément. Cent mille ans de méditations comme cent mille ans de sommeil n'auroient duré pour nous qu'un instant sans la lassitude, qui nous instruit à peu près de la longueur de la contention.

Adieu, ma bonne amie; je vous embrasse de toute mon âme. Comme nos journées passent à présent rapidement! Chère amie, dispensez-moi de dater; mais comptez que je vous écris tous les dimanches et tous les jeudis sans manquer.

LXXII

Paris, ce 15 août 1762.

Non, Mademoiselle, non, Mme de *** n'est point du tout coquette... Il n'y a qu'un imbécile qui puisse se promettre quelque récompense des soins qu'on lui offre et qu'elle accepte ; elle se moque de toutes leurs singeries, et cela est évident : elle ne cherche point à plaire. Rien de faux dans son propos, rien d'apprêté dans sa parure. Dites-lui, comme son mari : « Mais, Madame, vos tetons ne reviennent pas » ; et elle répond : « Je m'en consolerois bien si j'avois des fesses. Faute de ce, je ne saurois aller à cheval sans me blesser : cela est triste. » Aux observations peu obligeantes qu'elle permet qu'on fasse et qu'on fait quelquefois assez librement sur ce qu'on voit de sa personne, elle en ajoute même sur ce qu'on ne voit pas, et je ne me suis jamais aperçu que ces confidences lui coûtassent, fussent peu naturelles, ou qu'elle fût secrètement fâchée de celles qu'on avoit risquées, ou de celles qui lui étoient échappées. Une déclaration en forme ne lui plaît ni ne la blesse ; on ne peut pas lui reprocher de l'avoir

amenée. Au milieu de l'essaim empressé de ses serviteurs, elle est également tranquille pour tous; elle ne cherche point à semer entre eux des jalousies, des soupçons, à les réveiller par des préférences. Tout cela se fait bien sans qu'elle s'en mêle; elle est absolument sans manége.

Vous décidez bien vite le second de mes cas de conscience! On a tout fait pour sa passion, et vous voulez qu'on ne fasse rien pour le bonheur d'un mari, pour la fortune d'une pépinière d'enfans, parmi lesquels peut-être il y en a qui n'appartiennent point au mari! Il ne s'agit pas d'accroître son aisance, il faut encore s'exposer à perdre celle qu'on a; et, pour répondre à tous vos scrupules, on n'exige la récompense qu'après le service rendu. *Piano, di grazia.*

Je ne me tiens pas pour battu sur la question des beaux vieillards qui sont, et des belles vieilles qui ne sont pas. Il me semble que vous m'avez très-bien prouvé qu'il y avoit également de belles vieillesses en hommes et en femmes; mais il y a bien de la différence entre être un beau vieillard et avoir une belle vieillesse. Peut-être n'est-on pas un beau vieillard sans avoir une belle vieillesse, et encore dis-je peut-être; mais on peut certainement, et rien n'est plus commun que d'avoir une belle vieillesse et n'être pas un beau vieillard. J'y ai rêvé un moment, et il me semble qu'il y a des raisons

physiques et morales de cette distinction des deux sexes dans un âge avancé. Les femmes semblent n'être destinées qu'à notre plaisir. Lorsqu'elles n'ont plus cet attrait, tout est perdu pour elles : aucune idée accessoire qui nous les rende intéressantes, surtout depuis qu'elles ne nourrissent ni n'élèvent leurs enfans. Autrefois une gorge flétrie étoit encore belle : elle avoit allaité tant d'enfans! Dans la douleur, une mère déchiroit son vêtement, découvroit sa poitrine et conjuroit son fils par ce sein qui l'avoit nourri. Ce n'est plus cela. S'il étoit possible qu'il y eût une belle tête de vieille, les haillons qui la couvrent la dépareroient. Nous, nous avons la tête nue : on voit la forêt de nos cheveux blancs; une longue barbe rend notre visage respectable ; nous conservons sous une peau ridée et brunie des muscles fermes et solides. La nature douce, molle, replète, arrondie de la femme, toutes qualités qui font qu'elle est charmante dans la jeunesse, font aussi que tout s'affaisse, tout s'aplatit, tout pend, dans l'âge avancé. C'est parce qu'elles ont beaucoup de chair et de petits os à dix-huit ans qu'elles sont belles; c'est parce qu'elles ont beaucoup de chair et de petits os que toutes les proportions qui forment la beauté disparoissent à quatre-vingts ans. Quelle différence de front et de joues d'un vieillard et d'une vieille, de leurs bras, des épaules, de la poitrine, du dos, des cuisses

et du reste ! Nous changeons sans doute comme les femmes avec le temps ; mais le temps ne nous décompose pas tant qu'elles. Les proportions s'altèrent moins partout, parce que partout nous avons les chairs plus compactes, les muscles plus durs et toute la charpente plus grosse. Les exemples que vous me citez ne sont pas de belles vieilles, prenez-y garde, mais de vieilles qui paroissoient jeunes, qui n'avoient pas leur âge ou qui avoient une belle vieillesse. Une belle vieille a rapport à la beauté ; une belle vieillesse a rapport à la santé. Je cause librement de tout cela avec vous, mes amies, parce que vous avez l'esprit excellent et que vous vous occupez tous les jours à réparer ce que l'âge vous enlèvera par des qualités solides qui vous resteront malgré le temps et les années. Un grand sens, une belle âme, un cœur noble, sensible et élevé, tels que l'ont mes deux sœurs, est exempt de rides, si elles atteignent un âge avancé. Combien leur présence rappellera de bons discours et de bonnes actions à ceux qui les auront connues ! Mais il n'en sera pas de même pour les autres : voilà la différence du rôle qu'on a fait pendant la vie. Le nôtre est public : domestique, il est présumé, au lieu qu'on suppose qu'une femme a vécu sans rien faire si l'on n'en est instruit. J'ai dit. Décidez.

Ne dites point de mal de mes libraires : ils font

tout ce que j'ai exigé. Voilà l'équité qu'il faut attendre de tout le monde. La générosité consisteroit à aller au delà. Reste à savoir si on en peut exiger d'un homme dans son état, d'un marchand dans son comptoir, d'un procureur dans son étude, d'un libraire dans sa boutique : c'est là qu'il vend son temps, son industrie, son savoir-faire, et qu'il doit en tirer le meilleur parti possible, s'il veut qu'on l'appelle bon commerçant, bon procureur, bon libraire.

Un homme s'est avisé de faire et de publier une mauvaise traduction du *Joueur,* qui, loin de me nuire, fait au contraire désirer la mienne, qui paroîtra avec *Miss Sara Sampson, la Fatale Curiosité, le Marchand de Londres* et d'autres pièces qui se ressemblent et que je donnerai avec des discours qui vaudront peut-être la peine d'être lus.

Vous n'avez pas encore cette sœur si aimée, si désirée, si nécessaire à votre bonheur, et qui le sait. Qu'est-ce donc qui la retient ? Si elle n'est pas à côté de vous, elle est aussi fâchée que vous.

Ce n'est pas assez que de faire lire le jeune homme, il faut aussi le faire parler sur la lecture, qui en deviendra pour vous et pour lui plus instructive et plus intéressante. Au reste, n'accusez pas trop les parens : c'est Nature qui avoit commencé par ne rien faire qui vaille; ils ont achevé. Je pardonne au père son libertinage, mais je ne saurois

lui pardonner son hypocrisie. La vilaine bête que c'est ! Et puis cet enfant qui cherche à connoître la turpitude de son père et qui la révèle me choque plus fortement encore que sa vile morale.

J'ai une foule de choses intéressantes à vous envoyer : la suite des papiers sur les Calas, l'*Éloge de Crébillon*, etc., etc. Combien je vous prépare de plaisirs et de peines ! N'oubliez pas de me demander, après que vous aurez lu l'histoire du père, quelle étoit cette réflexion qui me causoit une douleur mortelle ; mais peut-être la ferez-vous comme moi.

Nous allâmes hier, Damilaville et moi, à la Briche. J'y étois appelé par Mme d'Épinay.

A une autre fois le sujet de ce petit voyage et la description de la maison, qui est charmante. C'est là qu'il faut aller s'établir, et non dans le sublime et ennuyeux palais de la Chevrette.

Nous ramenâmes Grimm. Son amie vient le prendre mardi à Paris, et le mercredi ils partent ensemble pour Étampes, où ils passeront une quinzaine chez Mlle de Valory.

Adieu, mon amie ; je baise votre front, vos yeux et votre menotte sèche, qui me plaît autant qu'une potelée. C'est bien de cela qu'il s'agit à quarante-cinq ans !

Il y a près d'un mois que je n'ai paru chez le baron. Il faut porter cette lettre sur le quai Saint-Bernard, aller de là à la butte Saint-Roch, et peut-

être revenir de la butte Saint-Roch sur le quai, car il n'est pas sûr que le baron soit à Paris. Adieu, celle que j'aimerai tant qu'elle sera, tant que je serai.

Le jour de Notre-Dame, la fête de ma petite.

LXXIII

Paris, le 19 août 1762.

Combien j'aurois de choses intéressantes à vous dire, si j'en avois le temps! Mais la matinée s'est passée tout entière à lire un ouvrage sur l'institution publique. C'eût été la chose la plus utile et la plus praticable pour un royaume tel que le Portugal, qui se renouvelle ; pour nous, c'est autre chose. Les mauvais usages, multipliés sans fin et invétérés, sont devenus respectables par leur durée et irréformables par leur nombre. Cette lecture faite, il a fallu faire répéter à ma petite sa leçon de clavecin : c'est une tâche que je me suis imposée, parce qu'elle me plaît et qu'elle lui sert, et à laquelle je ne manque guère. Cela fait, il étoit dix heures; il y avoit deux heures au moins que l'on m'attendoit à l'atelier, où j'ai couru (car on court presque tou-

jours pour arriver trop tard), et où j'ai trouvé un fardeau d'ouvrage que je n'expédierai qu'après avoir écrit un petit mot à mon amie. Sans cela, je serois troublé. Ce devoir si doux qui m'appelleroit me distrairoit de l'autre ; je manquerois à celui-là, et je m'acquitterois mal de celui-ci. Je vous félicite toutes deux, chères sœurs, de vous posséder. Je serai souvent en esprit entre l'une et l'autre, mettant vos mains entre les miennes, ne sachant laquelle des deux j'aime le plus, autant ami de l'aînée que de la cadette, partageant également mon respect et mon estime.

Eh bien ! ce mal de jambe n'est donc pas encore fini ? Vous me rendrez fou si vous n'y prenez garde. Pour Dieu ! mon amie, dites-moi les choses comme elles sont.

Arrêtez par de la vérité exacte cette imagination cruelle qui m'exagère tout en général, mais surtout les plus petites choses qui vous concernent. Cela vous occupe peu ! tant pis. Cela ne vous inquiète point du tout ! je ne m'en acquitte que trop bien pour tous les deux.

Je crains que notre Uranie ne soit un peu trop grande pour l'enfant, qu'elle ne sache ni jouer à cloche-pied, ni à la main-chaude, ni au pied-de-bœuf, ni à cligne-musette, ni à coucou-bay, et qu'elle n'imprime, sans le vouloir, un respect qui éloigne les marques de la tendresse. Je me plie à

tout cela que c'est un charme ; il est rare qu'en prenant le hochet je ne trouve l'occasion de placer une sentence, une petite leçon sur la justice, sur la langue quand on parle mal, sur la logique quand on raisonne faux. Il faut en général se faire petit pour encourager peu à peu les petits à se faire grands. On peut leur dire d'aussi bonnes choses sur une poupée, sur une croix de paille, sur un chiffon, que sur les affaires les plus importantes. En les accoutumant à être bons dans des riens, ils sont tout prêts à être bons dans des cas importans ; mais est-ce qu'il y a des riens pour eux ?

Toute seule ? Cela ne se peut : c'est la femme la plus adroite à faire recrue. Il faut voir comme elle fait demander ce qu'elle veut ! Il est impossible d'avoir une volonté quand il ne lui plaît pas qu'on en ait.

Puisque le récit de bonnes actions vous touche, je vous dirai toutes celles qui viendront à ma connoissance ; et, pour vous tenir parole tout de suite : Mme d'Épinay avoit donné dix-huit sous à un petit garçon pour une journée de travail. Le soir, il revient à la maison, n'ayant pas un liard. Sa mère lui demanda si on ne lui avoit rien donné ; il répondit que non, et mentit. Cependant la chose s'éclaircit. La mère, mieux instruite, voulut savoir ce que les dix-huit sous étoient devenus. Le pauvre petit, il les avoit donnés à un cabaretier chez le-

quel son père avoit passé la journée à s'enivrer, et épargné au bonhomme une querelle que sa femme n'auroit pas manqué de lui faire. Si on tenoit compte des bonnes actions, elles seroient plus fréquentes, n'en doutez pas. C'est ce qu'on fait aussi à la Chine : on les y publie à son de trompe; elles y ont des récompenses assurées. Nous ne savons que punir : nous arrêtons, tant que nous pouvons, les méchans; mais nous ne nous mêlons pas de faire germer les bons. Peut-être ne faudroit-il guère de châtimens pour le crime s'il y avoit des prix pour la vertu. On commet le crime par intérêt; on aimeroit autant pratiquer la vertu par le même motif, et il y auroit de l'honneur et de la sécurité de plus à gagner. Où l'on donne une bourse d'or à l'homme bienfaisant on n'en doit guère voler.

Grimm et elle sont partis hier pour Étampes. Ils y passeront dix jours chez Mlle de Valory; ils seront sûrement heureux, autant qu'il est possible. Avec des procédés, quelque bien observés qu'ils soient, on n'a rien à reprendre, et l'on n'est pourtant contente de rien. C'est que ce n'est pas un équivalent : c'est la monnoie de la tendresse. Tous les égards du monde ne valent pas une caresse, un sourire, un mot doux, même une querelle délicate, un reproche obligeant, une petite bouderie sur un refus même placé, en un mot, toutes ces tracas-

series que je fais si bien, de propos délibéré, sans être offensé.

Le temps fera pour lui, j'en suis sûr; il est déjà plus réservé. La honte de pratiquer en ma présence un conseil que je lui avois donné ne l'a point arrêté : rien n'arrête cet homme quand il s'agit de faire bien ou mieux. Nos femmes se sont vues, et cela s'est passé à merveille.

Faites mon compliment à M. Vialet; dites-lui que je vous ai choisie pour mon interprète et mon secrétaire auprès de lui : cela ne lui déplaira pas. Il m'a mandé que l'académicien qui avoit écrit sur les ardoises de la Meuse avoit dit tout plein de bêtises : exigez de lui qu'il m'envoie l'état le plus scrupuleux de ces bêtises-là pour en faire usage en temps et lieu. Qu'il s'en rapporte surtout à ma prudence : je ne le compromettrai pas, ni moi non plus. Avec de l'honnêteté et l'amour de la vérité, tout se dit sans blesser personne.

Vous voyez bien que je réponds à votre dix-huitième et que je la suis ligne à ligne. Je n'aurois pas assez de place pour la suivre jusqu'au bout, d'autant qu'il y a certains points sur lesquels je serois bien aise de m'étendre : j'y reviendrai. Celle-là n'ira pas au dépôt sitôt.

Le capitaine enragera du succès de Vialet. Encore un prix de gagné, et c'est un homme perdu. Tout cela sera présenté aux supérieurs

comme des distractions, et le supérieur le croira, et le reste, vous le devinez. M... sera toujours mené par le nez; le goût qu'il a pour Uranie y contribuera. On se fait secrètement un mérite de mille petites injustices faites en faveur du mari quand on en veut à sa femme.

Mais, s'il avoit fallu trouver aux filles de Morphyse des époux dignes d'elles, elles seroient encore à marier toutes trois. Il falloit un sylphe à Uranie, et un grand ange, un ange d'annonciation à l'aînée; pour vous, l'ami Diogène, mais avec un petit bout de draperie bien ou mal attaché; et vous avez en moi tous les trois, selon les instans. Mais le Diogène s'en va tous les jours : dans huit ou dix ans, il n'en restera pas le moindre vestige.

Adieu, mon amie; portez-vous mieux. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand le Diogène sera parti, vous me céderez à Uranie, auprès de laquelle je serai sylphe pendant cinq ou six ans, au bout desquels, la tête s'affoiblissant, les préjugés renaissant sur les ruines du sens commun et de la raison, les cheveux blanchissant, le dos se courbant, je donnerai le bras à l'aînée pour aller pleurer à l'église toutes les douces folies que j'aurai dites à la cadette et toutes celles que j'aurois voulu faire avec leur sœur. Je vous aime comme le premier jour. Je vous désire et vous attends comme à notre première séparation. Je vous suis

fidèle, comme si cela me coûtoit beaucoup. Il n'y a que le mérite de la difficulté qui manque à tout ce que je fais. Adieu.

LXXIV

Paris, ce 22 août 1762.

J'attends votre dix-neuvième avec bien de l'impatience, car qui peut deviner les suites de cet incendie? Il ne faut qu'une étincelle assoupie sous la cendre, un peu d'air, pour renouveler le danger. Je vous vois au milieu des travailleurs, dans l'eau, dans la boue, etc. Quelles alarmes vous avez eues! quelle fatigue! Vous vous portez bien, dites-vous? Je ne saurois me le persuader. Si vous n'étiez qu'à vingt lieues d'ici et qu'on pût aller et revenir dans un jour de poste, je saurois tout cela par moi-même. Vous avez raison : la nuit, tout étoit perdu; dans la soirée, les habitans de la campagne étant dispersés, le désastre eût été bien plus grand.

Il y a dans votre récit des circonstances qui me font frémir. Comment vont les bras, les pieds, les jambes? Et la chère sœur? Je la crois dans un état presque aussi pitoyable que vous. Trois femmes,

l'une avancée en âge, l'autre foible et délicate, celle-ci n'ayant qu'un souffle de vie, portant des fardeaux, se livrant à des travaux fort au-dessus des forces des hommes les plus robustes ! C'est à présent que vous devez sentir votre lassitude. Dans le premier jour, le corps se soutient par la violence de l'activité que le péril lui a donnée ; mais cette activité tombe à mesure que la sécurité revient, et l'on est accablé. C'est là du moins l'effet des transports de la colère, quand j'en prends trop. Je vous suppose à présent étendues dans vos lits, sans pouvoir remuer ni pieds ni pattes. Je suis bien aise que vous ayez vu dans cette triste circonstance tous vos domestiques tels que vous le souhaitiez. J'envie à l'abbé du Moucets les secours que vous en avez reçus. Après vous avoir montré tout son dévouement dans le moment périlleux, il se croira obligé de politesse à vous faire compagnie les jours qui suivront. Il sera bien fier d'avoir pu vous être bon à quelque chose... J'aurois un autre sentiment à sa place.

Jusqu'à présent je ne vous ai pas chargée d'un seul mot pour votre mère ; je vous prie de lui marquer toute la part que je prends à son accident. Ah ! ma pauvre amie, comme vous voilà, avec vos jambes plus gonflées que jamais, vous traînant avec votre bâton ! Et la perte des foins, des grains, des bâtimens ? Cela doit monter haut !

Je n'ai pas le courage de reprendre la suite de mon journal; j'attendrai que vous me l'ordonniez. Vous me demandez dans votre dernière l'*Éloge de Crébillon :* vous l'avez à présent. On a fait un petit volume de mon *Éloge de Richardson, du Testament et de la Pompe de Clarisse.* J'en ai pris deux exemplaires : un pour vous, un pour moi. J'espérois joindre à cette lettre la suite de l'affaire tragique des Calas; mais l'impression n'en est pas achevée. Ce sera pour jeudi prochain. Adieu, mes bonnes, mes vraies amies. Je voudrois bien être à côté de vous, pour peu que vous me crussiez utile; vous ne doutez point de ce que je ferois. Dites un mot.

C'est après-demain votre fête. Si Uranie pensoit à vous présenter deux fleurs : une pour elle et l'autre pour moi! C'est précisément comme je ferois à sa place. Voilà qui est arrangé pour longtemps : le jour de la Saint-Louis, il y aura toujours soixante lieues de distance entre vous et moi. Écoutez bien tout ce que notre chère sœur vous dira : ce sont mes souhaits; elle sait combien ma tendresse fait à votre bonheur; elle vous promettra la durée de son amitié; elle vous désirera la durée de mon amour. Je vous réponds de ce point-ci : c'est mon affaire. Toujours, mon amie, toujours vous me serez chère; faites seulement que ce toujours dure longtemps. Je l'ai enfin, ce portrait, enfermé dans

l'auteur de l'antiquité le plus sensé et le plus délicat! Mercredi, je le baiserai le matin en me levant, et le soir, en me couchant, je le baiserai encore.

Il n'y a plus de jésuites ici. On a encore publié quelques arrêts que je ne vous envoie point. Ils ne signifient pas grand'chose.

LXXV

A Paris, le 26 août 1762.

Votre dernière lettre, par laquelle vous m'apprenez qu'enfin l'incendie est entièrement éteint, ne me tranquillise point du tout. Avec une aussi misérable santé que vous l'avez l'une et l'autre, les alarmes, les insomnies, la fatigue que vous avez essuyées, il est impossible que vous ne soyez pas accablées. Vous ne me nierez pas que vos jambes ne fussent encore enflées lorsque vous les enfonciez dans la fange et dans l'eau. Tout ce que vous avez fait, vous l'avez dû faire; mais a-t-on dû souffrir que vous le fissiez? Le premier effroi passé, ne falloit-il pas vous prendre, vous conduire par les épaules dans un des appartemens du château et

vous y enfermer, avec l'attention seulement de tranquilliser vos imaginations troublées en vous instruisant d'heure en heure de ce qui se passoit? Si j'avois été là, je vous avoue que c'est par où j'aurois débuté, protestant que je ne remuerois mes deux bras qu'après que vous seriez éloignée. Tout est fini : les bâtimens sont renversés; les foins, les blés, les avoines, les grains, sont en cendres. Mais, s'il survient à notre chère sœur une fluxion de poitrine qui l'emporte, avec un de ces rhumes que nous connoissons et qui vous éteignent, ne vaudroit-il pas mieux que le feu fût encore dans les bâtimens qui restent, les consumât et le château? On refait ou l'on ne refait pas des châteaux et des basses-cours; mais on ne refait pas des enfans comme ceux dont on a exposé la vie pour sauver des choses qui, toutes précieuses qu'elles sont, ne peuvent cependant passer que pour des babioles en comparaison. Comme je vous aurois crié : « Eh! laissez brûler et éloignez d'ici ces mains délicates, ces membres foibles, qui ne sont pas faits pour porter des seaux d'eau, des chevrons brûlés; allez-vous-en mettre sur des coussins ces deux pieds enflés : ils y seront beaucoup mieux que dans la boue et le fumier. Je ne saurois m'occuper du désastre qui s'est fait ici que quand je vous saurai en sûreté. » O Uranie! comme vous avez été crottée, et jusqu'où? Mais il n'est pas

encore temps de plaisanter; il faut auparavant savoir quelle perte vous avez faite, et que vous m'ayez juré toutes deux et chacune sur votre honneur que vous vous portez bien.

Je n'ai pas le temps de causer davantage avec vous. J'ai employé mes trois fêtes à travailler comme un forçat pour d'honnêtes gens que je connois un peu, qui ont fait une découverte importante et à qui je n'ai pu refuser le service de l'exposer; mais, pendant que je m'occupois de leur affaire, la mienne restoit là. Je vous écris de chez Le Breton vis-à-vis d'un tas d'épreuves à corriger et après lesquelles on attend. Il faut pourtant que Grimm ait raison, que le temps ne soit pas une chose dont nous puissions disposer à notre gré; que nous le devons d'abord à nos amis, à nos parens, à nos devoirs, et qu'il y a dans la dissipation qu'on en fait en le prodiguant à des indifférens quelque principe vicieux. Si j'avois été vraiment bienfaisant, pourquoi en aurois-je du regret? Il faut que mon action ou ma conscience pèche, et j'aime mieux croire que c'est mon action.

Adieu, mes tendres amies, femmes que j'aime de tout mon cœur. A présent que vous voilà tranquilles, reposez-vous, nettoyez-vous, décrassez-vous. Je suis sûr que vous êtes noires comme du charbon, que vous puez la crotte, le fumier et la fumée; qu'on ne sauroit par où vous prendre sans

se gâter. Je ne sais ce que je dis : qu'on la jette entre mes bras comme elle est, et dans un état pire encore. Adieu, adieu; trouvez, tout à travers vos travaux et vos assiduités, un moment pour me dire que vous vous portez bien. Mille baisers à toutes deux, sur vos mains noires, sales, enfumées, chère sœur; partout où vous le permettrez, chère et tendre amie.

LXXVI

Paris, le 29 août 1762.

J'ai fait part à Damilaville de votre accident, et nous avons pensé l'un et l'autre que, si vous envoyiez un état de votre perte, un peu exagéré s'il en est besoin, nous dresserions d'après cela un mémoire que quelqu'un présenteroit à M. de Courteille, afin d'obtenir une réduction de votre vingtième pour une, deux, trois, quatre ou cinq années. Le ministre, qui fait tout par ses commis, nous renverroit ce mémoire pour en décider, et nous arrangerions la chose comme il vous plairoit. Ainsi donc, si cela vous convient, que nous sachions tout le dégât que le feu vous a fait et par delà, et ce

que vous payez de vingtième. Le reste est notre affaire.

Je viens d'achever ce mémoire dont je m'étois chargé pour ces pauvres diables qui ont inventé une chose utile. Il est minuit passé, et je ne saurois me résoudre, tout fatigué que je suis, à m'endormir sans avoir préparé ma lettre pour demain. Je vais reprendre ma réponse à votre dix-huitième à l'endroit où j'en étois resté.

La décision d'Uranie me paroît bien sévère. Quoi donc ! ne met-elle aucune différence entre une action illicite et une mauvaise action ? Ne sera-t-il pas permis de faire par raison ce qu'on a déjà fait par passion ? Après avoir tout osé pour soi, n'osera-t-on rien pour son époux et pour ses enfans ? Si l'on a quelque reproche à craindre, ne seroit-ce pas plutôt celui qu'on se feroit à peu près sur ce ton, s'il arrivoit que l'on tombât dans la misère, qu'avec un peu moins de pusillanimité on auroit sûrement évitée ? Si nous avions notre innocence, peut-être y faudroit-il regarder de fort près avant que de l'échanger contre de l'or ; mais, hélas ! nous ne l'avons plus : il ne s'agit que d'une petite tache de plus ou de moins, d'une infraction de la loi civile, la moins importante et la plus bizarre de toutes ; d'une action si commune, si fort dans les mœurs générales de la nation, que l'attrait seul du plaisir, sans aucune autre considération plus impor-

tante, suffit pour la justifier ; d'une action dont on loue notre sexe, et dont en vérité on ne s'avise plus guère de blâmer le vôtre ; du frottement passager de deux intestins, mis en comparaison avec les aisances de la vie ; d'une faute moins répréhensible que le mensonge le plus léger. Il est bien singulier, chère sœur, que vous permettiez à un homme engagé par le serment libre de la tendresse avec une femme qu'il aime de faire un enfant à une autre qu'il n'aime pas, et que vous défendiez un moment de complaisance à une de vos semblables qui y est entraînée par un motif des plus importans ! S'il étoit question de goûter un plaisir exquis, une volupté délicieuse, un transport ravissant, un moment de félicité au-dessus de toute idée, peut-être rabattriez-vous un peu de votre jansénisme ! Et vous ne pensez pas que c'est un dégoût insupportable qui nous attend, et qu'à tout bien prendre ce devoir est la véritable expiation du plaisir défendu qu'on a pris ! J'ai quelquefois entendu parler des femmes sur ce point : toutes étoient d'accord que c'étoit un horrible supplice. Eh bien ! nous y voilà résolus. L'héroïsme est d'autant plus grand que le sacrifice de soi-même répugne davantage. Combien nous allons mériter, si votre préjugé ne s'y oppose plus ! Songez donc que celui qu'on va recevoir dans ses bras est un homme qu'on méprise et qu'on hait ; songez qu'il se chargera de tous les frais du

péché ; songez que nous n'y mettrons pas un atome du nôtre ; songez que nous serons plus passive et plus immobile qu'une statue de marbre ; songez que, s'il nous échappe quelques mouvemens insensibles, quelque signe de vie, ce sera d'impatience et non de plaisir ; songez que ceci est l'ouvrage tout pur de la raison, que le cœur et les sens n'y seront pour rien : c'est un acte de pénitence s'il en fut jamais. S'il nous survenoit une maladie là, n'y auroit-il pas de la folie à se refuser à l'application d'un instrument s'il étoit nécessaire ? et quelle plus fâcheuse maladie que de mourir pendant trente ans de soif et de faim ? Quelle différence mettez-vous, en pareil cas, entre un homme de cette trempe et un instrument de chirurgie ? Et puis ne diroit-on pas qu'il en soit de cette affaire comme du vol, de la calomnie, du meurtre et d'une infinité d'autres actions qui sont mauvaises en tout temps et partout ? Rentrez pour un moment dans l'état de nature ; pour Dieu, dites-moi ce que c'est.

A présent, venons à vous, Mademoiselle. Eh bien ! vous ne voulez donc pas qu'on ait la complaisance pour cette honnête créature qui a le sens assez droit pour sentir que le mariage est un sot et fâcheux état, et qui a le cœur assez bon pour vouloir être mère, de lui faire un enfant ? Vous l'appelez tête bizarre, vous craignez qu'elle ne prenne du goût pour le plaisir, qu'on ne prenne du goût

pour elle ; vous la trouvez présomptueuse de se croire capable de bien élever. Halte là, s'il vous plaît ! Elle a l'expérience par devers elle. Après avoir fait supérieurement l'éducation de trois ou quatre bambins qui n'étoient pas les siens, elle peut, je crois, se promettre, sans trop présumer d'elle, d'en bien éduquer un qui lui appartiendra. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est point ici une affaire de cœur, moins encore une affaire de tempérament. Pour ce blâme public qu'elle encourroit, peut-être elle l'a mis sous ses pieds. « Jamais, dit-elle, je ne me persuaderai que de se proposer, avant de sortir de ce monde, de remplir la place qu'on quitte, d'un honnête homme ou d'une honnête femme, que de s'exposer à perdre la vie pour la donner à un autre (obligation que la différence des sexes imposoit avant tout sacrement institué, toute législation publiée), que de se sacrifier à inculquer dans une jeune femme des principes d'honneur et de justice pendant un grand nombre d'années, que de préparer à la société un bon citoyen, un bon père, une bonne mère, un bon mari, ce soit une cause d'opprobre, parce qu'on ne s'assujettit pas à quelques formalités de convention qui ne signifient rien et qui varient d'un peuple à un autre, parce qu'on connoît la légèreté du cœur humain et qu'on craint, en faisant un vœu indiscret, de devenir parjure ; parce qu'on ne

veut pas accepter un tyran, parce que, n'étant pas en état ni d'instruire ni de nourrir plusieurs enfans, on a recours au seul moyen possible de n'en avoir qu'un; parce que, n'étant pas mariable par cent raisons plus solides les unes que les autres, on ne se marie pas, et parce que, forcée de se soustraire à la loi du prince, qui veut qu'on ne soit féconde qu'à telles ou telles conditions, j'obéis à la loi de nature qui veut que je sois féconde dès qu'elle ne m'a pas faite stérile. Ce ne sont pas de viles petites vues qui me mènent, ce sont des vues grandes et nobles : je veux être mère, parce que je suis digne de l'être. Si vous, Monsieur, que j'ai choisi pour me donner cet auguste caractère, ne pouvez disposer de vous-même sans le consentement d'une autre, consultez-la; mais, si elle s'oppose à mon désir, je ne vous dissimulerai point que je m'estime plus qu'elle et qu'elle ne vous estime pas assez. Je ne crains point de perdre mon honneur, ce que j'appelle mon véritable honneur, en couchant avec son amant; elle craint, elle, de perdre son amant en le laissant coucher avec moi. Dites-lui, une bonne fois pour toutes, que je ne vous aime point et que je ne veux de vous que jusqu'au moment où vous cesserez de m'être nécessaire. C'est avec toute la sincérité d'une honnête fille que je vous proteste que, si l'effet pouvoit m'être connu après le premier essai, je n'en permettrois pas un second

pour ma vie ; il m'aviliroit trop : ce n'est plus le titre de mère que j'aurois voulu, c'est celui de maîtresse ; ce n'est plus un enfant que j'aurois ambitionné d'avoir de bonne race et d'élever, c'est du plaisir ; ce n'est plus un devoir de nature que j'aurois cherché à satisfaire, c'est un commerce illicite que j'aurois formé... » Voilà ce qu'elle dit à... Je ne sais qu'ajouter, car ce n'est ni à son époux ni à son ami. J'ai cru devoir vous faire mieux connoître cette femme avant que de m'en tenir à votre décision. Encore un mot de réponse là-dessus.

Grâce à l'interruption que le malheur qui vous est arrivé a faite à mon journal, j'ai une ample provision de matières; mais j'espère que j'en oublierai les trois quarts et demi, et que je serai contraint de prendre les choses au moment où je vous écrirai, et de me mettre ainsi tout de suite au courant. Adieu, mes bonnes amies. Depuis que je cause avec vous deux, il me semble que je cause plus facilement, plus doucement.

LXXVII

A Paris, le 2 septembre 1762.

Avant que de reprendre mon journal, je voudrois bien pouvoir vous rendre compte d'une conversation qui fut amenée par le mot *instinct*, qu'on prononce sans cesse, qu'on applique au goût et à la morale et qu'on ne définit jamais. Je prétendis que ce n'étoit en nous que le résultat d'une infinité de petites expériences qui avoient commencé au moment où nous ouvrîmes les yeux à la lumière jusqu'à celui où, dirigés secrètement par ces essais dont nous n'avions pas la mémoire, nous prononcions que telle chose étoit bien ou mal, belle ou laide, bonne ou mauvaise, sans avoir aucune raison présente à l'esprit de notre jugement favorable ou défavorable.

Michel-Ange cherche la forme qu'il donnera au dôme de l'église de Saint-Pierre de Rome : c'est une des plus belles formes qu'il fût possible de choisir; son élégance frappe et enchante tout le monde. La largeur étoit donnée; il s'agissoit d'abord de déterminer la hauteur. Je vois l'architecte tâtonnant, ajoutant, diminuant de cette

hauteur, jusqu'à ce qu'enfin il rencontrât celle qu'il cherchoit et qu'il s'écriât : « La voilà ! » Lorsqu'il eut trouvé la hauteur, il fallut après cela tracer l'ovale sur cette hauteur et cette largeur. Combien de nouveaux tâtonnemens ! combien de fois il effaça son trait pour en faire un autre plus arrondi, plus aplati, plus renflé, jusqu'à ce qu'il eût rencontré celui sur lequel il a achevé son édifice ! Qui est-ce qui lui a appris à s'arrêter juste ? quelle raison avoit-il de donner la préférence, entre tant de figures successives qu'il dessinoit sur son papier, à celle-ci plutôt qu'à celle-là ? Pour résoudre ces difficultés, je me rappelai que M. de La Hire, grand géomètre de l'Académie des sciences, arrivé à Rome dans un voyage d'Italie qu'il fit, fut touché, comme tout le monde, de la beauté du dôme de Saint-Pierre ; mais son admiration ne fut pas stérile : il voulut avoir la courbe qui formoit ce dôme ; il la fit prendre, et il en chercha les propriétés par la géométrie. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit que c'étoit celle de la plus grande résistance ! Michel-Ange, cherchant à donner à son dôme la figure la plus belle et la plus élégante, après avoir bien tâtonné, étoit tombé sur celle qu'il auroit fallu lui donner s'il eût cherché à lui donner le plus de résistance et de solidité. A ce propos, deux questions : Comment se fait-il que la courbe de plus grande résistance dans un dôme,

dans une voûte, soit aussi la courbe d'élégance et de beauté? comment se fait-il que Michel-Ange ait été conduit à cette courbe de plus grande résistance? Cela ne se conçoit pas, disoit-on : c'est une affaire d'instinct. Et qu'est-ce que l'instinct? Oh! cela s'entend de reste. Je dis à cela que Michel-Ange, polisson au collége, avoit joué avec ses camarades; qu'en luttant, en poussant de l'épaule, il avoit bientôt senti quelle inclinaison il falloit qu'il donnât à son corps pour résister le plus fortement à son antagoniste; qu'il étoit impossible que cent fois dans sa vie il n'eût pas été dans le cas d'étayer des choses qui chanceloient et de chercher l'inclinaison de l'étai la plus avantageuse; qu'il avoit quelquefois posé des livres les uns sur les autres, que tous se débordoient et qu'il avoit fallu en contre-balancer les efforts, sans quoi la pile se seroit renversée, et qu'il avoit appris de cette manière à faire le dôme de Saint-Pierre de Rome sur la courbe de plus grande résistance. Un mur est sur le point de se renverser : envoyez chercher un charpentier; lorsque le charpentier aura posé les étais, envoyez chercher d'Alembert ou Clairaut; et, l'inclinaison du mur étant donnée, proposez à l'un ou à l'autre de ces géomètres de trouver l'inclinaison selon laquelle l'étai appuiera le plus fortement : vous verrez que l'angle du charpentier et du géomètre sera le même. Vous avez

pu remarquer que les ailes des moulins à vent sont de biais et forment un angle avec l'axe qui les soutient; sans cela, elles ne tourneroient pas. Cet angle a une quantité telle que l'aile tournera le plus aisément sous un angle de cette quantité. Comment se fait-il que, quand les géomètres ont examiné celui que l'habitude, l'usage, avoient déterminé, ils ont vu que c'étoit précisément celui que la plus haute géométrie auroit préféré? Affaire de calcul d'un côté, affaire d'expérience de l'autre. Or il est impossible que, si l'un est bien fait, il ne s'accorde pas avec l'autre.

Actuellement, comment se fait-il que ce qui est solide en nature soit aussi ce que nous jugeons beau dans l'art ou l'imitation? C'est que la solidité, ou plus généralement la bonté, est la raison continuelle de notre approbation. Cette bonté peut être dans un ouvrage et ne pas paroître : alors l'ouvrage est bon, mais il n'est pas beau; elle peut y paroître et n'y pas être : alors l'ouvrage n'a qu'une beauté apparente; mais, si la bonté y est en effet et qu'elle y paroisse, alors l'ouvrage est vraiment beau et bon. Il faudroit se supposer dans un autre monde, où toutes les lois de nature fussent changées, pour qu'il arrivât que ce qui est bon et le paroît dans celui-ci ne fût pas beau dans celui-là. Mais, pour vous dédommager un peu de tout ce que peut avoir de sec et d'abstrait ce qui

précède, je vais vous achever en quatre mots le reste de la conversation. Je dis : « Cependant, quoi de plus caché, quoi de plus inexplicable que la beauté de l'ovale d'un dôme? La voilà cependant autorisée par une loi de nature. » Quelqu'un ajouta : « Mais où trouver en nature de quoi justifier ou accuser les jugemens divers que nous portons, des visages des femmes surtout? Ceci paroît bien arbitraire. — Aucunement, répondis-je; quelque grande que soit la variété de nos goûts en ce genre, elle est explicable. On peut y discerner et y démontrer le vrai et le faux. Rapportez ces jugemens à la santé, aux fonctions animales et aux passions, et vous en aurez toujours la raison. Cette femme est belle, ses sourcils suivent bien les bords de l'orbe de son œil. Relevez un peu ces sourcils dans le milieu, et voilà un des caractères de l'orgueil, et l'orgueil offense. Laissez ces sourcils placés comme ils étoient, mais rendez-les très-touffus, qu'ils ombragent son œil, et cet œil sera dur; la dureté rebute. Ne touchez plus à ces sourcils, mais tirez ces lèvres un peu en avant, et la voilà qui boude et qui a de l'humeur. Pincez les coins de sa bouche, et la voilà ou précieuse ou méprisante. Faites tomber ses paupières, et la voilà triste. Gonflez un peu trop certains muscles de ses joues, et la voilà colère. Fixez la prunelle, et la voilà bête. Donnez du feu à cette prunelle fixe, et

la voilà impudente. Voilà la raison de tous nos goûts. Si la nature a placé sur un visage quelques-uns de ces caractères extérieurs qui nous marquent un vice ou une vertu, ce visage nous plaît ou nous déplaît; ajoutez à cela la santé, qui est la base, et la plus grande facilité à remplir les fonctions de son état. Un beau crocheteur n'est pas un bel homme; un beau danseur n'est pas un bel homme; un beau vieillard n'est pas un bel homme; un beau forgeron n'est pas un bel homme. Le bel homme est celui que la nature a formé pour remplir le plus aisément qu'il est possible les deux grandes fonctions : la conservation de l'individu, qui s'étend à beaucoup de choses, et la propagation de l'espèce, qui s'étend à une. Si par l'usage, par l'habitude, nous avons donné une aptitude particulière à quelques membres aux dépens des autres, nous n'avons plus la beauté de l'homme de nature, mais la beauté de quelque état de la société. Un dos devenu voûté, des épaules devenues larges, des bras raccourcis et nerveux, des jambes trapues et fléchies, des reins vastes à force de porter des fardeaux, feront le beau crocheteur. L'homme de nature n'a rien fait que vivre et propager : si la nature l'a fait beau, il est resté tel. Il semble que les artistes aient voulu nous montrer les deux extrêmes dans deux de leurs principaux morceaux de sculpture : l'Apollon antique est l'homme oisif,

l'Hercule Farnèse est l'homme laborieux; tout est outré de ce côté-ci, rien n'excède de l'autre, rien ne montre un essai particulier; il n'a rien fait encore, mais il paroît propre à tout. Voulez-vous qu'il lutte, il luttera; qu'il coure, il courra; qu'il caresse une femme, il la caressera. Pour bien peindre, d'abord il faut connoître l'homme de nature; il faut connoître ensuite l'homme de chaque profession. Mais laissons les êtres vivans; passons aux ouvrages de l'art, par exemple à l'architecture.

Un morceau d'architecture est beau lorsqu'il y a la solidité et qu'on la voit, qu'il y a la convenance requise avec sa destination et qu'elle se remarque. La solidité est dans ce genre-ci ce qu'est la santé dans le règne animal; la convenance avec les usages est dans ce genre-ci ce que sont les fonctions et états particuliers dans le genre animal. Mais admirez ici l'influence des mœurs, il semble qu'elles deviennent la base de tout. Vous allez à Constantinople, et là vous trouvez des murs hauts et épais, des voûtes abaissées, des petites portes, des petites fenêtres hautes et grillées; il semble que plus un édifice, une maison, ressemble à une prison, plus elle soit belle : c'est qu'en effet ce sont des prisons que les maisons où une moitié de l'espèce humaine renferme l'autre. Allez en Europe, au contraire; grandes portes, grandes fenêtres,

tout est ouvert : c'est qu'il n'y a point d'esclaves. Et les climats n'y font-ils rien? Pour juger ici de quel côté est le bon goût, il faut bien déterminer de quel côté sont les bonnes mœurs; s'il faut abandonner les femmes sur leur bonne foi, ou les renfermer; s'il faut habiter sous les feux de la zone torride ou dans les glaces du tropique, ou si la santé et la durée de l'homme s'accommodent mieux d'une zone tempérée. Un jeune libertin se promène au Palais-Royal; il voit là un petit nez retroussé, des lèvres riantes, un œil éveillé, une démarche délibérée, et il s'écrie : « Oh ! quelle est charmante! » Moi, je tourne le dos avec dédain, et j'arrête mes regards sur un visage où je lis de l'innocence, de la candeur, de l'ingénuité, de la noblesse, de la dignité, de la décence. Croyez-vous qu'il soit bien difficile de décider qui a tort du jeune homme ou de moi? Son goût se réduit à ceci : J'aime le vice, et le mien à ceci : J'aime la vertu. Il en est ainsi de presque tous les jugemens; ils se résolvent en dernier à l'un ou à l'autre de ces mots.

Voilà le gros de notre conversation. Les détails feroient un excellent ouvrage sur le goût et l'apologie de celui que j'ai pour vous, chères sœurs...

LXXVIII

A Paris, le 5 septembre 1762.

Je reconnois toutes les circonstances de votre incendie : les femmes qui pleurent, des hommes qui travaillent, d'autres qui regardent ou qui volent, des enfans qui s'effrayent comme si l'univers alloit périr, de plus jeunes qui jouent comme si tout étoit en sûreté. Lorsque la frayeur des suites de cet événement pour le reste des bâtimens a été passée, j'ai commencé à trembler pour votre santé. Vous m'assurez que vous vous portez bien toutes, et vous me l'assurez si positivement qu'il faut bien que je vous croie. Dites à Uranie que je ne me ferai jamais à cette indifférence que je lui vois sur la conservation d'une femme qui nous est si chère. Cette femme, c'est elle : quelle injure elle nous fait à tous! Est-ce bien sincèrement qu'elle nous aime, si peu soigneuse de faire durer notre bonheur? Si elle y regardoit de bien près, surtout avec cette délicatesse de penser dont elle est douée, elle verroit qu'elle n'est ni assez bonne mère, ni assez bonne fille, ni assez bonne sœur, ni assez bonne amie. Nous permettroit-elle de nous conduire

comme elle? peut-elle avec quelque équité se permettre ce qu'elle nous défendroit? Mais laissons cette corde, que j'ai déjà touchée plusieurs fois, et à laquelle je reviendrai toutes les fois que je la verrai ou saurai souffrante. Elle a beau négliger sa vie, elle ne la perdra pas quand elle voudra, et, en attendant, elle ne connoîtra pas toute l'énergie de son âme; il faudra que toutes ses fonctions se ressentent de la foiblesse de ses organes; elle ne sentira, ne pensera, ne parlera, n'agira point avec cette force qu'on ne tient que d'une machine bien disposée; elle sortira de ce monde sans avoir connu tout ce qu'elle valoit, ni l'avoir montré aux autres. Il y a des momens où elle a été satisfaite d'elle-même, et elle néglige les moyens de les multiplier. Permettez, Uranie, à un homme qui regrette tout le bien que vous pouvez faire, que vous voudriez faire et que votre indisposition habituelle vous empêche de faire, de vous demander à quoi vous êtes bonne lorsque votre estomac vous cause des douleurs insupportables et que vos jambes vous défaillent, que votre tête et vos idées s'embarrassent? Vous nous donnez l'exemple d'une grande patience; mais croyez-vous que vous ne tireriez pas de votre santé meilleur parti pour vous et pour nous?

Je vous ai déjà obéi, mon amie, et j'ai repris dans mon avant-dernière la suite de mon journal.

J'aime à vivre sous vos yeux; je ne me souviens que des momens que je me propose de vous écrire : tous les autres sont perdus. J'en étois resté, je crois, à notre voyage de la Briche. Je ne connoissois point cette maison; elle est petite, mais tout ce qui l'environne, les eaux, les jardins, le parc, a l'air sauvage : c'est là qu'il faut habiter, et non dans ce triste et magnifique château de la Chevrette. Les pièces d'eau immenses, escarpées par les bords couverts de joncs, d'herbes marécageuses; un vieux pont ruiné et couvert de mousse qui les traverse; des bosquets où la serpe du jardinier n'a rien coupé; des arbres qui croissent comme il plaît à la nature, des arbres plantés sans symétrie; des fontaines qui sortent par les ouvertures qu'elles se sont pratiquées elles-mêmes; un espace qui n'est pas grand, mais où on ne se reconnoît point : voilà ce qui me plaît. J'ai vu le petit appartement que Grimm s'est choisi; la vue rase les basses-cours, passe sur le potager et va s'arrêter au loin sur un magnifique édifice.

Nous arrivâmes là, Damilaville et moi, à l'heure où l'on se met à table. Nous dînâmes gaiement et délicatement. Après dîner, nous nous promenâmes. Damilaville, Grimm et l'abbé Raynal nous précédoient, faisant de la politique. La révolution de Russie embarrassoit surtout l'abbé. Le soir, le docteur Gatti, que l'indisposition de M. de Saint-

Lambert avoit appelé à Sannois, petit village situé à une demi-lieue de la Briche, vint souper avec nous et prendre la quatrième place dans notre voiture. En attendant le souper, on lut, on joua, on fit de la musique, on causa, on causa beaucoup de l'affaire des jésuites, qui étoit toute fraîche. J'osai dire qu'à juger de ces hommes par leur histoire, c'étoit une troupe de fanatiques commandés despotiquement par un chef machiavéliste. L'abbé Raynal, ex-jésuite, ne fut pas trop content de ma définition, quoiqu'il ait imprimé dans un de ses ouvrages que la société de Jésus étoit une épée dont la poignée étoit à Rome et la pointe partout. Voilà l'esprit humain : il poursuit dans la prospérité; il perd de vue le méchant dans l'adversité, et le plaint quand il n'en a plus rien à redouter. On se fait un mérite ou de son courage ou de son humanité. Notre vanité tire parti de tout. Ce n'est pas qu'on ne s'oublie de temps en temps et qu'on ne s'amuse à battre les gens à terre, témoin ce mot que l'on a dit au père Griffet. Après une longue lamentation sur la sévérité dont on usoit envers eux : « On nous chasse, ajoutoit-il; nous sortons, dépouillés de nos vêtemens, de notre nom et de notre état, d'une maison où nous étions entourés des cœurs de nos rois! » Quelqu'un continua : « Mon père, voilà ce que c'est que de s'être un peu trop pressé d'avoir celui de Louis XV. »

Nous remontâmes dans notre voiture après souper. Ce fut le docteur Gatti qui nous défraya ; il nous entretint des charmes du séjour d'Italie pour le climat, pour les hommes, les femmes, la peinture, la musique, l'architecture, les sciences, les mœurs, les beaux-arts et même la liberté de penser. Il fit une remarque qui me plut : c'est que la dévotion d'une femme donnoit une pointe à sa passion. « Il faut, disoit-il, qu'elle marche pour ainsi dire sur son Dieu en allant se jeter entre les bras de son amant. Jugez avec quelle impétuosité, quelle fureur, quel déluge elle se répand, quand une fois elle a rompu cette digue ! Sa religion est un sacrifice de plus qu'elle fait à son amant, et puis elle a cela de commode, cette religion, que ce même motif qui vous la livre, tant qu'elle est bonne au plaisir, avec ces transports qui ajoutent tant à sa douceur, vous en délivre quand elle n'est plus bonne à rien. »

Rien ne tient dans la conversation ; il semble que les cahots d'une voiture, les différens objets qui se présentent en chemin, les silences plus fréquens, achèvent encore de la découdre. On parcourut les différens endroits de l'Italie ; on s'arrêta surtout à Venise : le moyen de ne pas s'arrêter dans un endroit où le carnaval dure pendant six mois, où les moines mêmes vont en masque et en domino, et où, sur une même place, on voit d'un

côté, sur des tréteaux, des histrions qui jouent des farces gaies, mais d'une licence effrénée, et de l'autre côté, sur d'autres tréteaux, des prêtres qui jouent des farces d'une autre couleur et s'écrient : « Messieurs, laissez là ces misérables ; ce Polichinelle qui vous assemble là n'est qu'un sot. » Et, en montrant le crucifix : « Le vrai Polichinelle, le grand Polichinelle, le voilà. »

Quelqu'un nous raconta (ce fut, je crois, le docteur Gatti) deux traits fort différens, mais qui vous feront plaisir. Il faut que vous sachiez que les sénateurs sont les esclaves les plus malheureux de leur grandeur ; ils ne peuvent s'entretenir avec aucun étranger sous peine de la vie, à moins qu'ils n'aillent s'accuser eux-mêmes et dire qu'ils ont par hasard trouvé un François, un Anglois, un Allemand, à qui ils ont dit un mot. Entrer dans la maison d'un ambassadeur, de quelque cour que ce soit, est un crime capital.

Un sénateur aimoit une femme de son rang dont il étoit aimé. Tous les soirs, sur le minuit, il sortoit enveloppé dans son manteau, seul, sans domestique, et alloit passer une ou deux heures avec elle. Il falloit, pour arriver chez son amie, faire un circuit ou traverser l'hôtel de l'ambassadeur de France. L'amour ne voit point de danger, et l'amour heureux compte les momens perdus. Notre sénateur amoureux ne balança pas à prendre le plus

court chemin; il traversa plusieurs fois l'hôtel de l'ambassadeur françois; enfin il fut aperçu, dénoncé et pris. On l'interroge. D'un mot il pouvoit perdre l'honneur et exposer la vie de celle qu'il aimoit et conserver la sienne : il se tut et fut décapité. Cela est bien; mais étoit-il permis aussi à la femme qui l'aimoit de garder le silence?

Voici le second trait que je vous ai promis. Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étoient faits pour se lier promptement : aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils alloient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordoit au président que les François avoient plus d'esprit que les Anglois, mais qu'en revanche ils n'avoient pas le sens commun. Le président convenoit du fait, mais il n'y avoit pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avoit déjà plusieurs jours que la dispute duroit; ils étoient à Venise. Le président se répandoit beaucoup, alloit partout, voyoit tout, interrogeoit, causoit, et le soir tenoit registre des observations qu'il avoit faites. Il y avoit une heure ou deux qu'il étoit rentré et qu'il étoit à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'étoit un François assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici, mais j'ai toujours

gardé de l'amitié pour les François, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'État. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'État ont les yeux ouverts sur votre conduite, on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, Monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûteroit la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne me pas reconnoître, et, si par hasard il étoit trop tard pour vous sauver et qu'on vous prît, de ne me pas dénoncer. » Cela dit, mon homme disparut et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter dans le feu. A peine cela fut-il fait que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnoître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pou-

voit lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avoit eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avoit donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin, car son dessein étoit de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pouvoit lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit : « Voilà qui est bien, mon cher président; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée. — Vous vous moquez! lui dit le président; il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil. — Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. François tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami? — Non. — Il étoit mal vêtu? — Oui, fort mal. — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis? — Oh! pas une obole. — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit? — Ma foi, je n'en sais rien... des inquisiteurs, d'eux-mêmes. — Outre que ce Conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher. — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient. — A d'autres! On pren-

dra pour espion un étranger! et cet espion sera vêtu comme un gueux en faisant une profession assez vile pour être bien payée! et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le défériez, si vous vous sauvez et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chansons que tout cela, mon ami! — Mais qu'est-ce donc que ce peut être ? — Je le cherche, mais inutilement. »

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite (et cela pour le plus sûr), milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout court et dit : « Président, attendez, mon ami, il me vient une idée. Mais... si.. par hasard... cet homme... — Eh bien ! cet homme? — Si cet homme... oui, cela pourroit bien être, cela est même, je n'en doute plus. — Mais qu'est-ce que cet homme? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre. — Si je le sais ! oh ! oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avoit été envoyé par... — Épargnez, s'il vous plaît. — Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield qui auroit voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit, car avec du sens

commun... — Ah ! scélérat ! s'écria le président, quel tour vous m'avez joué !... Et mon manuscrit, mon manuscrit que j'ai brûlé ! »

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avoit ordonné qu'on tînt sa chaise prête ; il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serois jeté à son cou, je l'aurois embrassé cent fois, et je lui aurois dit : « Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avoit en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens. » Je vous conte cette histoire à la hâte ; mettez à mon récit toutes les grâces qui y manquent, et puis, quand vous le referez à d'autres, il sera charmant.

Adieu, mes amies ; je vous embrasse de tout mon cœur. Que je serois heureux si je pouvois vous dédommager un instant des longues et cruelles alarmes que vous avez eues ! Je vous aime toutes deux à la folie. Amant de l'une ou de l'autre, il est certain qu'il m'eût fallu l'autre pour amie.

J'écris cette lettre ce soir. Demain elle sera chez Damilaville, où j'espère trouver des papiers que je vous enverrai et qui vous prouveront qu'il y a des hommes au monde plus malheureux que nous tous, et qu'un sage regarderoit la mort comme un instant heureux où l'on échappe au vice et à la

misère, qui nous poursuivent sans cesse et qui nous atteindroient sûrement si une vie de quelques siècles leur en laissoit le temps. Chère sœur, n'allez pas abuser de ces derniers mots pour vous autoriser dans les mépris injustes que vous faites d'un bien qui ne vous appartient pas et qui est engagé à d'autres par cent pactes plus sacrés les uns que les autres. Est-ce que mon amie et moi nous n'avons pas quelque hypothèque sur cet effet? Adieu, adieu; je vous embrasse bien tendrement. Je finis par ne plus plaisanter sur une matière sérieuse. Adieu.

Ce 6, à huit heures du matin.

Vous voilà tout à fait tranquilles : c'est quelque chose. Non, je ne me suis pas aperçu que votre silence tombât précisément au temps de l'arrivée de notre chère sœur; mais je vois que vous en avez fait vous-même la réflexion, que vous vous êtes souvenue des reproches que vous avez mérités plusieurs années de suite, et que cette année vous les auriez esquivés sans en être moins coupable. Eh! mon amie, le mal n'est pas d'écrire deux ou trois jours plus tard, ni d'écrire froidement; il y a mille raisons qui occasionnent ces alternatives dans ceux qui s'aiment le plus tendrement : c'est lorsqu'elles sont l'effet de quelque préférence accordée à un autre qu'elles offensent. Sans l'incertitude qui

vous a servi d'excuse, vous ne m'auriez pas moins oublié; un autre n'en auroit pas moins occupé votre âme tout entière pendant cinq ou six jours; mais je ne m'en serois pas aperçu. On affecte, quand on veut, une chaleur, un intérêt, qu'on n'a pas.

Je ne vous écrivis aucune lettre fâchée. Je fis comme je ferai dans la suite. J'accuserai la difficulté d'envoyer à Vitry et tous les contre-temps qui peuvent empêcher vos lettres de partir à temps, et, parties à temps, d'arriver à temps.

Morphyse est assez disposée dans les occasions importantes à me rendre justice; toutes les fois qu'une affaire exige de la confiance et que j'y peux quelque chose, elle me préfère. Avec tout cela, elle me mortifie, elle me rend la vie longue et pénible. La conduite qu'elle tient ne répond guère à l'estime qu'elle m'accorde. Si j'ai quelques instans heureux, je les lui arrache. Si mon projet me réussit!... Mais il ne faut pas vous parler de cela; vous n'approuveriez pas mes idées, quoiqu'elles soient fondées sur un principe très-raisonnable : c'est celui qu'à quarante ans passés une fille a ses amis, ses connoissances, qui peuvent très-bien n'être pas les amis, les connoissances de sa mère.

Vous faites sur Gras précisément les mêmes observations que je faisois sur vous et sur notre chère sœur. Je vous aime tous les jours de plus en

plus de toutes sortes de vertus que je vous découvre, et je vois avec satisfaction que la vie d'un bon domestique a son juste prix à vos yeux; le temps, qui dépare les autres, vous embellit.

Je compte peu sur le secours de votre beau-frère : c'est une offre de service dont il aura toute la bonne grâce, et de Villeneuve toute la mauvaise.

Si je pouvois! Mais il faudra voir. Je serai pauvre pendant les années qui suivront : que m'importe? Vous m'entendez; adieu encore une fois. Je prends vos deux mains et je les baise, l'une en dedans, et c'est la vôtre; l'autre en dessus, c'est celle de notre chère sœur.

J'espère que M. Vialet ne vous refusera pas ce que je lui demande. Aussitôt que vous aurez sa réponse, faites-m'en part.

Cette lettre seroit déjà à l'hôtel de Clermont-Tonnerre; mais j'attends deux maudits papiers de Voltaire sur les Calas; ils seront suivis d'une consultation d'avocats, d'un mémoire, de la requête en cassation. Vous aurez tout.

Il y a quelques jours qu'on donna à Duclos-Delisle un paquet énorme à contre-signer pour madame votre mère; il étoit à l'adresse d'un Pouillot de Vitry. Y a-t-il à Vitry quelqu'un de ce nom-là?

Mais nos papiers de Calas ne viennent point. Damilaville n'est pas à son bureau; il les auroit eus peut-être, et il auroit réparé la négligence du

colporteur, qui m'en avoit promis deux exemplaires pour ce matin à neuf heures. Ce sera pour jeudi prochain.

Je vous écris ces dernières lignes sur le quai des Miramionnes, d'où je m'étois proposé d'aller dîner rue Royale ; mais le temps est bien vilain et il y a bien loin.

LXXIX

A Paris, le 19 septembre 1762.

Pas un mot de vous depuis huit ou dix jours. C'est bien du temps pour un homme qui explique toujours votre silence par le défaut de votre santé. Lorsque je n'entends pas parler de vous aux jours accoutumés, je vous crois malade. Retenez bien cela.

Je tiens notre négociation du vingtième pour faite ; cependant n'en ouvrez pas la bouche à madame votre mère que cela ne soit sûr : il est déplaisant de tromper et d'être trompé. On nous remettra cette imposition pour trois ans, avec les années échues, s'il y en a (et il seroit fort à souhaiter qu'il y en eût plusieurs). C'est tout ce que

les ordonnances et la règle des bureaux permettent d'accorder. Il est vrai qu'au bout de trois ans on présente un nouveau placet pour trois autres années, et pour trois autres encore après celles-ci, et ainsi de suite, selon qu'on manque plus ou moins de prudence, et nous en manquerons beaucoup, laissez-nous faire.

On se porte un peu mieux ici : plus de sang, plus de glaires, mais une humeur diabolique à supporter pour moi, pour l'enfant, pour les domestiques.

Enfin le saint frère est séparé de sa sœur. Cela s'est fort bien passé. Dans leur partage, il n'a rien demandé ; mais l'autre lui a tout fourré.

J'étois invité aujourd'hui d'aller au Grandval avec Suard et Damilaville. J'ai refusé cette partie, où j'aurois fait un rôle que vous devinez bien. Suard n'a jamais vu Mme d'Aine.

Nous allons demain à Marly. Je ne sais si je vous ai dit que nous avions été, il y a quinze jours ou environ, à Meudon : c'est un assez bel endroit que je ne connoissois pas.

Je vais vous donner jusqu'au commencement du mois d'octobre, que je me renferme pour travailler à des besognes qui languissent et m'occuper un peu de l'éducation de ma petite fille. La mère, qui n'en sait plus que faire, permet enfin que je m'en mêle.

Il y a bientôt un mois que je me propose de vous demander si M. de Neufond a fait le voyage de province qu'il se proposoit, et, dans le cas que cela soit, si son portemanteau étoit bien pourvu de linge.

Il vient de m'arriver une chose qui me donnera une circonspection nuisible à une infinité de pauvres diables de toute espèce qui affluoient ici, que je recevois et qui vont trouver ma porte fermée.

Parmi ceux que le hasard et la misère m'avoient adressés, il y en avoit un, appelé Glénat, qui savoit des mathématiques, qui écrivoit bien et qui manquoit de pain. Je faisois le possible pour le tirer de presse. Je lui mendiois des pratiques de tous côtés; s'il venoit à l'heure du repas, je le retenois; s'il manquoit de souliers, je lui en donnois; je lui donnois aussi de temps en temps la pièce de vingt-quatre sous. Grimm, Mme d'Épinay, Damilaville, le baron, tous mes amis, s'intéressoient à lui. Il avoit l'air du plus honnête homme du monde, il supportoit même son indigence avec une certaine gaieté qui me plaisoit. J'aimois à causer avec lui; il paroissoit faire assez peu de cas de la fortune, des honneurs et de la plupart des prestiges de la vie. Il y a sept ou huit jours que Damilaville m'écrivit de lui envoyer cet homme pour un de mes amis qui avoit un manuscrit à lui faire copier. Je l'envoie; on lui confie le manuscrit : c'étoit un

ouvrage sur la religion et sur le gouvernement. Je ne sais comment cela s'est fait, mais le manuscrit est maintenant entre les mains du lieutenant de police. Damilaville m'en donne avis. Je vais chez mon Glénat le prévenir qu'il ne compte plus sur moi. « Et pourquoi, Monsieur, ne plus compter sur vous? Je n'ai rien à me reprocher; mais après tout, si je suis privé de vos bontés, d'autres me rendent plus de justice. — C'est parce que vous êtes noté. — Que voulez-vous dire, Monsieur? — Que la police a les yeux ouverts sur vous et qu'il n'y a plus moyen de vous employer. Je ne vous ai jamais rien fait copier de répréhensible; il n'y avoit pas d'apparence que cela pût m'arriver; mais on saisira chez vous indistinctement un ouvrage innocent et un ouvrage dangereux, et il faudra après cela courir chez des exempts, un lieutenant de police, je ne sais où, pour les ravoir. On ne s'expose point à ces déplaisances-là. — Oh! Monsieur, on n'y est point exposé quand on ne me confie rien de répréhensible. La police n'entre chez moi que quand y a des choses qui sont de son gibier. Je ne sais comment elle fait, mais elle ne s'y trompe jamais. — Moi, je le sais, et vous m'en apprenez là bien plus que je n'aurois espéré d'en savoir de vous. » Là-dessus je tourne le dos à mon vilain.

J'avois une occasion d'aller voir le lieutenant

de police, et j'y vais; il me reçoit à merveille. Nous parlons de différentes choses. Je lui parle de celle-ci. « Eh ! oui, me dit-il, je sais, le manuscrit est là : c'est un livre fort dangereux. — Cela se peut, Monsieur; mais celui qui vous l'a remis est un coquin. — Non, c'est un bon garçon qui n'a pu faire autrement. — Encore une fois, Monsieur, je ne sais ce que c'est que l'ouvrage; je ne connois point celui qui l'a confié à Glénat : c'est une pratique que je lui faisois avoir de ricochet; mais, si l'ouvrage ne lui convenoit pas, il falloit le refuser, et ne pas s'abaisser au métier vil et méprisable de délateur. Vous avez besoin de ces gens-là; vous les employez, vous récompensez leur service; mais il est impossible qu'ils ne soient pas comme de la boue à vos yeux. »

M. de Sartine se mit à rire. Nous rompîmes là-dessus, et je m'en revins pensant en moi-même que c'étoit une chose bien odieuse que d'abuser de la bienfaisance d'un homme pour introduire un espion dans ses foyers. Imaginez qu'il y a quatre ans que ce Glénat faisoit ce rôle chez moi. Heureusement je n'ai pas mémoire de lui avoir donné aucune prise; mais combien n'étoit-il pas facile qu'il m'échappât un mot indiscret sur les choses et sur les personnes qui exigent d'autant plus de respect qu'elles en méritent moins, que ce mot fût envenimé, qu'il fût redit et qu'il me fît une

affaire sérieuse ! N'est-ce pas le plus heureux hasard que je n'aie rien écrit de hardi depuis un temps infini ? Il est certain que, si j'avois eu besoin de copiste, je n'en aurois pas été chercher un autre que celui que je procurois à mes amis. Quand je pense qu'il a été sur le point d'entrer chez Grimm en qualité de secrétaire pour toutes ses correspondances étrangères, cela me fait frémir d'effroi ! Malgré que j'en aie, tous ceux qui me viendront à l'avenir avec des manchettes sales et déchirées, des bas troués, des souliers percés, des cheveux plats et ébouriffés, une redingote de peluche déchirée, ou quelques mauvais habits noirs dont les coutures commencent à manquer, avec le visage et le ton de la misère et de l'honnêteté, me paroîtront des émissaires du lieutenant de police, des coquins qu'on m'envoie pour m'observer.

Adieu, mon amie ; portez-vous bien. Je vais aujourd'hui dimanche dîner dans l'île avec la ferme confiance d'y trouver deux ou trois de vos lettres. Je serai tout à fait maussade si je n'en ai qu'une ; que serai-je si je n'en ai point du tout ? Combien j'aurois de plaisir à vous voir et à vous baiser les mains à toutes deux !

LXXX

A Paris, le 23 septembre 1762.

Il faut que l'ipécacuanha ne soit pas le remède à cette sorte de flux de sang : une pilule qui n'en contient qu'un demi-grain a causé des nausées, des tranchées, des convulsions, et a fait reparoître tous les symptômes fâcheux.

J'avois ouï dire qu'on ne connoissoit jamais bien un homme sans avoir voyagé avec lui; il faut ajouter : et sans l'avoir gardé pendant une maladie longue et sérieuse.

Je suis moins excédé de fatigue que d'impatience. J'entends les plaintes les plus douloureuses pendant la nuit; je me lève, je vais savoir ce que c'est, et ce n'est rien.

On ne dort pas; on se ressouvient qu'on a oublié de remonter sa montre; on sonne; on fait relever une pauvre fille qui dort : elle est excédée de fatigue, et on me l'envoie à deux heures du matin pour monter cette montre. Ce sont mille gentillesses de cette sorte, qu'il est impossible d'excuser par l'état de maladie. Les malades ont des bizarreries : on le sait, leur tête travaille, ils atta-

chent quelquefois leur soulagement à des choses qui n'ont pas le sens commun ; plus ils trouvent de répugnance dans ceux qui les environnent, plus ils s'exagèrent l'importance de leurs folles idées. Il faut les contenter, de peur d'ajouter la maladie de l'esprit à celle du corps ; mais qu'importe qu'une montre s'arrête ou non ?

A ce propos, n'avez-vous pas remarqué qu'il y a des circonstances dans la vie qui nous rendent plus ou moins superstitieux ? Comme nous ne voyons pas toujours la raison des effets, nous imaginons quelquefois les causes les plus étranges à ceux que nous désirons, et puis nous faisons des essais sur lesquels on nous jugeroit dignes des Petites-Maisons.

Une jeune fille dans les champs prend des chardons en fleur ; elle souffle dessus pour savoir si elle est tendrement aimée. Une autre cherche sa bonne ou mauvaise aventure dans un jeu de cartes. J'en ai vu qui dépeçoient toutes les fleurs en roses qu'elles rencontroient dans les prés, et qui disoient à chaque feuille qu'elles arrachoient : *Il m'aime un peu, beaucoup, point du tout,* jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées à la dernière feuille, qui étoit la prophétique. Dans le bonheur, elles se rioient de la prophétie ; dans la peine, elles y ajoutoient un peu plus de foi ; elles disoient : « La feuille a bien raison. »

Moi-même, j'ai tiré une fois les sorts platoniciens. Il y avoit trente jours que j'étois renfermé dans la tour de Vincennes; je me rappelai tous ces sorts des anciens. J'avois un petit Platon dans ma poche, et j'y cherchai à l'ouverture quelle seroit encore la durée de ma captivité, m'en rapportant au premier passage qui me tomberoit sous les yeux. J'ouvre, et je lis au haut d'une page : *Cette affaire est de nature à finir promptement.* Je souris, et un quart d'heure après j'entends les clefs ouvrir les portes de mon cachot : c'étoit le lieutenant de police Berryer qui venoit m'annoncer ma délivrance pour le lendemain.

S'il vous arrivoit d'avoir, pendant le cours de votre vie, deux ou trois pressentimens que l'événement vérifiât, et cela dans des occasions importantes, je vous demande quelle impression cela ne feroit pas sur votre esprit! Ne seriez-vous pas tentée de croire un peu aux inspirations, si surtout votre esprit s'étoit arrêté à quelque résultat fort extraordinaire, très-éloigné de cette vraisemblance?

Je ne sais plus où reprendre mon journal; je me rappelle seulement qu'à l'occasion de l'aventure du président de Montesquieu et de milord Chesterfield on en raconta une seconde du premier. Il étoit à la campagne avec des dames, parmi lesquelles il y avoit une Angloise à qui il adressa quelques mots dans sa langue, mais si défigurés

par une prononciation vicieuse qu'elle ne put s'empêcher d'en rire; sur quoi le président lui dit : « J'ai bien eu une autre mortification dans ma vie! J'allois voir à Blenheim le fameux Marlborough. Avant que de lui rendre ma visite, je m'étois rappelé toutes les phrases obligeantes que je pouvois savoir en anglois, et, à mesure que nous parcourions les appartemens de son château, je les lui disois. Il y avoit bientôt une heure que je lui parlois anglois, lorsqu'il me dit : *Monsieur, je vous prie de me parler en anglois, car je n'entends pas le françois.* »

Suard, à qui le même président disoit un jour, en causant religion : « Convenez, monsieur Suard, que la confession est une bonne chose. — D'accord, monsieur le président, lui répondit Suard; mais convenez aussi que l'absolution en est une mauvaise. »

Quelqu'un raconta un trait du roi de Prusse qui marque bien de la pénétration et bien de la justice. Il alloit de Wesel, à ce que je crois, dans une ville voisine; il étoit dans un carrosse; il suivoit la grande route, lorsque, sans aucune raison apparente, son cocher quitte la route et le conduit tout au travers d'un champ nouvellement ensemencé. Il fait arrêter. Le propriétaire du champ étoit là; il l'appelle et lui demande si par hasard il n'auroit pas eu quelque démêlé avec son cocher. Cet homme

lui répond qu'ils étoient actuellement en procès. Le roi, sans lui demander qui a tort ou raison dans le procès, fait payer le dommage et chasse son cocher.

Nous partîmes lundi matin pour Marly par la pluie, et nous fûmes récompensés de notre courage par la plus belle journée. Quel séjour, mon amie! Je crois vous en avoir déjà parlé une fois. D'abord, celui qui a planté ce jardin a conçu qu'il avoit exécuté une grande et belle décoration qu'il falloit cacher jusqu'au moment où on la verroit tout entière. Ce sont des ifs sans nombre et taillés en cent mille façons diverses qui bordent un parterre de la plus grande simplicité, et qui conduisent, en s'élevant, à des berceaux de verdure dont la légèreté et l'élégance ne se décrivent point. Ces berceaux, en s'élevant encore, arrêtent l'œil sur un fond de forêt dont on n'a taillé que la partie des arbres qui paroît immédiatement au-dessus des berceaux; le reste de la tige est agreste, touffu et sauvage : il faut voir l'effet que cela produit. Si l'on en eût taillé les branches supérieures des arbres comme les inférieures, tout le jardin devenoit uniforme, petit et de mauvais goût. Mais ce passage successif de la nature à l'art, et de l'art à la nature, produit un véritable enchantement. Sortez de ce parterre, où la main de l'homme et son intelligence se déploient d'une manière si exquise, et répandez-

vous dans les hauteurs, c'est la solitude, le silence, le désert, l'horreur de la Thébaïde. Que cela est sublime! quelle tête que celle qui a conçu ces jardins! Sur deux grands espaces placés à droite et à gauche, aux deux endroits les plus élevés, on trouve deux réservoirs octogones : ils ont cent cinquante pas pour la longueur d'un côté, et par conséquent douze cents pas de tour. On y arrive par des allées sombres et perdues; on ne les voit, ces pièces immenses, que quand on est sur leurs bords. Ces allées sombres et perdues sont décorées de bronzes tristes et sérieux : l'un représente Laocoon et ses deux enfans enlacés et dévorés par les serpens de Diane, je crois. Ce père qui souffre de si grandes douleurs, cet enfant qui expire, cet autre qui oublie son péril et regarde son père souffrant, tout cela vous jette dans une si profonde mélancolie, et cette mélancolie concourt si merveilleusement avec le caractère du lieu et son effet! Nous vîmes aussi les appartemens. Ils sont compris dans un corps de bâtiment qui fait face aux jardins, et qui représente le palais du Soleil. Douze pavillons isolés et à moitié enfoncés dans la forêt, autour du jardin, représentent les douze signes du zodiaque. Il règne dans toutes ces parties des proportions si justes que le pavillon du milieu vous paroît d'une étendue ordinaire, et, quand vous venez à le mesurer, vous trouvez qu'il a quatre

mille neuf cents pas de surface. Si l'on ouvre les portes, c'est alors que vous êtes surpris par la hauteur et l'étendue. Le milieu de l'édifice est occupé par un des plus beaux salons qu'il soit possible d'imaginer. J'y entrai, et, quand je fus au centre, je pensai que c'étoit là que tous les ans le monarque se rendoit une fois pour renverser avec une carte la fortune de deux ou trois seigneurs de sa cour.

Au milieu de ce jardin et de l'admiration que je ne pouvois refuser à Le Nôtre, car c'est, je crois, son ouvrage et son chef-d'œuvre, je ressuscitois Henri IV et Louis XIV. Celui-ci montroit au premier ce superbe édifice; l'autre lui disoit : « Vous avez raison, mon fils, voilà qui est fort beau; mais je voudrois bien voir les maisons de mes paysans de Gonesse » Qu'auroit-il pensé de trouver tout autour de ces immenses et magnifiques palais, de trouver, dis-je, les paysans sans toit, sans pain, et sur la paille?

Vos lettres me parviendront franches et plus promptement : ainsi nulle inquiétude sur ce point.

C'est cette succession perpétuelle d'occupations utiles et variées qui rend le séjour de la campagne si doux et celui de la ville si maussade à ceux qui ont pris le goût des occupations des champs.

Pourquoi, plus la vie est remplie, moins on y est attaché? Si cela est vrai, c'est qu'une vie occupée

est communément une vie innocente ; c'est qu'on pense moins à la mort et qu'on la craint moins ; c'est que, sans s'en apercevoir, on se résigne au sort commun des êtres qu'on voit sans cesse mourir et renaître autour de soi ; c'est qu'après avoir satisfait pendant un certain nombre d'années à des ouvrages que la nature ramène tous les ans, on s'en détache, on s'en lasse, les forces se perdent, on s'affoiblit, on désire la fin de la vie, comme après avoir bien travaillé on désire la fin de la journée ; c'est qu'en vivant dans l'état de nature on ne se révolte pas contre les ordres que l'on voit s'exécuter si nécessairement et si universellement ; c'est qu'après avoir fouillé la terre tant de fois, on a moins de répugnance à y descendre ; c'est qu'après avoir sommeillé tant de fois sur la surface de la terre, on est plus disposé à sommeiller un peu au-dessous ; c'est, pour revenir à une des idées précédentes, qu'il n'y a personne parmi nous qui, après avoir beaucoup fatigué, n'ait désiré son lit, n'ait vu approcher le moment de se coucher avec un plaisir extrême ; c'est que la vie n'est pour certaines personnes qu'un long jour de fatigue, et la mort qu'un long sommeil, et le cercueil qu'un lit de repos, et la terre qu'un oreiller où il est doux à la fin d'aller mettre sa tête pour ne la plus relever. Je vous avoue que la mort, considérée sous ce point de vue, et après les longues traverses que

j'ai essuyées, m'est on ne peut pas plus agréable. Je veux m'accoutumer de plus en plus à la voir ainsi.

Comme j'ignore quand mes malades guériront, que mes occupations continuent toujours à me prendre mes matinées, et que la bonne partie de mes soirées est prise par mes amis, par l'amusement, par la promenade, par l'éducation d'Angélique, dont, par parenthèse, je ne ferai rien, parce qu'on étouffe en un instant tout ce que je sème en un mois, je vais envoyer votre lettre pour Mme Le Gendre par la petite poste.

Je ne sais si mes lettres se font beaucoup attendre à Isle, mais il est sûr que je me suis fait un devoir d'écrire le jeudi et le dimanche, et qu'aucun de mes devoirs n'est ni plus exactement rempli, ni avec plus de plaisir.

La douceur et la violence se concilient à merveille dans un même caractère. Je compare ces enfans-là au lait, qui est si doux et que la chaleur fait tout à coup gonfler et répandre : retirez le vaisseau, soufflez sur la liqueur, jetez-y une feuille de lierre, une goutte d'eau, il n'y paroît plus.

Mademoiselle, vous attendrez des occasions sûres pour faire partir vos lettres; je serai, s'il le faut, dix jours entiers sans en recevoir : je m'y résoudrai, mais à une condition, c'est que je ne les attendrai plus à certains jours marqués et que je

les prendrai quand elles viendront. Je souffre trop quand je suis trompé! Je ne suis plus à rien, ni à la société, ni à mes devoirs; mon caractère s'en ressent; je gronde pour rien; je m'ennuie de tout et partout; je suis maussade, et je me fais toutes sortes de torts. Il ne faut pas que cela vous gêne; mais il ne faut pas non plus que vous me rendiez pire que je ne suis, et que, parce qu'une lettre de mon amie que j'attendois n'est pas venue, je fasse enrager tout ce qui m'entoure.

Mais est-ce que la construction de cette place de Reims et la construction de ce canal ne nous donneront pas des sommes immenses? Uranie sera donc incessamment opulente? Incessamment nous aurons donc toutes ces petites commodités voluptueuses si essentielles au bonheur, le sopha douillet, les gros oreillers, les vases de porcelaine, les parfums et les toiles de l'Inde? Nous touchons donc le souverain bien de la main?

M. Gaschon avoit fait les offres du meilleur de son âme, et il étoit blessé qu'on n'y eût pas répondu.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-vous pas que ce soit moi qu'on ait choisi pour être le père de l'enfant en question? Je n'ai point dit que c'étoit manquer à celle qu'on aimoit que de lui demander son aveu. Je pense au contraire que ce seroit lui manquer que de ne pas le lui demander.

Adieu, mon amie, je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur; il y a bien des momens où votre présence me seroit nécessaire et douce.

Mille tendres respects à notre chère sœur; rappelez-lui, toutes les fois qu'elle négligera sa santé, qu'elle manque à ses amis, et qu'il ne dépend que d'elle de me faire bien du mal. Mais je ne sais pourquoi je me suis nommé là, et tout seul.

LXXXI

A Paris, le 26 septembre 1762.

Cette maladie-là a des vicissitudes prodigieuses, au milieu desquelles les forces et l'embonpoint disparoissent, et l'on est réduit à l'état fluet et transparent des ombres. Ce que je vois tous les jours de la médecine et des médecins ne me les fait pas estimer davantage. Naître dans l'imbécillité, au milieu de la douleur et des cris; être le jouet de l'ignorance, de l'erreur, du besoin, des maladies, de la méchanceté et des passions; retourner pas à pas à l'imbécillité; du moment où l'on balbutie jusqu'au moment où l'on radote, vivre parmi des fripons et des charlatans de toute espèce; s'éteindre

entre un homme qui vous tâte le pouls et un autre qui vous trouble la tête; ne savoir d'où l'on vient, pourquoi l'on est venu, où l'on va : voilà ce qu'on appelle le présent le plus important de nos parens et de la nature, la vie!

Nous passons une partie de nos journées les plus agréables avec un homme dont je ne vous ai jamais parlé : c'est M. de Montamy. On n'est pas plus instruit que lui; on n'a ni plus de jugement ni plus de sagesse dans la conduite. Attaché à ses devoirs, auxquels tout est subordonné pour lui; fidèle à son maître, à qui il n'a jamais caché la vérité sans l'offenser; environné d'ennemis et de méchans qui n'ont jamais pu l'entamer; allant à la messe sans y trop croire; respectant la religion et riant sous cape des plaisanteries qu'on en fait; espérant à la résurrection sans trop savoir à quoi s'en tenir sur la nature de l'âme; c'est du reste un gros peloton d'idées contradictoires qui rendent sa conversation tout à fait plaisante. Je vous en parle parce que nous allons tous dîner chez lui mercredi prochain, et le baron, qui reviendra de Vorrey, et la baronne, qui reviendra du Grandval, et Grimm, qui reviendra de Saint-Cloud, et Mme d'Épinay, qui reviendra de la Briche, et les autres, comme Suard, d'Alinville et moi, qui ne sommes point sortis depuis, et que nous retrouverons là. J'aime toutes ces parties-là, et par le

plaisir que j'y trouve et par celui que j'aï de vous en entretenir. Le petit abbé y sera aussi avec ses contes. Je ne sais où il les prend, mais il ne tarit point. Il nous disoit, la dernière fois que nous l'avons eu, qu'une femme se mouroit, et se mouroit d'une certaine maladie cruelle qu'on prend avec beaucoup de plaisir : le prêtre qui l'exhortoit lui disoit : « Allons, Madame, un peu de résignation ; offrez à Dieu votre mal. — Beau présent à lui offrir ! » répondit la malade. Et qu'un jour un de ses amis disoit la messe, et lui la servoit ; cet ami étoit un géomètre et par conséquent fort distrait : le voilà qui perd le saint sacrifice de vue, se met à rêver à la solution de quelques équations, et demeure les bras élevés en l'air pendant un temps très-considérable, ce qui édifioit fort les uns et ennuyoit fort les autres. Il étoit de ces derniers : il tire son ami le célébrant par sa chasuble ; celui-ci sort de sa distraction, mais il ne sait plus où il en est de son affaire ; il se retourne, et demande à son ami : « L'abbé, ai-je fait la consécration ? » L'abbé lui répond : « Ma foi, je n'en sais rien .. » Et le prêtre, tout en colère, lui réplique : « A quoi diable pensez-vous donc ? » Tout cela n'est pas trop bon, mais l'à-propos, la gaieté, y donnent un sel volatil qui se dissipe et ne se retrouve plus quand le moment est passé.

On vient d'accorder à l'abbé Arnaud et à Suard

la *Gazette de France*. Voilà donc une petite fortune assurée pour ce dernier. Il n'attendoit que cela pour faire le bonheur d'une femme qu'il aime à la folie; il l'épousera, s'il est honnête homme.

Dans l'absence de tous mes amis, dispersés autour de Paris, mes journées sont assez uniformes. Se lever tard, parce qu'on est paresseux; faire répéter à sa petite fille un chapitre d'histoire et une leçon de clavecin; aller à son atelier, corriger des épreuves jusqu'à deux heures; dîner, se promener, faire un piquet, souper, et recommencer le lendemain.

Jeudi prochain, je vous enverrai les deux ouvrages faits en faveur des Calas Le paquet sera gros, vingt-sept feuilles in-4°. Je vous préviens dès ce moment de ne les communiquer à personne: si par hasard cela tomboit dans de certaines mains, il y auroit certainement une contrefaçon qui ruineroit le libraire, ou plutôt qui feroit tort à la veuve.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Il est tard, il faut que je coure chez Le Breton pour y mettre en ordre les planches de notre second volume, qui doit paroître incessamment. J'espère qu'on en sera plus content encore que du premier : il est mieux pour la gravure, plus varié et plus intéressant pour les objets. Si nos ennemis n'étoient pas les plus vils des mortels, ils crèveroient de honte et de dépit. Le huitième

volume de discours tire à sa fin : il est plein de choses charmantes et de toutes sortes de couleurs. J'ai quelquefois été tenté de vous en copier des morceaux. Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppresseurs, les fanatiques et les intolérans n'y gagneront pas. Nous aurons servi l'humanité, mais il y aura longtemps que nous serons réduits dans une poussière froide et insensible lorsqu'on nous en saura quelque gré. Pourquoi ne pas louer les gens de bien de leur vivant, puisqu'ils n'entendent rien sous la tombe? Voilà le moment de se consoler en se rappelant la prière du philosophe musulman : « O mon Dieu! pardonne aux méchans, parce que tu n'as rien fait pour eux, puisque tu les a laissés devenir méchans; les bons n'ont rien de plus à te demander, parce qu'en les faisant bons tu as tout fait pour eux. »

Je suis bien aise que ce dernier trait me soit revenu, sans quoi j'aurois été bien mécontent de cette lettre; si elle est maussade, c'est que ma vie l'est aussi. Portez-vous bien et aimez-moi toujours beaucoup toutes deux. Je me suis enfourné depuis quelques jours dans la lecture du plus fou, du plus sage, du plus gai de tous les livres.

LXXXII

A Paris, le 30 septembre 1762.

Voilà ce que nous avons pu faire de mieux pour votre vingtième. En joignant, les années suivantes, quatre lignes de requête à une copie de cette décision, l'immunité de cet impôt sera prorogée tant qu'il nous plaira, quand même Damilaville, quittant sa place pour une autre, ne seroit plus à portée de nous servir : cette remarque est de lui.

Je vous envoie la Consultation d'Élie de Beaumont pour les Calas, et dimanche prochain le Mémoire.

Je ne trouve pas que, ni dans l'une de ces pièces ni dans l'autre, on ait tiré parti de certains moyens dont l'éloquence de Démosthène et de Cicéron se seroit particulièrement emparée.

Le premier de ces moyens, c'est la probité de cet homme soutenue pendant le cours d'une vie de soixante ans et davantage. A quoi sert une vie passée avec honneur, si elle ne nous protége pas contre les attaques de la méchanceté et le soupçon d'un crime incertain, entre l'homme de bien et le scélérat? Rien ne parle donc plus en faveur de l'un,

rien ne dépose donc plus contre l'autre? Ils sont donc également abandonnés au sort? Il me semble que c'étoit le lieu de plaider la cause de l'honneur et de la vertu reconnus, de dire aux juges : « Lorsqu'on lit la malheureuse histoire de Calas, lorsqu'on voit un père, dans la décrépitude, arraché du sein de sa famille, où il vivoit aimé, honoré, tranquille, et où il se promettoit de mourir, conduit sur un échafaud par des ouï-dire, il n'est personne qui ne frémisse d'horreur sur ce que l'avenir obscur peut lui destiner. L'homme de bien ne voit rien en lui qui le protége contre les événemens. Après la mort de Calas, il voit avec douleur que sa conduite passée s'adressoit vainement aux lois. Rassurez, Messieurs, les gens de bien; encouragez les hommes à la vertu, en leur montrant le poids que vous y attachez. Si un méchant accusé est à moitié convaincu devant vous par ses actions passées, pourquoi l'homme de bien ne seroit-il pas à moitié absous par les siennes? »

Le second, c'est la mort de Calas. Si cet homme a tué son fils de crainte qu'il ne changeât de religion, c'est un fanatique; c'est un des fanatiques les plus violens qu'il soit possible d'imaginer. Il croit en Dieu, il aime sa religion plus que sa vie, plus que la vie de son fils; il aime mieux son fils mort qu'apostat : il faut donc regarder son crime comme une action héroïque, son fils comme

un holocauste qu'il immole à son Dieu. Quel doit donc être son discours, et quel a été le discours des autres fanatiques? Le voilà : « Oui, j'ai tué mon fils; oui, Messieurs, si c'étoit à recommencer, je le tuerois encore; j'ai mieux aimé plonger ma main dans son sang que de l'entendre renier son culte. Si c'est un crime, je l'ai commis, qu'on me traîne au supplice. » Au contraire, Calas proteste de son innocence : il prend Dieu à témoin; il regarde sa mort comme le châtiment de quelque faute inconnue et secrète; il veut être jugé de son Dieu aussi sévèrement qu'il l'a été des hommes, s'il est coupable du crime dont il est accusé. Il appelle la mort donnée à son fils un crime; il attend ses juges au grand tribunal pour les y confondre. S'il est coupable, il ment à la face du ciel et de la terre; il ment au dernier moment; il se condamne lui-même à des peines éternelles : il est donc athée, il en a le discours; mais, s'il est athée, il n'est plus fanatique : il n'a donc plus tué son fils. « Choisissez, aurois-je dit aux juges : s'il est fanatique, il a pu tuer son fils, mais c'est par le zèle le plus violent qu'un furieux puisse avoir pour sa religion. Il a donc rougi, en mourant, d'une action qu'il a dû regarder comme glorieuse, comme ordonnée par son Dieu; il en a donc perdu le mérite en la désavouant lâchement; sa bouche prononçoit donc l'imposture en mourant; accusé d'une action qu'il

avoit commise et dont il devoit se glorifier, il la regardoit donc comme un crime ; il apostasioit donc lui-même, et, puni dans ce monde, il appeloit encore sur lui le châtiment du grand juge dans l'autre Athée? Pourquoi, contempteur de tout dieu et de tout culte, auroit-il tué son fils pour en avoir voulu prendre un autre que celui dans lequel il étoit né ? » Je vous écris cela à la hâte, mais cela pourroit, entre les mains d'un homme habile et maître de l'art de la parole, prendre la couleur la plus forte.

Eh bien, il y a dans cette cause cent autres moyens secrets que les avocats ni Voltaire n'ont point aperçus.

Je ne sais plus que vous dire. Je suis accablé de fatigue. J'ai cru que je perdrois ma femme avant-hier : on n'osoit arrêter ce flux de sang, qui l'avoit tellement épuisée qu'elle en tomboit cinq ou six fois par jour dans des sueurs glacées et des défaillances mortelles, parce qu'on craignoit de faire rentrer l'humeur dans la masse du sang, et de causer une fièvre maligne. Il n'étoit pas possible non plus de le laisser aller plus longtemps, de peur qu'elle ne restât dans une de ces défaillances, ou qu'il ne se formât à la langue une excoriation, ou un ulcère dans les intestins. Dans ces perplexités, il a fallu jouer la vie de la malade *à croix ou pile*. On lui a donné le simarouba, écorce astringente,

en boisson, avec des lavemens appropriés au même effet; le flux est arrêté, sinon en tout, du moins en grande partie. Les douleurs, d'aiguës qu'elles étoient, sont devenues sourdes; la fièvre n'a pas augmenté; point de sommeil; toujours de l'embarras dans la tête; toujours du dégoût, des envies de vomir; mais les excrémens commencent à se lier. Si j'osois, à ces symptômes physiques qui semblent annoncer la guérison j'en ajouterois de moraux. Les médecins ne font point d'attention à ceux-ci, et je crois qu'ils ont tort. On est bien malade quand on perd son caractère; on se porte mieux quand on le reprend. Tenez-moi pour mort, ou pour moribond du moins, l'une et l'autre, lorsque je n'aurai pas la plus grande peine ou le plus grand plaisir à penser à vous.

Je ne savois pas qu'on fût allé en Champagne. Ce soupçon est une de ces idées qui me sont venues comme elles vous viennent. Lorsque notre esprit abandonné à lui-même se promène en sautillant sur les choses possibles, il est tout naturel qu'il s'arrête de préférence sur celles qui l'intéressent. Un homme jaloux, que rien n'inquiète ni ne distrait, a encore des pensées de jalousie.

Mais ce qui me peine, c'est de ne jamais apprendre les choses : il faut que je les devine. Cela me fait penser qu'on est dans l'usage de me les dissimuler et qu'on espère que je les ignorerai.

Mademoiselle, je vous souhaite beaucoup de plaisir, des petits déjeuners bien gais le matin, des lectures douces, des promenades agréables avant et après le dîner, des causeries tête à tête et bien tendres, à la chute du jour ou au clair de la lune, sur la terrasse. Mme Le Gendre et madame votre mère vous devanceront dans les vordes, si vous y allez; et vous irez. Vous suivrez à dix ou vingt pas, et vous aurez ainsi cette liberté qui s'accorde avec la passion et la décence; vous aurez du moins le plaisir d'entendre et de dire, sans gêner.

Je ne veux rien savoir absolument; j'aime mieux m'en rapporter à mon imagination, qui ne m'affoiblira pas sûrement votre bonheur.

LXXXIII

A Paris, le 3 octobre 1762.

Je n'oserois rien prononcer sur les suites de cette maladie : ce sont des jours successivement bons, mauvais et détestables; du dégoût, de l'appétit, des évacuations douloureuses et sanglantes, d'autres qui n'ont aucune de ces mauvaises qualités. On n'y entend rien, sinon que le chagrin et la maigreur

augmentent et que les forces s'en vont; mais un symptôme qui m'effraye plus qu'aucun autre, c'est la douceur de caractère, la patience, le silence, et, qui pis est, un retour d'amitié et de confiance vers moi. Ni elle ni personne autour d'elle ne dort; il n'y a que le médecin qui soit toujours content. J'ai dans l'idée qu'il ne sait ce qu'il fait, et que le mal a une tout autre cause que celle qu'il lui suppose; mais je n'oserois en ouvrir la bouche. Si par hasard je pensois faux, qu'il adoptât mon erreur et que le changement de méthode eût des suites funestes, je ne m'en consolerois jamais. Il faut donc, depuis le matin jusqu'au soir, présenter à un malade des choses qu'on croit sinon contraires à son état, au moins peu salutaires et mal ordonnées, en voir le mauvais effet et se taire.

Demain je m'installe chez moi pour n'en sortir que sur le soir. Le soin de mes affaires domestiques, auxquelles on n'est plus en état de veiller, un meilleur emploi de mon temps, et surtout l'éducation abandonnée de ma petite fille, l'exigent.

Je suis seul à Paris : M. d'Holbach lit à Voré; la baronne s'ennuie au Grandval; Mme d'Épinay, seule, n'est pas, je crois, trop contente à la Briche; Grimm s'avance à toutes jambes vers la Westphalie. Il étoit intimement lié avec M. de Castries, qui vient d'être grièvement blessé; il va, à deux cent cinquante lieues, voir quels secours ou

quelles consolations il pourra donner à son ami. C'est toujours lui : il est parti sans que j'aie eu le temps de l'embrasser, à deux heures du matin, sans domestiques, sans avoir mis ordre à aucune de ses affaires, ne voyant que la distance des lieux et le péril de son ami.

Votre cas de conscience ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Est-ce qu'il peut y avoir un mauvais procédé sans quelque sorte d'injustice? a-t-on un mauvais procédé quand on satisfait à tout ce que l'on doit? manque-t-on à quelque chose de ce que l'on doit sans être injuste en quelque point?

J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu, il y a une quinzaine de jours, par le prince Galitzin, une invitation de la part de l'impératrice régnante de Russie d'aller achever notre ouvrage à Pétersbourg. On offre liberté entière, protection, honneurs, argent, dignités, en un mot tout ce qui peut tenter des hommes mécontens de leur pays et peu attachés à leurs amis de s'expatrier et de s'en aller. Il a fallu répondre à Voltaire, qui a joint aussi ses sollicitations à celles de la cour de Russie. Il m'avoit envoyé en même temps son *Commentaire* sur le *Cinna* de Corneille. Je n'ai pu m'empêcher de lui dire que cela étoit vrai, juste, intéressant et beau, parce que c'est la vérité; seulement je lui ai trouvé plus d'indulgence que je

n'en aurois eu; il n'a pas repris tout ce qui m'a semblé répréhensible : c'est apparemment parce que la difficulté de l'art lui est moins connue qu'à moi. Il n'y a pas de gens plus offensés de la méchanceté que ceux qui n'ont jamais su ce qu'il en coûte pour être bon.

Nous avons ce matin une conférence avec Damilaville et M[me] d'Épinay, pour que la *Correspondance* de Grimm ne souffre point de son absence.

Je vois, par les offres qu'on nous fait, qu'on ignore que notre manuscrit ne nous appartient point, que ce sont les libraires qui en ont fait toute la dépense, et que nous ne pourrions en soustraire une feuille sans infidélité. Eh bien! qu'en dites-vous? C'est en France, dans le pays de la politesse, des sciences, des arts, du bon goût, de la philosophie, qu'on nous persécute! et c'est du fond des contrées barbares et glacées du Nord qu'on nous tend la main! Si l'on écrit ce fait dans l'histoire, qu'en penseront nos descendans? N'est-ce pas là un des plus énormes soufflets qu'il étoit possible de donner au sieur Omer de Fleury, qui nous chassoit, il y a un ou deux ans, dans ce beau réquisitoire que vous savez?

Dans une autre situation d'âme, cet incident me feroit quelque plaisir; mais mon âme s'est refermée à toute sorte de sentimens doux : il y a peu de choses dans la vie qui puissent me faire sourire

dans ce moment. Vous avez raison, Uranie, tout est vain, tout est trompeur... Ce n'est guère la peine de vivre pour tout cela. Il vaut mieux que je m'arrête là tout court que de suivre ces idées, dans lesquelles ceux que j'aime le plus verroient peut-être quelque chose de désobligeant. Mais faut-il que je me contraigne de peur de les blesser? Et puis, quand je me contraindrai, est-ce ce que je dirai ou bien ce qui se passera au fond de mon cœur, ce que je penserai, ce que je sentirai, ce que je résoudrai, même à leur insu, qui les offensera? Je ne demande pas mieux que d'être heureux. Est-ce ma faute si je ne le suis pas? est-ce ma faute si je vois en tout des vices qui y sont et qui m'affligent? si toute la vie n'est qu'un mensonge, qu'un enchaînement d'espérances trompeuses? On sait cela trop tard : nous le disons à nos enfans, qui n'en croient rien; ils ont des cheveux gris lorsqu'ils en sont convaincus. Adieu, portez-vous bien; jetez ce maussade bavardage de côté. Si j'allois troubler un instant vos plaisirs, votre bonheur, votre tranquillité, je ressemblerois à un gros homme, gros comme six autres, qui étouffoit dans la presse et qui crioit : *Quelle maudite presse! quelle cohue!* etc. Quelqu'un qui lui étoit voisin lui dit : « Eh! maudite barrique ambulante, de quoi te plains-tu? Ne vois-tu pas que, si tout le monde te ressembloit, cette presse seroit cinquante mille fois plus

grande? » Moi qui donne peut-être du chagrin à tout ce qui m'environne, qui empoisonne la vie pour ceux qui me sont les plus chers, de quoi m'avisé-je de crier contre la vie? Si tous les autres crioient aussi haut que moi, on ne s'entendroit pas : ce seroit sur la terre le plus insupportable vacarme; si tous les autres étoient aussi quinteux, injustes, incommodes, sensibles, ombrageux, jaloux, fous, sots, bêtes et loups-garous, il n'y auroit pas moyen d'y tenir. Allons, puisque nous ne valons pas mieux que ceux que nous disons ne valoir rien, souffrons-les et taisons-nous. Je souffre donc et me tais. Adieu.

Voilà le moment de m'arrêter; je finirai par vous faire aimer la campagne.





LXXXIV

Paris, le 15 mai 1765.

Oui, tendre amie, il y aura encore un concert, et ce concert sera un enchantement : c'est M. Grimm qui me le promet. Que je sache donc dimanche prochain si vous irez, et combien vous irez, afin que je me pourvoie de billets. Je vous prie de faire en sorte que M. Gaschon en soit. Quand je connois un grand plaisir, je ne puis m'empêcher d'en souhaiter la jouissance à tous ceux que j'aime. Vous en reviendrez tous ivres d'admiration et de joie; je reprendrai partie de ces sentimens en vous revoyant, en vous écoutant, en vous regardant. Oh ! les belles physionomies que vous aurez ! Mais, puisque la physionomie d'un homme transporté d'amour et de plaisir est si belle à voir, et que vous êtes les maîtresses d'avoir, quand il vous plaît, sous vos yeux ce tableau si touchant et si flatteur, pourquoi vous en privez-vous ? Quelle folie ! Vous

êtes enchantée si un homme bien épris attache sur vos yeux ses regards pleins de tendresse et de passion : leur expression passe dans votre âme, et elle tressaille; si ses lèvres brûlantes touchent vos joues, la chaleur qu'elles y excitent vous trouble; si ses lèvres s'appuient sur les vôtres, vous sentez votre âme s'élancer pour venir s'unir à la sienne; si dans ce moment ses mains serrent les deux vôtres, il se répand sur tout votre corps un frémissement délicieux : tout vous annonce un bonheur infiniment plus grand, tout vous y convie. Et vous ne voulez pas mourir et faire mourir de plaisir! vous vous refusez à un moment qui a bien aussi son délice, celui où cet homme, vain d'avoir possédé cet objet qu'il prise plus que l'univers entier, en répand un torrent de larmes! Si vous sortez de ce monde sans avoir connu ce bonheur, pouvez-vous vous flatter d'avoir été heureuse et d'avoir vu et fait un heureux?

N'oubliez pas de me faire savoir si l'affaire du contrat est faisable ou non, soit par M. Duval, soit par M. Le Gendre.

Bonjour, tendre amie. Combien je vous estime et combien je vous aime! Le beau tableau que je verrois et que je vous montrerois si vous vouliez! Mais vous ne vous y connoissez pas : cela est fâcheux pourtant.

LXXXV

A Paris, le 20 mai 1765.

Voilà, chère amie, la troisième fois que nous allons, M. Vialet et moi, chez M. de Sartine, pour son projet, et trois matinées de perdues pour mon atelier. Quoique à midi je sois à votre porte, je n'aurai pas le plaisir de vous voir. La même voiture qui me conduira rue Neuve-Saint-Augustin me ramènera ici, où je suis rappelé par une masse énorme de besogne laissée en arrière. Je suis bien las d'être commandé par les besoins. Quand serai-je donc délivré de toute autre occupation que celle de vous plaire? Jamais, jamais. Je mourrai sans avoir pu vous apprendre combien je sais aimer. Faites bien mes excuses à Mme Le Gendre. Tout s'éloigne, tout se sépare; une infinité de choses tyranniques s'interposent entre les devoirs de l'amour et de l'amitié, et l'on ne fait rien de bien; on n'est ni à son ambition, ni à son goût, ni à sa passion : l'on vit mécontent de soi. Un des grands inconvéniens de l'état de la société, c'est la multitude des occupations, et surtout la légèreté avec laquelle on prend des engagemens qui disposent

de tout le bonheur. On se marie, on prend un emploi, on a une femme, des enfans, avant que d'avoir le sens commun. Ah ! si c'étoit à recommencer ! C'est un mot de repentir qu'on a perpétuellement à la bouche. Je l'ai dit de tout ce que j'ai fait, excepté, chère et tendre amie, de la liaison douce que j'ai formée avec vous. Si je regrette quelque chose, ce sont tous les momens qui lui sont ravis. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Voilà un fardeau de lettres que vous remettrez à leurs adresses.

LXXXVI

A Paris, le 31 mai 1765.

Demain, bonne et tendre amie, entre huit et neuf heures, vous aurez un carrosse à votre porte, dont vous, madame votre mère et Mme Le Gendre pourrez disposer toute la matinée. J'espère que Mme Le Gendre ne me refusera pas à dîner. Après dîner, qu'il fasse beau ou laid, nous irons nous promener à Saint-Cloud, où je vous quitterai pour un quart d'heure. A ce moment-là près, que je regretterai encore, j'aurai le plaisir de passer toute

la journée avec celle que j'aime, ce qui n'est pas surprenant, car qui ne l'aimeroit pas? mais que j'aime, après huit ou neuf ans, avec la même passion qu'elle m'inspira le premier jour que je la vis. Nous étions seuls ce jour-là, tous deux appuyés sur la petite table verte. Je me souviens de ce que je vous disois, de ce que vous me répondîtes. Oh! l'heureux temps que celui de cette table verte! Bonsoir, bonne amie; mille amitiés et autant de respects.

LXXXVII

Le 21 juillet 1765.

Ils ont bien dit que c'étoit un songe; mais pourquoi n'ont-ils pas dit tout d'une voix que c'étoit un mauvais songe? Y en avoit-il parmi eux quelques-uns à qui la nature eût accordé un meilleur esprit, une âme plus douce, une santé plus continue, plus d'amis sûrs qu'à moi, une meilleure amie que la mienne? Non. C'est que cette Nature est une folle qui gâte d'une main ce qu'elle fait bien de l'autre; c'est qu'elle s'est amusée à mêler de chicotin le peu de bonbons qu'elle donne à ses

enfans; c'est que le système des deux principes, l'un bienfaisant, l'autre malfaisant, système qui a été si généralement répandu sur la terre, n'est pas aussi extravagant qu'on le dit en Sorbonne; c'est qu'il faut en passer par là ou croire au Jupiter d'Homère, qui a renfermé dans deux tonneaux tous les biens et tous les maux de la vie, dont il forme une pluie mêlée qui tombe sans cesse sur la tête des pauvres mortels, dont les uns un peu plus ou un peu moins mouillés de mal ou de bien que les autres, mais qui tous arrivent au dernier gîte presque également trempés. Si la vie n'alloit pas ainsi, qui est-ce qui pourroit se résoudre à la quitter? Si c'étoit un fil de bonheur pur et sans mélange, qui est-ce qui voudroit l'exposer pour sa patrie, la sacrifier pour son père, sa mère, sa femme, ses enfans, son ami, sa maîtresse? Personne. Les hommes ne seroient qu'un vil troupeau d'êtres heureux : plus d'actions héroïques; ils vivroient ivres et mourroient enragés. Voilà, mon amie, un préambule honnêtement long : c'est qu'il faut que tout, jusqu'à cette lettre, ait le caractère des choses d'ici-bas.

Depuis le bienfait de l'impératrice, si vous en exceptez quelques momens doux que vous savez, tout le reste n'a été qu'ennuis, déplaisances ou chagrins. Ce sont des bonnes amies qu'on faisoit raffoler et sécher sur pied, et, quand ces bonnes

amies-là ne sont pas heureuses, il faut aussi que je souffre. Ce sont les embarras de leur déménagement qui m'a fait trembler pour leur santé : croyez-vous que, tandis qu'elles se brisoient les reins à faire des paquets, à les porter, à les arranger, et qu'elles avaloient de la poussière, moi je fusse à mon aise ? C'est un départ qui me sépare d'elles, Dieu sait pour combien de temps ! et qui me laisse désolé. C'est, depuis que je ne les ai plus, un enchaînement d'événemens qui finiront par me chasser sinon de Paris, du moins de la société. Vous savez que M. Tronchin avoit été appelé en poste à Lyon pour la maladie de son associé, et que mes seize mille livres étoient restées entre les mains de M. Colin de Saint-Marc. D'abord, il est inouï combien ma sécurité, bien ou mal fondée là-dessus, m'a attiré de petites querelles domestiques. J'en étois là, lorsque je reçois de M. Tronchin une lettre pour M. de Saint-Marc. Je la garde sept ou huit jours, parce que les choses d'intérêt ne sont pas celles qui me remuent; cependant, sur les six heures du soir, un jour que j'allai causer avec la chère sœur, je me trouve à la porte de l'hôtel des Fermes; je me ressouviens de ma lettre, et j'entre. M. de Saint-Marc n'étoit pas à son bureau, mais il alloit y entrer : c'est ce que ses commis me dirent, car ils sont fort polis. En effet, il arrive comme ils me

parloient. Je vais au-devant de M. Colin de Saint-Marc, qui ne m'entend pas. M. Colin de Saint-Marc, le chapeau sur la tête, marche; je le suis presque en courant. Il arrive dans la seconde pièce de son bureau; il s'assied dans son fauteuil, et je reste droit. Je lui présente ma lettre; il la prend, l'ouvre et la lit, se met à regarder un moment au plafond, et, me rendant ma lettre en la jetant sur un coin de sa table, me dit : « Je n'ai pas mémoire de cela »; puis il prend une plume, se met à écrire et me laisse debout, là, sans me parler davantage. Tandis qu'il écrivoit sans me regarder, je lui déclinois mon nom et je lui faisois mon histoire. Sur la fin de cette histoire, mon homme s'arrête, et, se tracassant avec un de ses doigts la main droite, il me dit : « Ah! oui, je me rappelle cela; j'ai touché vos lettres de change. Je n'ai point de billets à vous donner. Ils veulent tous de ces billets : c'est une rage, je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas quand j'en aurai; je n'irai point dépouiller pour vous ceux qui en ont. Revenez, mais ne revenez pas demain : dans huit jours, dans un mois, dans deux. » Et puis mon homme se remet à écrire, et moi je m'en vais.

Eh bien! comment cela vous semble-t-il? Parce que M. Colin de Saint-Marc a cent mille écus de rente, il faut qu'il me traite comme un faquin. J'étois enragé, dans ce moment, de n'être pas le

comte de Charolais ou quelque autre personnage important, et de ne pouvoir renouveler avec M. Colin de Saint-Marc la scène du président de Mézières avec un procureur au Parlement. C'étoit le matin; il étoit en redingote, en mauvaise perruque ronde, en bas de laine gris, un mouchoir de soie autour du cou, ce qui n'étoit pas propre à sauver sa mauvaise mine. Il étoit pour une somme considérable dans un état de créances que ce procureur ne se pressoit pas d'acquitter. Il entre dans l'étude sans façon; il s'adresse au procureur honnêtement, parce que le président de Mézières est l'homme de France le plus doux et le plus honnête, qu'il en a la réputation, et que c'est ainsi que je l'ai vu chez lui et chez moi. « Monsieur, il y a longtemps que j'attends; pourriez-vous me dire quand je serai payé? — Je n'en sais rien. » Le président étoit debout, le procureur assis; le président chapeau bas, le procureur la tête couverte de son bonnet; le président parloit, le procureur écrivoit. « Monsieur, c'est que je suis pressé. — Ce n'est pas ma faute. — Cela se peut. Cependant voilà mes titres; je les ai apportés, et vous m'obligerez de les regarder. — Je n'ai pas le temps. — Monsieur, de grâce, faites-moi ce plaisir. — Je ne saurois, vous dis-je. — Monsieur... — Vous m'interrompez. Est-ce que vous croyez, mon ami, que je n'ai que votre affaire en tête? Vous serez payé avec les

autres. Allez-vous-en, et ne m'ennuyez pas davantage. — Monsieur, je suis fâché de vous ennuyer; mais vous n'êtes pas le premier. — Tant pis, il ne faut ennuyer personne. — Il est vrai, mais il ne faut brusquer personne. — Cela fait le plaisant ! — Le plus plaisant des deux, je vous jure, Monsieur, que ce n'est pas moi... On me doit, j'ai besoin, je voudrois toucher mon argent. Je ne vous demande que de jeter un coup d'œil sur mes titres. — Voyons donc, voyons ces titres... Si on avoit affaire à deux hommes comme vous par jour, il faudroit renoncer au métier. » Le président déploie ses titres, et le procureur lit : *Monsieur le président de Mézières*, etc. ; et aussitôt le voilà qui se lève : « Monsieur le président, je vous demande mille pardons... Je n'avois pas l'honneur de vous connoître... Sans cela... » Le président le prend par la main, l'éloigne de son fauteuil, s'y place et lui dit : « Maître un tel, vous êtes un insolent ! Il ne s'agit pas de moi, je vous pardonne; mais je viens de voir la manière indigne et cruelle dont vous en usez avec les malheureux qui ont affaire à vous. Prenez garde à ce que vous ferez à l'avenir... S'il me revient jamais une plainte sur votre compte, je vous fais perdre un état que vous remplissez si mal. Adieu. » Eh bien ! qu'en pensez-vous? Tandis que M. Colin de Saint-Marc me traitoit comme le procureur, n'auroit-il

pas été fort doux d'être le président? Vous riez de cela, et j'en ris aussi à présent. Mme Le Gendre dit qu'elle se seroit assise sur la table de M. Colin de Saint-Marc; mais on est si surpris, si peu fait à se trouver tout à coup un valet!...

Autre chose. Thomas concourt pour le prix de l'Académie; il me lit son discours : j'en suis confondu. Plein de l'impression que j'en ai reçue, je vais dîner chez le baron. Après dîner, nous nous trouvons seuls; nous allons nous promener au bout des Champs-Élysées. Là, à propos d'éloquence, le baron me dit : « Ma foi, nous ne manquerons pas d'orateurs; il y a dix-sept *Éloges de Descartes.* » Je lui réponds que j'en connois un qui pliera les seize autres comme des capucins de cartes. « N'est-ce pas celui qui commence par ces mots : *En quinze cent et tant, on apporta de Stockholm les cendres de Descartes...?* — Celui-là même. — Oui, on dit qu'il est beau. Vous en connoissez donc l'auteur? — Je le connois, et il ne faut pas avoir le moindre tact en style pour n'en pas savoir autant que moi à la dixième ligne : son nom est écrit partout. »

Là-dessus le baron devine Thomas, et s'en va confier à d'autres que Thomas m'a lu son discours, que c'est une belle chose; et il oublie que la loi de l'Académie exclut du concours tout homme qui s'est nommé. Le bavardage du baron revient à Thomas; Thomas se désespère. Barthe vient m'ap-

porter le désespoir de son ami, et je vous laisse à juger de mon état! Le bienfait de l'impératrice ne m'a pas fait un plaisir que je puisse comparer à la peine que j'ai soufferte. J'ai cessé de boire, de manger, de dormir; je me traîne, la tête me tourne. Mais il y a bien pis... Voilà Barthe lui-même qui m'interrompt, et il faut que j'entende la lecture d'une comédie et que je rie.

Eh bien! mon amie, il a lu sa comédie, et j'ai ri : c'est le genre de Molière pour le fond, avec le ton d'aujourd'hui. Vous croyez qu'il n'y avoit plus rien à dire sur les maladies et les médecins : vous verrez.

Le pis pour Thomas et pour moi, c'est qu'on ignoroit qu'il eût concouru; c'est qu'il a des ennemis dans l'Académie; c'est que, parmi les Éloges, il y en a de la plus grande force et qu'on pourroit bien préférer au sien; c'est que, quelque bien fondée que cette préférence puisse être, à moins qu'elle ne soit justifiée par un suffrage universel, Thomas croira toujours que c'est mon indiscrétion qui lui ôte le prix et qui peut-être l'éloigne de l'Académie, où il eût été reçu s'il ne se fût retiré lorsque Marmontel se présenta. Je verrai Marmontel aujourd'hui; je ne lui dirai que deux mots, mais ils sont propres à faire impression : c'est qu'il risque, si Thomas n'est pas couronné et qu'il le mérite, à passer non-seulement pour un homme

sans goût, reproche qu'il partagera avec le reste des juges, mais pour un ingrat, reproche infiniment plus cruel et qui restera sur lui seul.

Vous croyez que c'est là tout? Franchement, c'en étoit bien assez; mais écoutez. Je vais avant-hier dîner chez le baron, au lieu d'aller rompre le tête-à-tête en question. Après le dîner, Marmontel me tire à l'écart et me dit : « Mon ami, je suis perdu! — Qu'est-ce qu'il y a? — Je suis perdu! on a une copie de mon poëme. C'est Damilaville qui l'a dit à Merlin, et c'est Merlin qui me l'a dit. Je ne l'ai prêté qu'à vous et à un autre. Ne l'avez-vous confié à personne? — Non; je l'ai lu à des amies, mais je ne le leur ai pas laissé. Grimm, Mme d'Épinay, Damilaville, M. de Saint-Lambert, l'ont lu, mais sous mes yeux. Qui est cet autre à qui vous l'avez encore confié? — J'étois à une maison de campagne; je n'eus pas le courage de le refuser au fils de la maison, qui le prit pour une nuit. Le lendemain, il partit pour Paris; il fut quatre jours absent, et dans cet intervalle je sais déjà qu'un de ses amis l'a possédé pendant deux fois vingt-quatre heures. J'ai vu cet ami, qui a été violemment tenté d'en prendre copie; mais il n'en a rien fait. » Je lui dis : « Envoyons chercher une voiture, et courons chez Damilaville, car je ne saurois vivre que cette affaire ne soit éclaircie. — Ni moi non plus. »

Nous allons chez Damilaville; il n'y étoit pas. Nous nous y donnons rendez-vous pour le lendemain. Cependant quelle nuit à passer! et personne à qui l'on puisse dire sa peine et qui la partage! Où étiez-vous, mon amie?... Hier, nous vîmes Damilaville. Il tenoit la chose d'un certain Naigeon; c'étoit un certain Du Coudray qui avoit dit à Naigeon qu'il avoit possédé *la Neuvaine*. Ce Du Coudray étoit cet ami du jeune homme à qui Marmontel l'avoit prêtée à la campagne... Que dites-vous de tout cela? Marmontel se maudissoit d'avoir fait ce poëme, et moi je me maudissois de l'avoir demandé. Il juroit bien de profiter de cette leçon; c'en étoit une pour moi que je me promettois bien de ne pas oublier.

Dépêchez-vous, faites-moi préparer une niche grande comme la main, proche de vous, où je me réfugie loin de tous ces chagrins qui viennent m'assaillir. Il ne peut y avoir de bonheur pour un homme simple comme moi au milieu de huit cent mille âmes. Que je vive obscur, ignoré, oublié, proche de celle que j'aime, jamais je ne lui causerai la moindre peine, et près d'elle le chagrin n'osera pas approcher de moi. Est-il prêt, ce petit asile? Venez le partager. Nous nous verrons le matin; j'irai, tout en m'éveillant, savoir comment vous avez passé la nuit; nous causerons; nous nous séparerons pour brûler de nous rejoindre; nous

dînerons ensemble; nous nous promènerons au loin, jusqu'à ce que nous ayons rencontré un endroit dérobé où personne ne nous aperçoive. Là nous nous dirons que nous nous aimons, et nous nous aimerons; nous rapporterons sur des fauteuils la douce et légère fatigue des plaisirs... et nous passerons un siècle pareil sans que notre attente soit jamais trompée. Le beau rêve!

LXXXVIII

A Paris, le 25 juillet 1765.

Sixième dimanche : non, c'est un jeudi que j'ai pris pour un dimanche.

Vous n'avez encore que deux de mes lettres! Je suis pourtant à la sixième; je les ai toutes numérotées, afin que nous puissions nous assurer qu'il ne s'en est point égaré. Regardez-y.

Croyez-vous donc, chère amie, que j'aurai reçu, dans un intervalle de quinze jours, trois ou quatre secousses violentes, sans que la santé en ait souffert? On vous en dira quelque chose, à moins qu'on ne craigne de vous inquiéter. L'estomac et les intestins sont dans un état misérable. Le potage le

plus léger passe tout de suite ; je ne saurois digérer un jaune d'œuf. Heureusement je dors, et le sommeil répare tout. Mais comment se fait-il qu'un fluide qui me cause en sortant la sensation cruelle d'un fer rouge puisse séjourner dans un canal du tissu le plus délicat sans le blesser ? car je n'ai pas la plus petite colique. Pour des forces, je les ai bien entièrement perdues : je sens mes jambes se dérober sous moi. Cette lassitude, qui m'est très-importune quand je suis debout, me rend le lit délicieux quand je suis couché. Mme Le Gendre n'est pas plus heureuse que moi. Connoissez-vous le plaisir de trouver un fauteuil après la fatigue d'une longue promenade ? C'est précisément celui que je goûte lorsque les matelas se sont chargés du poids de tous mes membres. En vérité, c'est une volupté qu'un dévot se reprocheroit. Vous voyez bien qu'il n'y a point à s'alarmer, et que dans trois ou quatre jours il n'y paroîtra plus.

Mais je ne suis pas le seul malade de la maison : Mme Diderot a toute une cuisse entreprise d'une sciatique. On lui a conseillé de se frotter avec un mélange de sel, d'eau-de-vie et de savon. Il y a quelques jours que l'opération se faisoit. Je me présentai pour entrer. La petite fille courut au-devant de moi en criant : « Mon papa, arrêtez ! arrêtez ! Si vous voyiez cela, vous en ririez trop. » C'étoit sa chère mère penchée sur les pieds de son

lit, le derrière à l'air, et la servante à genoux qui la savonnoit de son mieux. Ce n'étoit pas le cas du proverbe qui dit qu'à savonner la tête d'un Maure on perd son temps et sa peine, car Mme Diderot est fort blanche, et ce n'étoit pas la tête qu'on lui savonnoit. Le remède la soulagea. J'ai été chargé depuis, une ou deux fois, de cette opération, et je m'en suis très-bien acquitté.

Nous avons perdu subitement un grand artiste : c'est Charles Vanloo.

Je vais sur les sept heures du soir causer avec la chère sœur. Nos deux dernières causeries ont été tout à fait agréables, mais si variées que je ne saurois me les rappeler. Hier son domestique se trompa, et, au lieu de m'annoncer, d'habitude apparemment, il annonça M. Le Gras. On a vraiment été fâché de ma discrétion à ne pas rompre le tête-à-tête dont je vous ai parlé.

Nous avions projeté, aujourd'hui mercredi, d'aller voir avec La Rue la galerie du Luxembourg ; mais savez-vous qui a dérangé cette partie ? La princesse de Nassau-Sarrebruck. Elle étoit allée à Calais embrasser son fils, qui passoit en Angleterre ; elle s'en retournoit à Sarrebruck par Paris, où elle n'avoit qu'un jour à rester, et de ce jour elle nous en a donné, à Grimm et à moi, toute la matinée. C'est une femme charmante de figure et de caractère. Ma huppe, qui étoit aussi relevée qu'elle l'a

jamais été de ma vie, s'est abaissée en un moment. J'aurois vu la princesse cent fois auparavant que je n'aurois pas été plus à mon aise. Après les premiers complimens, la conversation est devenue très-intéressante. Je persiste dans mon ancien sentiment : nous devrions laisser aux femmes la fonction de l'apostolat; elles feroient en un jour plus de conversions que le missionnaire le plus éloquent n'en peut ébaucher dans toute sa vie. Il n'y a pas un homme qui ne prît l'espérance secrète de plaire au prédicateur pour un mouvement de la grâce.

Elle m'a promis son portrait, et, quand je l'ai quittée, elle m'a présenté sa main à baiser avec une affabilité qui ne se rend pas.

De la rue Garancière je me suis traîné sur le quai Bourbon, où j'avois rendez-vous avec Damilaville. Nous avons dîné. Je me trouve très-bien d'avoir bu à la glace : pas la moindre tribulation d'entrailles. Nous avons pu lire un énorme article qu'il m'avoit promis pour mon ouvrage, sans aucune interruption.

Demain peut-être, mon amie; demain, c'est jeudi, et je me porterai bien, assez bien pour regretter votre éloignement.

Je vous écris chez Le Breton, où j'étois venu pour revoir mes feuilles, que je laisse là.

Je n'y viendrai plus guère, dans ce maudit atelier où j'ai usé mes yeux pour des hommes qui

ne me donneront pas un bâton pour me conduire. Il ne nous reste plus que quatorze cahiers à imprimer : c'est l'ouvrage de huit ou dix jours. Dans huit ou dix jours, je verrai donc la fin de cette entreprise qui m'occupe depuis vingt ans, qui n'a pas fait ma fortune, à beaucoup près, qui m'a exposé plusieurs fois à quitter ma patrie ou à perdre ma liberté, et qui m'a consumé une vie que j'aurois pu rendre plus utile et plus glorieuse! Le sacrifice des talens au besoin seroit moins commun s'il n'étoit question que de soi; on se résoudroit plutôt à boire de l'eau, à manger des croûtes et à suivre son génie dans un grenier; mais, pour une femme, pour des enfans, à quoi ne se résout-on pas? Si j'avois à me faire valoir, je ne leur dirois pas : « J'ai travaillé trente ans pour vous »; mais je leur dirois : « J'ai renoncé pour vous, pendant trente ans, à la vocation de nature; j'ai préféré de faire, contre mon goût, ce qui vous étoit utile à ce qui m'étoit agréable. Voilà la véritable obligation que vous m'avez et à laquelle vous ne pensez pas. »

J'eus le courage de dire hier au soir à Mme Le Gendre qu'elle se donnoit bien de la peine pour ne faire de son fils qu'une jolie poupée. Pas trop élever est une maxime qui convient surtout aux garçons; il faut un peu les abandonner à l'énergie de nature. J'aime qu'ils soient violens, étourdis,

capricieux. Une tête ébouriffée me plaît plus qu'une tête bien peignée. Laissons-les prendre une physionomie qui leur appartienne.

Si j'aperçois à travers leurs sottises un trait d'originalité, je suis content. Nos petits ours mal léchés de province me plaisent cent fois plus que tous vos petits épagneuls si ennuyeusement dressés. Quand je vois un enfant qui s'écoute, qui va la tête bien droite, la démarche bien composée, qui craint de déranger un cheveu de sa figure, un pli de son habit, le père et la mère s'extasient et disent : « Le joli enfant que nous avons là ! » Et moi je dis : « Il ne sera jamais qu'un sot. »

D'Alembert est à toute extrémité; il a fait une indigestion terrible; il a envoyé chercher Bouvard, qui l'a fait saigner. J'apprends qu'il est tourmenté par une colique qui ne le quitte point et qui menace à chaque instant de l'emporter. S'il en meurt, nous aurons perdu en trois mois de temps deux grands peintres et deux grands géomètres. Les hommes de cette trempe sont rares; une nation en est bientôt appauvrie.

Je vous écris ce soir parce que nos presses travailleront demain, en dépit des apôtres, dont c'est la fête, et que ma tâche sera double. Il seroit bien malheureux d'essuyer quelque contre-temps à la dernière page!

On parle du déplacement de M. de Saint-Flo-

rentin; on lui donne pour successeur M. de Sartine, à qui M. Le Noir succédera. Qui sait comment ce M. Le Noir en useroit avec nous? Il n'y a peut-être pas un mot de réel à ces prétendus changemens. A tout hasard, nous nous hâtons d'esquiver aux embarras qu'ils pourroient nous causer.

Adieu, mon amie; continuez de vous bien porter. Je sais que vous m'aimez de toute votre âme; vous êtes bien sûre que je ne demeure pas en reste avec vous : c'est la seule de mes dettes que je paye bien.

Vous espérez donc que nous ne serons pas une éternité sans nous revoir? Cela dépendra beaucoup de M. Le Gendre.

Nous l'attendons sans impatience. La cérémonie de l'inauguration est fixée au 19 du mois prochain : c'est vous promettre la chère sœur pour le 9 ou le 10. Je vais donc rester seul! Avec qui m'entretiendrai-je de vous? à qui porterai-je cette âme toute remplie de tendresse? où irai-je verser mes sentimens? Je n'entendrai donc plus prononcer ce nom, qui m'est cher, que quand il m'échappera dans ma peine! Adieu, mon amie; bonsoir : la lumière et le papier me manquent en même temps. Mon respect, mon tendre et sincère respect, à madame votre mère. Embrassez pour moi madame votre sœur; dites à Mlle Mélanie qu'elle auroit

bien tort de m'oublier. M. Gaschon a reçu un coup de bistouri entre les fesses, et l'on dit qu'il est mieux.

LXXXIX

Le 1er août 1765.

Dieu soit loué ! en voilà vingt-quatre d'arrivées; il en reste trois qui vont à vous, sans compter celle-ci.

Je viens donc de mettre dehors de Paris le baron, qui se sépare de sa femme, de ses enfans, de ses amis, pour deux mois. Je vous écris chez Damilaville, qui part demain pour Genève. J'ai bien peur que celui-ci ne paye de sa vie quelques plaisirs vagues et peu choisis. C'est bien cher. La journée d'hier fut bien pénible pour un homme qui n'a plus de jambes et qui avoit les quatre coins de Paris à faire. J'avois promis au baron d'aller dîner avec lui la veille de son départ, et oublié que Damilaville avoit pris le même jour pour dire adieu à ses amis. Celui-ci avoit retenu la chambre du suisse du Luxembourg et tout ordonné. Ainsi, bon gré, mal gré, il a fallu manquer au baron. Le

rendez-vous des convives étoit dans l'allée des Carmes. Nous étions trois ou quatre assis sur un banc tout voisin de la porte du même nom, lorsque nous entendîmes des cris qui venoient de la cour d'entrée de ces moines : c'étoit une femme qui étoit tombée en défaillance au sortir de leur église. Un d'entre nous accourt; il frappe à la porte du couvent. Le portier ouvre : « Mon père, vite une goutte de votre eau de mélisse; c'est pour une femme qui est là, qui se meurt. » Le moine répond froidement : « Il n'y en a point », et ferme la porte. Là-dessus, mon amie, je vous laisse rêver à votre aise sur les grands effets de l'esprit de religion. Un moine d'un autre ordre étoit un des nôtres. « Eh bien ! s'écria-t-il douloureusement, voilà comme un portier dur et brutal déshonore toute une maison ! — Monsieur, lui répondis-je, ne craignez rien : l'action qui vient de se passer est si atroce que, si quelqu'un d'entre nous s'avise de la raconter, il passera pour un calomniateur. »

Cet autre moine-ci étoit un galant homme, d'un esprit assez leste et point du tout enfroqué. On parla de l'amour paternel. Je lui dis que c'étoit une des plus puissantes affections de l'homme. « Un cœur paternel! repris-je; non, il n'y a que ceux qui ont été pères qui sachent ce que c'est : c'est un secret heureusement ignoré, même des enfans. » Puis, continuant, j'ajoutai : « Les pre-

mières années que je passai à Paris avoient été fort peu réglées. Ma conduite suffisoit de reste pour irriter mon père, sans qu'il fût besoin de la lui exagérer ; cependant la calomnie n'y avoit pas manqué. On lui avoit dit... que ne lui avoit-on pas dit ? L'occasion d'aller le voir se présenta. Je ne balançai point. Je partis plein de confiance dans sa bonté. Je pensois qu'il me verroit, que je me jetterois entre ses bras, que nous pleurerions tous les deux et que tout seroit oublié. Je pensois juste. » Là je m'arrêtai, et je demandai à mon religieux s'il savoit combien il y avoit d'ici chez moi. « Soixante lieues, mon père ; et, s'il y en avoit cent, croyez-vous que j'aurois trouvé mon père moins indulgent et moins tendre ? — Au contraire. — Et s'il y en avoit eu mille ? — Ah ! comment maltraiter un enfant qui revient de si loin ? — Et s'il avoit été dans la lune, dans Jupiter, dans Saturne ? » En disant ces derniers mots, j'avois les yeux tournés au ciel, et mon religieux, les yeux baissés, méditoit sur mon apologue.

Nous dînâmes gaiement ; nous osâmes parler du mal politique, du célibat, sans que notre moine s'en offensât. Il ne défendit pas trop le vice de son état ; il nous proposa seulement de faire grâce aux célibataires que faisoit la religion jusqu'à ce que nous ayons exterminé de la république tous ceux qui l'étoient par esprit de libertinage et de

luxe. Nous lui observâmes que ces derniers ne faisoient point de vœux, et que nous aurions de l'indulgence pour les premiers s'ils vouloient renoncer aux leurs; qu'il y avoit quelque différence entre un mauvais citoyen et un homme qui juroit au pied des autels de l'être. Tout cela se passa fort bien.

Vous savez ou vous ignorez que les bénédictins ont demandé, par une requête présentée au roi, et devenue publique par l'impression, d'être sécularisés; mais vous ne vous douterez jamais que le ministère ait eu la bêtise de ne pas les prendre au mot. Le fait est vrai pourtant. En faisant un sort honnête à chacun de ces moines, il seroit resté des biens immenses qui auroient acquitté une portion des dettes de l'État. Cet exemple auroit encouragé les carmes, les augustins, à solliciter le défroc, et sans aucune violence la France, en moins de vingt ans, auroit été délivrée d'une vermine qui la ronge et qui la rongera jusqu'à son extinction. Notre moine remarqua judicieusement qu'il n'y avoit rien de plus indécent que de dire, comme les bénédictins l'avoient dit dans leur requête, qu'ils demandoient à être dépouillés d'un habit avili; qu'il n'y avoit que les mauvaises mœurs qui pussent avilir, et que c'étoit les avouer.

Après dîner, nous nous promenâmes. Chemin faisant, mon moine me demanda pourquoi l'homme

sembloit oublier son amour-propre au récit d'une bonne action, et d'où venoit la joie involontaire et secrète qu'il en ressentoit. Je lui répondis que c'est qu'il devenoit subitement l'auteur ou l'objet du bienfait; que, toutes les fois que nous ne nous sentions pas capables d'une grande action, nous prenions le parti de montrer que nous en sentions tout le prix, et que, ne pouvant être grands, il ne nous restoit que la ressource d'être justes. J'ajoutai qu'il n'étoit pas vrai que le récit d'une belle action nous fût toujours agréable. Soyez placé entre un homme opulent et dur et son ami indigent; racontez quelque trait d'une amitié secourable et bienfaisante, et regardez les visages. On n'aime point une leçon qu'on ne se sent point le courage de suivre.

Sur les six heures du soir, les convives se dispersèrent. Je restai seul avec Damilaville, et, à propos des *Éloges de Descartes* présentés à l'Académie, je fis sur l'éloquence deux réflexions qui lui plurent beaucoup : l'une, c'est qu'il ne falloit s'occuper à remuer les passions que quand on avoit convaincu la raison, et que le pathétique restoit sans effet quand il n'étoit pas préparé par le syllogisme; l'autre, c'est qu'après que l'orateur m'avoit touché vivement, je ne pouvois pas souffrir qu'il interrompît cette situation douce de mon âme par quelque chose de frappant; que le pathétique vouloit

être suivi de quelque chose de foible et vague, qui n'exigeât de ma part aucune contention; qu'après un mouvement violent l'orateur, épuisé, devoit avoir besoin de repos, et moi aussi. Cette causerie, où je vous mets en tiers, nous conduisit jusqu'à huit heures, que nous nous séparâmes, lui pour aller faire ses malles, moi pour aller embrasser le baron. J'avois un air soucieux; il me sembloit que je l'aurois été moins si ma vue et mes bras avoient été assez longs pour l'atteindre, l'avertir, le secourir jusqu'au fond de l'Angleterre. Le sort nous menace également partout; il semble pourtant qu'on le craigne moins dans l'endroit où il ne vous a point fait de mal : on ne sait pas ce qu'il nous prépare ailleurs. Si je vous voyois d'ici, si j'avois seulement un miroir magique qui me montrât mon amie dans tous les instans, si elle se promenoit sous mes yeux, dans une glace, comme dans les lieux qu'elle habite, il me semble que je serois plus tranquille. Je ne la quitterois guère, cette glace; combien je me lèverois de fois pendant la nuit pour vous aller voir dormir! combien de fois je vous crierois : « Mon amie, prenez garde, vous vous fatiguez trop; prenez par ce côté-ci, il est plus beau; le soleil vous fera mal; vous veillez trop tard, vous lisez trop longtemps; ne mangez point de cela; qu'avez-vous? vous me paroissez triste. » Vous ne m'entendriez pas; mais, lorsque la raison vous au-

roit conduite à mon gré, je serois aussi content que si vous m'aviez obéi. Il est bien incertain si ma glace ne me causeroit pas plus de peine que de plaisir; il est bien incertain qu'un beau jour je ne la cassasse de dépit; il est très-sûr qu'après l'avoir cassée j'en ramasserois tous les morceaux. S'il m'arrivoit d'y voir quelqu'un vous baiser la main! si je vous voyois sourire! si je trouvois que vous m'oubliez trop et trop longtemps! Non, non, point de cette glace magique; je n'en veux point : mon imagination nous sert mieux l'un et l'autre.

Il étoit minuit passé quand je sortis de chez le baron. J'allai pourtant chez Grimm y chercher la neuvième lettre de mon amie. Un petit comte allemand, qui m'a pris en amitié, nous accompagna et me remit à ma porte à une heure du matin. Je vous ai lue avant que de m'endormir : aurois-je bien dormi avec une lettre de mon amie fermée sous mon oreiller? J'ai été voir aujourd'hui d'Alembert, qui s'est fait transporter de chez lui chez M. Watelet. Je l'ai trouvé seul; notre entrevue a été fort tendre. De là, dîner chez la très-aimable sœur avec La Rue. Nous devions, après dîner, aller voir ensemble les tableaux du Luxembourg; mais le travail pressé de l'atelier ne l'a pas permis.

Nos conversations continuent d'être charmantes; nous y parlons sans cesse de la mère, des enfans,

des petits-enfans, de tout ce qui nous est le plus cher au monde. Ne manquez pas de le leur dire. Il est arrivé à la chère sœur une grande aventure : je la saurai demain ; mais chut ! Adieu, adieu.

XC

A Paris, le 18 août 1765.

Vous voyez bien, chère amie, que jusqu'ici je n'ai pas encore répondu un seul mot à aucune de vos lettres. Ce sera ma ressource dans la saison morte, lorsque tous mes amis seront absens et que j'en serai réduit comme vous aux petits événemens domestiques.

Cette jeune personne qui faisoit bonne ou mauvaise compagnie à M. Gaschon regardoit la chère sœur avec un œil envieux et inquiet ; elle ne perdoit pas une de ses paroles. Sans autre intelligence entre nous que celle qui naissoit de la malice commune et de l'occasion, nous nous faisions un amusement cruel de la tourmenter. Moi, je suis une bonne âme : nous n'eûmes pas mis le pied hors de l'appartement que j'eus des remords. Mme Le Gendre la plaignoit beaucoup, si son caractère ré-

pondoit à sa figure, de s'être attachée à un homme aussi léger que M. Gaschon. Nous avons beau être près de nous-mêmes, quelle facilité à nous oublier n'avons-nous pas? Nous portons de la conduite des autres un jugement sévère, sans nous apercevoir qu'il tombe à plomb sur la nôtre. Le rôle de M. Gaschon est, après tout, bien moins répréhensible que le sien. Gaschon fait des sermens, et il croit, en dépit d'une expérience de quarante ans, que le dernier est celui qu'il ne violera pas. Elle, elle appelle les sermens; elle les reçoit, elle en fait peut-être, et le lendemain elle se moque et des sermens qu'elle a faits et de ceux qu'elle a reçus.

Cette personne qui devient, par la satire indécente qu'elle hasarde sur Mme Calas, l'objet de sa furie, qui croyez-vous que c'étoit? Mlle Boileau. Il est bien singulier qu'avec de l'esprit, du goût, de la finesse, de la sensibilité, de l'âme, de l'honnêteté, du sens, de la raison, du jugement, cette fille n'ait presque que des idées d'emprunt, et que, pouvant dire d'elle-même une infinité de bonnes choses, elle soit perpétuellement l'écho de la sottise qui l'environne. On diroit qu'elle ne sent ni le ridicule des propos qu'elle entend ni celui des personnes qui les tiennent. C'est comme une éponge prête à recevoir et à rendre indistinctement toutes les liqueurs qu'on lui présente; elle

s'abreuve dans un endroit, et elle va bien vite se faire presser dans un autre. Le projet étoit de la clique antiphilosophique. La clique philosophique est odieuse aux gens du monde, parce que les gens du monde sont ignorans et frivoles, et qu'un philosophe s'en aperçoit; qu'ils ne peuvent douter du mépris qu'il doit faire d'eux, et qu'ils ont la conscience qu'ils le méritent. Voilà les gens qui l'entourent et qui la sifflent, ou, pour mieux suivre ma comparaison, qui l'empreignent. Qu'il est essentiel à une femme de s'attacher un homme de sens! Vous n'êtes pour la plupart que ce qu'il nous plaît que vous soyez: voilà la raison pour laquelle celles qui sont à beaucoup d'hommes ne sont rien; leur caractère, ainsi que leur ramage, est fait de pièces et de morceaux. Un homme de goût qui s'amuseroit à les étudier restitueroit à chacun ce qui lui appartient. L'idée qui leur vient le matin désigneroit souvent celui avec qui elles ont passé la nuit. Vous mourez toutes à quinze ans.

Mais laissons La Bruyère, et venons à quelque chose qui nous touche de plus près. Ah! mon amie, je crains bien que nous ne soyons séparés pour longtemps, et que la maison que vous devez occuper ici ne soit à bâtir! Ici commenceroit la prophétie de Denis Diderot, de Langres; mais il attend. Souvenez-vous bien seulement que, si la maison s'achète, vous aurez passé près de deux

ans en province, dans l'espérance de demeurer toutes ensemble, et que vous n'y demeurerez pas.

Je veux absolument achever, et je crains bien qu'au moment où je vous parle ce ne soit une affaire faite. Connoissez-vous une maison appartenant à MM. de Noailles, dont la ruine d'un des côtés a entraîné la ruine de l'autre, sise dans la rue Sainte-Anne ou rue de Richelieu ? C'est l'hôtel garni de Suède, rue Sainte-Anne. Eh bien! M. de Prisye avoit vu M. de La Vergne; il venoit rendre compte de sa mission, qu'il avoit fort bien faite, et l'on a dû dîner aujourd'hui chez M. de La Vergne. C'est un objet de quarante à cinquante mille francs. La façade n'est plus d'aplomb; un des murs mitoyens a plié, les poutres de la charpente se sont brisées, les plafonds ont fléchi, et le mur opposé s'est incliné sur l'autre. Quand on aura mis là le marteau, et qu'au dégât du marteau se joindra le dégât des fantaisies de l'acquéreur, jugez ce que cela deviendra, et jusqu'où nous voilà renvoyés, surtout si madame votre mère a la prudence de ne pas s'exposer aux mauvais effets d'une maçonnerie toute fraîche!

La chère sœur a beau dire qu'il faut renoncer à cette acquisition si le prix n'en est pas tout à fait modéré et s'il n'y a pas de l'espace à loger toute la famille, l'époux va toujours son train.

Notre ouvrage seroit fini sans une nouvelle

bêtise de l'imprimeur, qui avoit oublié dans un coin une portion du manuscrit.

J'en ai, je crois, pour le reste de la semaine, après laquelle je m'écrierai : *Terre ! terre !*

J'ai entamé l'affaire d'intérêt, qui se terminera, selon toute apparence, à mon entière satisfaction : on m'accordera un exemplaire pour un honnête travailleur à qui je l'ai promis; on me cédera quelques livres que je dois; on déchirera un ou deux billets que j'ai signés, et l'on m'accordera quatorze cent vingt-huit livres pour un dernier volume que je n'ai pas cédé. Toutes mes dettes seront acquittées, et je marcherai sur la terre léger comme une plume.

La tranquillité stupide de Le Breton, qui se trouve sur le penchant de la ruine et du déshonneur, me confond. J'ai vu un de ses confrères qui ne dort plus d'un si bon sommeil. Il ignoroit la manœuvre de Le Breton; je la lui ai apprise, et il s'en est expliqué comme moi. Cette conduite lui paroît d'une indignité inouïe; il l'appelle infâme, injurieuse à ses associés, aux auteurs, à l'éditeur, au public; il en sent toutes les suites. Il m'a plus remercié du silence que j'ai gardé; il est plus effrayé de l'éclat qu'il prévoit; il est dans des transes que je ne saurois vous dire. C'est David : c'est un homme dur, avare, mais juste. La belle scène qu'il prépare à ma brute à la première assemblée

qu'ils auront ! Adieu la tabatière d'or que la bonne vieille d'Houry m'avoit promise ! Mais, en vérité, je voudrois, et pour la tabatière et pour dix fois autant de louis qu'elle en contiendroit, que le massacre de notre ouvrage n'eût pas été fait. L'homme le plus intéressé au succès de l'entreprise nous fait lui seul plus de mal que nous n'en avons souffert des efforts de tous nos ennemis réunis. N'est-ce pas une aventure à rendre fou ? Il s'est complu pendant quatre ans de suite dans son infamie. Il se levoit pendant la nuit pour mettre le feu à ses magasins, et cela lui paroissoit plaisant. Il promène autour de moi sa lourde et pesante figure ; il s'assied, il se lève ; il se rassied, il voudroit parler, il se tait : je ne sais ce qu'il me veut. Seroit-ce par hasard de prendre sur moi, auprès des auteurs, son infâme action ? Je le voudrois bien.

Il est impossible de faire ni le mal ni le bien impunément : on est puni de l'un par les lois, de l'autre par l'envie. Ce projet de souscription si honnête, si bien imaginé, eh bien ! ne le voilà-t-il pas arrêté, ou sur le point de l'être ! Il faut convenir que c'est la vengeance la plus cruelle qu'il fût possible de prendre du Parlement de Toulouse, le témoignage le plus authentique du mépris que l'on porte à présent à ces opinions religieuses qui ont si souvent étouffé l'humanité dans le cœur de l'homme, le moyen le plus adroit de désespérer les

fauteurs scélérats de ces absurdes et monstrueuses opinions, le spectacle le plus affligeant pour eux, la marque la plus évidente des progrès de la raison et des services de la philosophie. La liste des souscripteurs, si elle eût été nombreuse et qu'elle eût renfermé des hommes de tout état, comme il seroit arrivé, eût présenté le monument le plus honorable de la bienfaisance naturelle. Le ton du projet avec l'épigraphe tirée de Lucrèce, l'affiche la plus hardie tirée du fatalisme, et la satire la plus violente et la plus cachée de leur providence : le moyen que cela pût aller sans bruit ! J'avois tout prévu et tout dit à Grimm, qui s'en est moqué.

J'achève cette lettre, et je cours chez Mme d'Épinay, qui m'appelle pour causer apparemment de ce contre-temps.

Sans la crainte de vous ruiner, je vous aurois envoyé, sous l'enveloppe d'un de mes billets doux de quatre pages, le livre de ***.

J'ai fait un avertissement pour les dix volumes de notre ouvrage qui restent à paroître. Je ne sais qu'en dire : c'est peut-être une chose excellente, c'en est peut-être une médiocre. Je l'ai remis à Grimm, qui l'emportera à la campagne et qui en jugera plus sainement dans le silence de la solitude. Je ne lui conseille pas de me donner de l'ouvrage : j'en suis incapable. L'esprit est abattu, la tête lasse et paresseuse, le corps en piteux état. Il

ne me reste de bon que la partie de moi-même dont vous vous êtes emparée : c'est un dépôt où je la trouve si bien que j'ai résolu de l'y laisser toute ma vie. Ne me le conseillez-vous pas?

A propos, savez-vous bien qu'il ne tient qu'à moi d'être vain? Il y a ici une Mme Necker, jolie femme et bel esprit, qui raffole de moi : c'est une persécution pour m'avoir chez elle. Suard lui fait sa cour avec une assiduité à tromper M. de ***. Aussi le pauvre M. de *** l'est-il parfaitement, comme vous en jugerez par la mauvaise plaisanterie que je vais vous dire : « Eh bien ! lui disoit M. ***, quelques jours avant son départ, on ne vous voit plus, tendre grenouille ? — Qu'est-ce que cela signifie, tendre grenouille ? — Eh ! oui, est-ce que vous ne passez pas, à présent, vos jours et vos nuits à soupirer au Marais ? » Mme Necker demeure au Marais : c'est une Genevoise sans fortune, qui a de la beauté, des connoissances et de l'esprit, à qui le banquier Necker vient de donner un très-bel état. On disoit : « Croyez-vous qu'une femme qui doit tout à son mari osât lui manquer ? » On répondit : « Rien de plus ingrat dans ce monde ! » Le polisson qui fit cette réponse, c'est moi. Il s'agissoit d'une femme : quand il s'agira d'un homme, laissez ma phrase telle qu'elle est; finissez-la seulement par l'autre monosyllabe, si vous le savez. En effet, il y en a beaucoup des uns et des

autres qui n'ont que la mémoire du service présent.

Mon autre aventure de fiacre, la voici. Il pleuvoit à seaux; il étoit onze heures et demie du soir; je m'en revenois de la rue des Vieux-Augustins; mon fiacre descendoit la rue des Petits-Champs à toutes jambes; un cabriolet la remontoit encore plus vite : les deux voitures se heurtent, et voilà le cabriolet jeté dans la porte vitrée du café et la porte mise en cent mille pièces. Je vous laisse à deviner le reste de cette aventure : les cris mêlés du cafetier, du maître du cabriolet et de mon fiacre; le cabriolet brisé et à moitié engagé dans la boutique du cafetier, les chevaux abattus, le valet à moitié rompu, et les juremens du fiacre arrêté, et votre serviteur à pied au milieu du déluge! Il auroit été plus de deux heures du matin quand je serois rentré chez moi si cela m'avoit arrêté. Voilà le pendant de la tempête de Vialet.

M. Le Gendre n'a rien épargné pour m'engager à prendre à côté de madame place dans sa voiture pour Reims; mais madame m'a avoué ingénument que c'étoit bien à condition que je n'accepterois pas. Je ne puis supporter ces petites ruses-là. Si je l'avois pris au mot! Oh! l'on auroit alors travaillé à rendre la chose impossible. Mais y a-t-il bien de l'ingénuité à Mme Le Gendre? Je suis devenu d'une

méfiance insupportable. L'invitation s'étoit faite en présence de M... Vous entendez le reste. Cet homme-là me fera un de ces matins quelque tracasserie endiablée. Il est certain qu'il souffre avec une impatience mortelle que je parle si souvent à la chère sœur. Notre intimité le désespère. Il sait tout le cas que je fais de Vialet; il ne doute pas que je n'aie deux moyens de le desservir auprès d'elle : l'un de lui mettre sans cesse sous les yeux la différence d'un homme sensé et d'un sot; l'autre de lui rappeler ses premiers engagemens. Avec toute sa probité scrupuleuse, c'est un homme à me faire quelque perfidie : il mentira, il inventera, il parlera, il fera parler. L'autre est toujours prêt à s'ombrager. Pour Dieu, qu'elle parte bien vite, afin que ma prophétie ne s'accomplisse du moins qu'à son retour ! Il sait toute la platitude qu'il y a à ramener sans cesse ses bonnes œuvres, dont la dernière racontée avoit encore pour objet un joli garçon; il tourne, il se brouille, il s'embarrasse. On ne sait d'abord où cet amphigouri aboutira, et c'est toujours à sa bienfaisance. Cela pue à infecter; mais ne lisez rien dans mes lettres sur M... : il est sûr qu'on en raffole.

Adieu, ma bonne et tendre amie ; portez-vous bien; faites des vœux pour ma santé et pour la fin de mes affaires. Si votre cœur me souhaite autant que vous êtes désirée du mien, c'est pour le coup

que je dirai aussi : « O ma chère tante ! le joli séjour que celui d'Isle ! » Mille respects à toutes ces dames.

XCI

Ce 8 septembre 1765.

Sommes-nous faits pour attendre toujours le bonheur? le bonheur est-il fait pour ne venir jamais ? Encore deux ou trois mois de la vie que je mène, et je reste convaincu que les conditions de l'homme sont toutes également indifférentes, et je m'abandonne au torrent qui entraîne les choses, sans me soucier de la manière dont il disposera de moi. J'avois une fortune bornée. La nécessité de la partager au temps où une fille nubile me demanderoit sa dot, et l'impossibilité de ce partage sans aller chercher l'aisance en province ou sans ressentir la disette à Paris, m'inquiétoit et sembloit me condamner au travail jusque dans l'âge des infirmités et du repos. Un événement inattendu m'enrichit et ne me laisse aucun souci sur l'avenir. En ai-je été plus heureux ? Aucunement. Une chaîne ininterrompue de petites peines m'a conduit jus-

qu'au moment présent. Si je faisois l'histoire de ces peines, je sais bien qu'on en riroit : c'est le parti que je prends moi-même quelquefois; mais qu'est-ce que cela fait? mes instans n'en ont pas été moins troublés, et je ne prévois pas que ceux qui suivront soient plus tranquilles... Mais je crois que ma digestion va mieux, puisqu'à mesure que j'écris je perds l'envie de continuer sur ce ton triste et moraliste.

Don Diego est revenu. J'avois prédit que l'année du retrait et le délai de la jouissance ne le dégoûteroient point de l'acquisition : ma prédiction s'est accomplie. Reste à savoir comment on s'y prendra pour ne point s'abîmer de dépense, si l'on ne veut pas se résoudre à vivre séparé de vous pendant deux ou trois ans. Je me trouve au milieu de ces délibérations-là, et je me tais. On ne parle que pour ouvrir un avis conforme aux intérêts de ceux qui me consultent, mais si contraire aux miens que c'est presque à faire douter de l'attachement que j'ai pour vous.

Hier, aux Tuileries, M. Le Grand en fut tout à fait scandalisé. Je disois à la chère sœur qu'il falloit vivre quatre à cinq mois de l'année à Paris, et aller avec sa fille, son fils et un précepteur, s'établir les huit autres à la terre de madame sa mère. Le Grand, qui étoit à côté de moi, me tira à l'écart et me dit : « Y pensez-vous ! Si l'on suit

le conseil que vous donnez, que deviendra-t-elle? que deviendrez vous? — Il n'y a pas tant de générosité dans cet oubli d'elle et de moi, lui répondis-je, que vous y en supposez. La considération de son bonheur et du mien n'influera aucunement dans l'arrangement qu'on prendra; notre liaison n'a de l'importance que pour nous; nous nous connoîtrions bien mal en gens si nous allions nous imaginer qu'on pût la compter pour quelque chose dans une affaire d'argent et d'économie. La bienséance et le mérite d'évaluer juste le prix qu'on y met sont les seuls avantages à tirer de notre position, et ils me resteront. C'est peu de chose, mais c'est encore moins que rien. Cela m'épargne des réflexions inutiles, et aux autres le petit embarras d'y répondre. » Je crois, mon amie, que je vois juste et que j'agis bien. Qu'en pensez-vous?

Nous allâmes tous, hier lundi, dîner chez M. Gaschon. J'avois proposé de louer pour deux ans un appartement dans sa maison; on y auroit des caves admirables pour cinq ou six mille bouteilles de vin qui jouent un grand rôle dans nos délibérations. Mme Le Gendre saisit cet avis avec la chaleur que vous lui connoissez; mais don Diego ne manqua pas de lui objecter cette scrupuleuse bienséance qui l'avoit détournée, il y a trois ou quatre mois, d'habiter, jeune et jolie, sous le même toit avec un garçon dont la réputation de

sagesse n'est pas encore établie; mais elle est si fatiguée d'incertitudes que l'inconvénient de les voir durer est le seul qu'elle connoisse. Elle répondit lestement au cher époux, qui parut dans ce moment préférer sa femme à son vin. C'est qu'il a d'autres vues, et elles ne sont pas si secrètes qu'on ne les devinât bien sans être un Œdipe : à force de converser avec un sphinx, on se tire de ses énigmes.

Après dîner, Gaschon alla faire le pied de grue au bout du pont Royal, par un temps assez froid, pour saisir au passage un ambassadeur de Portugal qui s'intéresse à Mme Germain. Malade, impatient et frileux, il faut qu'il en soit encore aux petits soins avec cette femme. D'ailleurs, il parle des friponneries du mari comme la chère sœur des cheveux de son fils, qui ne sont qu'un peu jaunes.

Mlle Boileau, elle et moi, nous fûmes attendre aux Tuileries Le Grand et don Diego, qui étoient allés visiter la maison. Cette maison a bien changé depuis qu'elle est nôtre. Il y a huit jours qu'elle tomboit en ruine; aujourd'hui il n'y a plus qu'un ou deux plafonds à relever, et ces misérables réparations ne valent pas la peine d'attendre la fin d'un décret; et la très-chère sœur, qui coucheroit cent ans et plus encore avec son mari sans le connoître davantage, ne voit pas qu'on veut l'installer là et la promener d'étage en étage tandis qu'on

maçonnera, ou l'envoyer en province avec la belle confiance qu'elle aura en un clin d'œil un hôtel tout prêt à la recevoir.

Vous vous êtes sauvée de Paris pour ne plus entendre parler maison, et je n'ai pas cessé de vous en ennuyer. Prenez patience : don Diego part jeudi, la chère sœur dans le courant de la semaine suivante. Je resterai seul, et vous n'entendrez plus parler de rien; mais j'oubliois qu'elle alloit vous trouver, et que les maisons la suivroient encore où vous êtes.

Je ne l'ai point vue aujourd'hui. Elle aura été abandonnée toute la journée à M..., qu'elle prétend avoir renvoyé bien loin.

Je m'étois laissé entraîner, il y a cinq ou six jours, chez les Vanloo, que je trouvai tous de bonnes gens. J'y dînai comme en famille, avec un Anglois, premier peintre du roi d'Angleterre, sa femme et sa fille. Cet Anglois s'appelle M. de Ramsay : c'est lui dont il est parlé dans certains papiers de Voltaire sur les Calas, où l'on rappelle l'histoire d'une jeune fille dont la fourberie exposa sept ou huit honnêtes gens à périr ignominieusement, et qui auroient eu le sort le plus malheureux si ce M. de Ramsay n'avoit ouvert les yeux à la justice. On dit qu'il peint mal, mais il raisonne très-bien.

On fit, après dîner, la partie pour aujourd'hui d'aller voir le cabinet du Jardin du roi; je me

chargeai de le faire ouvrir pour la compagnie lorsqu'il seroit fermé pour le public.

J'oubliois de vous dire que l'arrivée de Mme Vernet et de Mme Blondel chez Vanloo me mit en fuite de très-bonne heure.

Nous avons tous dîné aujourd'hui chez La Tour. Sur le soir, nous avons été promener au jardin de l'Infante, où je n'ai pu esquiver à Mme Blondel. Nous avons renoué connoissance, nous sommes tout au mieux; mais nous ne nous reverrons plus : nous sommes dans l'usage de mettre six ou sept ans d'intervalle entre nos rencontres.

J'ai été sur le soir chez la chère sœur; elle étoit allée au Palais-Royal, où je ne me suis pas mis en peine de la chercher, parce que ce n'est pas la servir peut-être comme elle paroît le désirer que de s'interposer sans cesse dans ses tête-à-tête; et puis, ma foi, si elle en est autant excédée qu'elle dit, qu'elle s'en défasse au lieu d'appeler sans cesse à son secours. Elle tient avec cet homme-là une conduite politique que je ne saurois approuver. C'est de l'intérêt qu'elle y met, et lui est autorisé à croire que c'est du goût : aussi cela va-t-il passablement tant qu'ils ne s'expliquent pas.

A propos, vous allez rire sûrement d'une observation que j'ai faite : c'est qu'il a découvert enfin qu'il ennuyoit, et qu'il se prépare chez lui à être amusant. Il vient muni d'historiettes, de faits, de

contes, de fatras bizarres de toutes couleurs, qu'il place comme il peut; mais, comme j'ai une allure hétéroclite, bizarre, qui ne se prête pas trop aux lieux communs, il est rare que l'homme ne remporte une partie de sa provision.

Si vous voyiez le ton magistral que l'Académie lui a donné! Mais, à propos d'Académie, les quarante sont dans la boue. Le roi a renvoyé à l'Académie des sciences la pension vacante par la mort de Clairaut, due à d'Alembert, qui n'est pas riche, et contestée à celui-ci par Vaucanson, qui a quarante mille livres de rente. D'Alembert a eu pour lui toutes les voix; il n'est resté à son concurrent que l'indignation publique, juste récompense de son avidité et de sa sordide avarice.

La partie du Jardin du roi n'a pas pu se faire aujourd'hui; elle a été remise à demain matin par M. Daubenton. Cela me fait perdre des journées que je dois à mon amie.

Ah! mon amie, la terrible corvée que ce Salon! La Rue, à qui j'ai fait entrevoir un petit intérêt, me sert fort bien; mais il faut que l'éducation de ce jeune homme ait été bien négligée: il écrit aussi mal qu'une blanchisseuse ou qu'un évêque; mais qu'est-ce que cela me fait? Ses remarques sont bonnes, et je parviens à les déchiffrer.

Commencez-vous à vous remettre un peu des fêtes de Reims? L'inauguration, le dîner, le con-

cert, le spectacle, le feu d'artifice, le souper, le bal, la promenade que j'oubliois, il y en a là bien plus qu'il n'en faut pour mettre sur les dents une créature plus robuste que vous.

Vous avez rendu le repos à la chère sœur, et vous avez bien fait. Vous lui devez bien de l'amitié, car elle vous aime beaucoup. Je suis tout à fait content de la manière dont vous acquittez cette dette. Je rêve quelquefois que, si je mourois et qu'elle vous restât, la vie pourroit encore avoir toute sa douceur pour vous. J'en suis plus tranquille sur les événemens : c'est une consolation qui m'est assurée dans la maladie. Je hâte son départ tant que je puis. Si cette meilleure partie de vous-même ne vous est pas encore rendue, ce n'est ni sa faute ni la mienne. Vos lettres lui font un plaisir infini. J'en allonge la lecture des miennes. Écrivez-lui souvent, écrivez-lui fort au long. Je regretterai le moins que je pourrai tous les instans que vous me volerez pour elle. C'est en sa faveur seulement que je vous pardonnerai de prendre sur votre sommeil.

J'ai reçu votre nº 18; mais le nº 17, où est-il? qu'est-il devenu? La lettre de Châlons doit-elle ou ne doit-elle pas être comptée?

Je n'ai rien encore fini avec mes libraires; je n'ai ni l'argent qu'ils me doivent ni compte arrêté. Cela me feroit sauter aux nues sans un petit souci d'âme qui est venu tout à propos faire distraction

aux choses d'intérêt. C'est une belle et bonne chose que de n'avoir qu'un petit coin sensible ; il est très-douloureux d'être blessé là, ne fût-ce que d'une égratignure d'épingle ; mais, en revanche aussi, tout le reste est invulnérable.

L'argent de l'impératrice, auquel vous avez eu la bonté de penser, est placé en quatre billets de fermiers généraux dont la date est du 1er du mois d'août, ce qui me fait perdre deux mois d'intérêt. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu et au doux et poli M. de Saint-Marc.

Adieu, chère et tendre amie ; portez-vous bien, dormez bien, et, quand vous serez bien reposée, écrivez à la chère sœur, écrivez-moi. Jouissez de tout ce que le séjour d'Isle peut vous offrir d'agréable, jusqu'au moment où la chère sœur ira vous rejoindre et vous restituer la plus douce partie du bonheur qui vous manque. Si je puis, j'irai sous quinzaine faire variété et m'interposer entre elle et vous : c'est mon rôle ici ; ce sera encore mon rôle là-bas, et il ne me déplaira plus. Mille tendres respects à madame votre mère et à madame votre sœur. Si Mlle Mélanie m'avoit oublié ! eh bien ! eh bien ! je me souviendrois encore d'elle.

C'est la vingtième, je crois. Je répondrai jeudi à votre vingt-deuxième.

FIN DU TOME QUATRIÈME



NOTES

P. 24, l. 17. L'édition que nous suivons donne : « Je lui ai demandé de la santé de Mme d'Épinay. » Nous avons ajouté *des nouvelles*, qui était évidemment omis.

33, 18. L'abbé Chappe d'Auteroche, que Diderot veut tourner en ridicule, était pourtant un astronome assez estimable. Il fut envoyé en Sibérie, en 1761, pour y observer le passage de Vénus, et fit paraître la relation de son voyage en 1768. Plus tard, en 1769, il se rendit, dans le même but, en Californie, où il mourut la même année.

37, 17. Cet abbé de La Marre était plus connu par son inconduite que par ses œuvres littéraires, qui se bornent à l'opéra de *Zaïde* et à quelques poésies.

39, 3. Cette *Confession de Voltaire* est un pamphlet intitulé : *Relation de la maladie, de la confession et de la fin de M. de Voltaire, par moi, Joseph Dubois,* écrit en réponse à celui de Voltaire qui avait pour titre : *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier*, etc.

47, 14. Ce *maudit saint* est son frère le chanoine.

47, 16. *A moi, mes gendres!* cri poussé par Mme d'Aine, dont l'aventure burlesque se trouve racontée dans la lettre XLVII.

— 18. *Caliste* est une pièce de Colardeau, qui eut,

comme toutes ses œuvres dramatiques, fort peu de succès.

56, 11. Ce vers est tiré de *Caliste*, dont nous venons de parler dans la note ci-dessus.

64, 20. Cet évêque de Limoges, qui fut de l'Académie, est M. de Coëtlosquet. — Quant à Watelet, artiste et poëte, il s'est fait surtout connaître par son *Dictionnaire de peinture, gravure et sculpture*.

66, 21. On comprend de reste que *l'illustre réfugié du lac* est Voltaire, qui s'était retiré à Ferney, non loin du lac de Genève.

71, 27. M[lle] Hus, actrice médiocre de la Comédie française, était peut-être moins recommandable encore pour sa vertu que pour son talent.

77, 19. C'est de Clarisse Harlowe qu'il s'agit ici.

79, 19. Saurin devait une certaine célébrité aux infidélités de sa femme.

85, 17. *M. l'ambassadeur* est Grimm, chargé d'affaires de la ville de Francfort.

86, 1. Antoine-Louis de Rouillé, comte de Jouy, conseiller au Parlement de Paris, puis successivement intendant du commerce, ministre de la marine et ministre des affaires étrangères.

87, 1. Le comte de Lauraguais, plus encore homme de sciences qu'homme de lettres, est l'auteur de tragédies qui ne furent jamais représentées.

96, 18. On voit, par les lignes qui suivent, que ce *cénobite* est un porc.

108, 7. Carvalho Melho, marquis de Pombal, premier ministre de Jean VI, fit expulser les jésuites du Portugal en 1759.

111, 20. Il s'agit ici de M[me] Le Breton, chez laquelle Diderot venait de passer deux jours à Massy. Voir le commencement de la lettre LXI.

116, 6. La *Lettre de Charles Gouju à ses frères* se trouve dans les *Facéties* de Voltaire.

118. Angélique est la fille de Diderot.

124, 15. Sur ce *cénobite*, voyez ci-dessus la note de la page 96.

126, 27. Cette phrase n'est guère intelligible, mais elle est conforme au texte que nous avons suivi. Dans l'édition de M. Assézat, *je sais* est supprimé, et la phrase est construite ainsi : « J'ai vu toute votre sensibilité, et le lendemain j'espère de vous revoir. »

128. La *dame de la Briche* est Mme d'Épinay.

140, 23. Ce Le Roi était un fameux horloger. Nous en avons encore aujourd'hui de ce nom.

149, 5. Ce *maudit saint,* déjà nommé dans la lettre LIV, est son frère l'abbé.

153, 22. Notre texte donne ici *au lieu,* mais c'est bien évidemment *au milieu* qu'il faut.

161, 8. Ces deux requêtes se trouvent dans les œuvres de Voltaire.

163, 14. Le P. Lavalette, acquéreur des établissements de Cazotte à la Martinique, en régla le prix par des traites que la compagnie de Jésus ne paya pas.

166, 12. Comus, de son vrai nom Ledru, faisait de la physique amusante. Il fut professeur de mathématiques et de physique des enfants de France.

172, 12. On voit que c'est du *Joueur* de Diderot qu'il est ici question.

178, 3. « Le temps fera pour lui, etc. » Cet alinéa, dans notre texte, se trouve avant le précédent ; mais, comme il y a interposition évidente, nous l'avons remis à sa place. — Nous avons maintenu, à la seconde ligne de cet alinéa, *plus réservé,* quoiqu'on ait depuis imprimé *moins réservé,* qui paraît, en effet, plus conforme au sens.

233, 2. Le petit abbé aux contes est l'abbé Galiani.

244, 22. Omer de Fleury était un avocat général au Parlement.

259, 10. Il s'agit ici de la *Neuvaine de Cythère,* poëme licencieux de l'auteur des *Contes moraux,* qui ne fut publié qu'après sa mort, en 1820. La famille, craignant les inconvénients qui auraient pu résulter de sa publication, le présenta à Louis XVIII, qui, sans l'avoir lu, le rendit avec mille compliments sur le mérite de l'œuvre, laquelle fut ainsi imprimée avec autorisation du roi.

280, 20. Il s'agit ici d'une souscription ouverte pour une gravure représentant la famille Calas, qu'on devait vendre à son profit. La police s'opposa à cette souscription, qui fut trouvée injurieuse pour le Parlement de Toulouse.

290, 7. Le jardin de l'Infante se trouvait au Louvre, le long du quai.

— 8. *Esquiver à,* expression ancienne, employée quelquefois par Diderot.



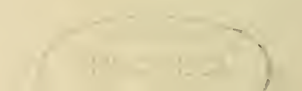


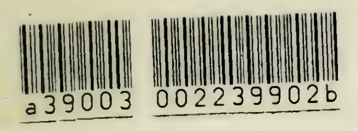
TABLE
DU QUATRIÈME VOLUME

LETTRES A MADEMOISELLE VOLLAND

(SUITE.)

Paris, imp. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.




a39003 002239902b

